

PIERRE ELZÉAR



CHRISTINE
BERNARD



PARIS
VICTOR HAVARD, EDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1882

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



PIERRE ELZÉAR

CHRISTINE

BERNARD



PARIS
VICTOR HAVARD, EDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1882
Tous droits de traduction, reproduction réservés.

CHRISTINE BERNARD

I

Le 29 novembre 1870, les troupes massées sous Paris se préparaient à tenter un effort suprême. Cette grande sortie, tant de fois sollicitée par la population, les soldats seuls, dans leur naïf enthousiasme, la prenaient au sérieux. Les chefs en avaient désespéré d'avance.

On sait que par une inexcusable étourderie, que quelques-uns même ont prétendue volontaire, les ponts qui devaient être jetés sur la Marne se trouvèrent trop courts et l'opération fut retardée d'une journée. Elle perdait dès lors toute chance de succès, et la diversion exécutée vers le Sud par le général Vinoy, qui ne reçut pas de contre-ordre, devenait inutile.

Le deuxième zouaves faisait partie de la division d'Exéa, qui occupait l'aile gauche de notre corps d'armée. La nuit précédente, il avait quitté son campement des usines de la Folie, à Nanterre, pour se rendre à Fontenay-sous-Bois.

Le deuxième zouaves. Ce n'était plus le beau régiment qui, quatre mois auparavant, débarquant d'Algérie, remontait la Canebière au milieu du délire d'une ovation provençale et des hurlements féroces : « A Berlin ! A Berlin ! » Le deuxième zouaves avait été écrasé à Reichshoffen. Cent cinquante hommes à peine, conduits par quelques officiers, blessés pour la plupart, avaient pu regagner la capitale.

A ces survivants du désastre s'étaient joints un certain nombre de volontaires, recrutés dans toutes les classes de la population parisienne. Le tout formant à peine l'effectif d'un bataillon.

Pierre d'Arnaud s'était engagé le quatre septembre. Il venait d'avoir vingt-trois ans. Incorporé depuis un mois dans la mobile, il se consumait dans l'énervement d'une inaction forcée. Il pensa que, dès qu'il faut se battre, il vaut mieux se battre au premier rang.

Il ne s'était guère occupé de politique, mais il éprouvait pour l'empire le dégoût de tout honnête homme. Le jour où il s'écroula dans la honte, Pierre d'Arnaud n'y tint plus. Laissant ses camarades jouer au soldat, il endossa la veste du zouave. Son père était mort peu d'années après sa naissance. Il venait de perdre sa mère, qu'il aimait follement. Il était donc libre de lui-même, tranquillement résigné à toutes les chances de mort, et n'ayant pas à craindre ces lâchetés respectables qui mordent le cœur des plus braves lorsqu'ils songent aux êtres qui les adorent et les attendent au foyer.

Comme tant d'autres, après les premiers combats du siège, il désirait avec impatience une bataille décisive. Son esprit simple et droit, qu'il avait toujours gardé de l'ironie, avait accueilli avec enthousiasme l'ardente proclamation du général Ducrot, et ce fut avec une déception véritable qu'il entendit lire l'ordre du jour aux troupes qui différait l'action au lendemain.

Le deuxième zouaves reçut l'ordre de descendre derrière le remblai du chemin de fer de Mulhouse, entre les forts de Rosny et de Nogent, et de dresser les tentes.

Le jeune soldat ne put dormir une seule minute. Il passa toute cette nuit, toute cette longue nuit, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts, les membres glacés, l'esprit inquiet et en travail. L'intérieur de la tente était complètement obscur. Il n'entendait que la respiration paisible du sergent couché à côté de lui, une barbe grise, un vieux *chacal* d'Afrique, qui

dormait pelotonné comme un chat frileux. Puis, par instants, au-dessus de sa tête, le sifflement sur la toile d'une bise chargée de givre.

Il songeait, ainsi qu'il arrive à la veille des grands événements : il revoyait toute sa vie, depuis son enfance rieuse, à Blois, dans le vieux jardin de province.

Ainsi que presque tous les jeunes gens qui ont été élevés par une femme, Pierre était une nature tendre et nerveuse. Son visage fin, un peu pâle, toute sa personne avaient je ne sais quoi de délicat et de féminin. Ce qui donnait à ses traits un charme irrésistible, c'était la sincérité et la bonté. Sa mère avait songé, avant tout, à lui inspirer l'horreur du mensonge. « Sois dupe dans la vie, mon fils, lui répétait-elle ; ne sois jamais fripon. Sois trompé, souffre, pleure ; ne trompe jamais et ne fais jamais souffrir. »

Et l'âme de l'adolescent s'était modelée sur cette âme haute et délicate.

Pour satisfaire un désir de son père expirant, Pierre d'Arnaud, après avoir fait son droit, non sans répugnance, avait tenté le barreau. Le peu que nous avons dit de son caractère suffit à indiquer clairement qu'il n'y pouvait rester. C'est, sauf exceptions, un triste monde, mesquin, faux et jaloux, que celui du Palais. Les allures franches et cordiales de Pierre lui valurent bien vite la réputation d'un innocent, d'un naïf, qui ne ferait jamais son chemin. Ajoutez à cela que son esprit cultivé avait horreur de l'odieux patois dans lequel s'exprimaient ses chers confrères. Il plaidait en langue française, ce qui fut considéré comme le comble de la bizarrerie et de l'insolence.

Il eut bien quelques succès en cour d'assises. Mais un jour, devant une chambre civile, comme il plaidait pour une vieille brave femme dans la misère, à qui une riche compagnie devait, depuis plus de six années, une centaine de mille francs, son adversaire, un membre du conseil, qui avait l'oreille du tribunal, nia l'évidence avec une impudence digne et une effronterie sereine qui soulevèrent l'indignation du jeune avocat. Cette indignation, il l'exprima hautement, en pleine audience. Le président lui adressa une réprimande sévère, et la demande de sa cliente fut rejetée.

Le lendemain, Pierre d'Arnaud forçait la brave femme à accepter cent mille francs. C'était le tiers de ce que lui avait laissé son père.

M^e Clari, un homme d'esprit, – il y en a deux ou trois au Palais, – prit à part son jeune confrère, dans la salle des Pas-Perdus, et s'efforça de lui

enseigner, avec un aimable scepticisme. les premiers éléments de la profession. Pierre ne comprit que trop bien la leçon. Il alla droit au vestiaire, se débarrassa de son rabat, de sa robe et de sa toque, et se fit le serment de ne plus jamais revêtir cet accoutrement ridicule.

Il rentra chez sa mère, qui l'embrassa au front, et lui dit : « Tu as raison. »

Pierre d'Arnaud s'en tint à cette expérience. Il n'essaya pas une autre carrière. Possesseur de quinze ou vingt mille livres de rente, peu soucieux d'une fortune plus considérable, il résolut de vivre en indépendant. Il écrivait, pour sa joie personnelle, de la prose ou des vers, mais ne s'occupait nullement de publier ses œuvres. Ses camarades les plus intimes les ignoraient.

Cette nuit-là, Pierre revit dans son esprit tout cela, et bien d'autres choses encore.

Puis, brusquement, tout s'effaçait. Sa mère lui apparaissait, couchée sur son lit funéraire, avec ses chères mains fluettes, couleur de cire, tranchant sur la blancheur du drap, et gardant à ses lèvres demi-entr'ouvertes le sourire résigné de ses dernières heures d'agonie.

Voici que cette vision s'efface aussi, comme les autres. Une idée obstinée la remplace, une idée née elle-même du souvenir maternel. Au rebours de la plupart des mères, madame d'Arnaud, incapable de jalousie, avait bien des fois répété à son fils que le véritable amour est le seul but sérieux de ce monde, et, le soir, quand ils se trouvaient ensemble, elle lui exprimait quelle joie ce serait pour elle lorsqu'il lui amènerait, dans sa triste maison de veuve, la fille qu'il lui aurait choisie.

Pierre – et c'était là le seul remords de sa vie – s'était laissé entraîner à des passions inutiles. Faible parfois et un peu irrésolu, faute d'une éducation virile, il avait fait, sans être réellement épris, l'aumône de lui-même à des femmes qui l'avaient trouvé charmant. A quoi bon ? Pourquoi n'avait-il pas eu le courage, pour lui facile, d'attendre celle tant de fois évoquée par les tendresses maternelles, à qui il se donnerait tout entier ?

Cette véritable compagne, il ne l'avait pas rencontrée. L'avait-il cherchée seulement ?

Non. Affamé d'amour pur, il avait promené en étourdi dans tous les mondes son cœur sincère et ses illusions sans cesse meurtries. Il n'avait trouvé chez ses maîtresses qu'une sotte coquetterie ou une basse sensualité. De mordantes railleries, des pitiés ironiques l'avaient froissé cruellement ; de subits abandons de courtisane l'avaient écœuré. Et sa fière et loyale nature, se sentant incomprise, avait pris les parisiennes en dégoût.

Il allait même jusqu'à se reprocher comme un crime ce gaspillage de son cœur.

Quelques jours avant de s'engager, il s'était aperçu que sa dernière maîtresse, Hortense, une femme du meilleur monde, réputée honnête et pure, avec un profil d'archange blond, avait l'âme d'une fille de théâtre : et il ne s'était même pas donné la peine de lui adresser un mot de souvenir.

Déjà bien des fois, dans les longues veillées solitaires des campements, Pierre avait médité le regret amer de sa jeunesse inutile, et senti lui monter aux lèvres la rancune des baisers méchants.

Cette nuit, plus que toutes les autres, il conçut l'implacable résolution de se garder pour celle qui serait digne de lui.

Vers le matin, les rêves du jeune soldat devinrent vagues et troublés. Le cerveau fatigué et fiévreux, il oubliait peu à peu où il se trouvait. Le vent, qui fraîchissait, faisait clapoter la toile de la tente au-dessus de sa tête ; il se figurait voguer en pleine mer, couché sur le pont d'une frégate, vers des pays inconnus.

Tout à coup, le lieutenant, soulevant la couverture qui fermait l'entrée de la tente, cria :

« Cinq heures ! Debout ! »

Pierre se dressa en sursaut et sortit. Une légère buée flottait dans l'air et amortissait les feux des étoiles. Au loin, on entendait le clairon du fort de Rosny sonner la diane.

Il repassa en une minute dans son esprit, ses réflexions nocturnes. Il se sentait comme transformé. La veille au soir, il n'était encore qu'un enfant. Cette nuit d'insomnie avait fait de lui un homme.

Les soldats quittaient les tentes, un à un, piétinant pour se réchauffer. On défaisait les faisceaux. On bouclait les sacs. Silhouettes confuses,

estompées dans le brouillard. Allées et venues de spectres muets. On avait défendu d'allumer les feux.

« Qui vive ! » cria la sentinelle du côté de Rosny.

Une forme à peine distincte s'approcha et donna le mot d'ordre à voix basse. L'homme pénétra dans le campement, s'arrêtant autour des soldats qui déjà se groupaient par compagnies. Il paraissait chercher quelqu'un.

Comme il venait du côté de Pierre, celui-ci s'aperçut que le nouvel arrivé portait un autre uniforme que celui des zouaves. Un instant après, il crut reconnaître sa démarche. Il fit quelques pas et, brusquement, s'écria à mi-voix :

« Gaston »

– Ah ! te voilà enfin ! Je te cherche depuis deux heures du matin, dit le nouveau venu, qui portait avec désinvolture la lourde capote du garde national de marche. Vous vous battez tout à l'heure, heureux gaillards. On s'ennuie rudement à Paris. On va faire la popotte sur les remparts. On hurle le *Chant du départ* et la *Marseillaise*. Mais on ne peut pas obtenir des avocats qui nous gouvernent la faveur de se faire casser la tête.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Je suis chargé, pour toi, d'une commission importante. Une lettre d'Hortense.

Et il tendait à Pierre d'Arnaud un billet sur papier satiné, plié en triangle.

– A quoi bon ? dit Pierre ; et, prenant la lettre, il la déchira en petits morceaux. Le vent emporta les chiffons de papier dans une haie de broussailles nues, le long de la voie.

– La pauvre femme ! soupira Gaston avec un attendrissement railleur.

– Tu la consoleras.

– Qu'est-ce que tu as ?

– J'ai que je suis décidé à prendre désormais la vie au sérieux. Je n'en ai pas pour longtemps peut-être, ajouta-t-il avec une amertume tranquille.

– Tu as tort. J'espérais t'avoir converti. Moi, comme Figaro, je ris de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Ils furent interrompus. Le bataillon se mettait en marche, sans bruit.

– Adieu, Gaston.

– Tu sais, dit tout à coup le garde national avec un subit élan d'affection, je reste avec toi.

Il alla dire quelques mots au commandant, qui haussa les épaules avec indifférence, et, au moment où la dernière compagnie défilait, Gaston prit place dans le rang à côté de Pierre.

II

Le bataillon passa sous la voûte du chemin de fer, et se dirigea – vers la Marne, par le rondpoint de Plaisance. Partout, dans la campagne, on distinguait confusément des régiments et de l'artillerie en marche.

A un croisement de chemins, on s'arrêta pour laisser passer une batterie. Le major, grelottant dans son manteau, causait avec Pierre et Gaston.

« C'est étrange, dit-il tout bas. Le matin de Reichshoffen, le régiment s'est arrêté ainsi, à un carrefour tout semblable, pour laisser le passage à l'artillerie. Il y avait des oseraies et une ligne de peupliers, comme vous en voyez là, à droite. C'est comme un mauvais rêve. »

Et, quittant les deux amis, il s'avança vers la tête de la colonne, sautillant pour éviter les flaques d'eau des ornières. On eût dit de loin un corbeau gigantesque.

La batterie passa au grand trot, avec les servants de pièces rudement secoués sur les lourds caissons, leur foulard autour de la tête à cause du froid, et l'on se remit en marche.

En face, derrière les lignes de l'ennemi, une raie blanchâtre annonçait l'aube. Une tache de sang pâle apparut ensuite ; des nuages, qui couraient au bord de l'horizon, la balayaient par instants ; mais elle s'étalait peu à peu, sans parvenir pourtant à être lumineuse.

Tout à coup les nuages se dissipèrent. Le soleil parut, soleil d'hiver, rouge et sans rayons.

Les zouaves s'arrêtèrent près de la Marne.

Presque aussitôt la bataille commençait. Le fort de Nogent, les diverses batteries placées sur le plateau d'Avron, sur les hauteurs de Villemomble et, plus bas, au-dessus du village de Neuilly-sur-Marne, évacué par les

Prussiens, couvraient de feu Bry et Villiers. A droite et au centre, vers Joinville et Champigny, s'engageait une vive fusillade, que coupait le déchirement âpre et strident des mitrailleuses. Sur le coteau qui s'étendait en face, de l'autre côté de la rivière, on aperçut bientôt les feux des tirailleurs. Les rubans de fumée se déroulaient comme des serpents le long des chemins et des haies.

Le deuxième zouaves attendait toujours, l'arme au pied. Cela dura toute la matinée.

On avait jeté deux ponts sur la Marne, mais on hésitait à faire passer les troupes de l'aile gauche ; la lutte était rude vers le viaduc et la ferme de Cœuilly. Par instants on voyait faiblir les tirailleurs français. Au cas de déroute les ponts n'auraient pu suffire à la retraite.

Un capitaine expliquait cela à Pierre, impatient de combattre :

– Tiens ! dit Gaston, nos généraux songent déjà à la retraite ?

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, on se décida à faire franchir la Marne à quatre, ou cinq régiments : les zouaves, le 136^e de ligne, les mobiles de la Côte-d'Or, d'autres encore. De ce côté vinrent aussi les amis de la France ; en tête, à côté du commandant, marchait crânement la cantinière, madame de Bcaulieu.

Cinq ou six prisonniers défilèrent, qui répétaient : « Nous pas Prussiens ! Nous Saxons ! » et les zouaves marchèrent au pas accéléré vers Bry-sur-Marne.

Les masses allemandes, qui s'étaient montrées sur la crête du coteau vers Noisy-le-Grand, avaient disparu. Depuis quelque temps, l'artillerie française se taisait.

Le village de Bry-sur-Marne, horriblement dévasté, avait été évacué précipitamment par l'ennemi, qui n'avait pas eu le temps d'emporter ses blessés. Sous un hangar, un officier râlait, étendu sur un tas de paille sanglante.

Le bataillon traversa le village et s'engagea dans un chemin creux, derrière l'église, qui monte au plateau de Villiers. Tout à coup, sur la droite, éclata le crépitement sinistre des mitrailleuses. En face, une fusillade terrible accueillait les nouveaux arrivants.

– Nous ne sommes pas encore à Berlin, dit Gaston en tordant sa fine moustache.

Et, par un mouvement inconscient et machinal, il se plaça devant Pierre, qui l'écarta doucement.

Le sommet de la côte cachait encore le plateau.

« En avant ! » cria le colonel en faisant sauter son cheval sur le talus. Un clairon s'élança à dix pas en tête de la colonne et sonna la charge. Au second coup de langue, une balle le frappait en pleine poitrine et le couchait à la renverse. Les autres clairons se précipitèrent et sonnèrent tous ensemble. Les zouaves s'élancèrent au pas gymnastique sous une grêle de balles. Gaston, impassible, examinait en courant la batterie de son chassepot, et chantonnait entre ses dents les paroles de la sonnerie :

Y a d'la goutte à boire là-haut,
Y a de la goutte à boire !

Les plus timides s'exaltaient. La charge sonnait toujours, haletante, furieuse, précipitée. C'était comme un vertige.

Aussitôt en haut, ordre aux hommes de jeter les sacs et de se déployer en tirailleurs. L'ennemi paraissait résolu à défendre vaillamment la position. Au centre, à quatre cents mètres, le mur crénelé du parc de Villiers-sur-Marne, dont les feux balayaient tout le plateau.

À droite et à gauche, des lignes de tirailleurs allemands, appuyés par de fortes réserves. Peu d'artillerie. De notre côté, il n'y en avait pas du tout. Les batteries avaient été retardées par le mauvais état des ponts.

Sur la gauche combattaient les mobiles de la Côte-d'Or. Un régiment de ligne, qui avait subi des pertes considérables, se repliait pour laisser la place aux zouaves.

Pierre entrevoyait tout cela confusément, à travers la fumée. Déjà sa compagnie se jetait en avant, la baïonnette au canon. Il s'élança en tête, suivi par Gaston, s'arrêtant tous les vingt pas pour envoyer un coup de feu.

Le clairon de la compagnie était hors d'haleine. Le fourrier, un brave garçon qui avait été de la fanfare, le remplaça et sonna la charge à son tour. Mais presque aussitôt il roulait à terre, avec deux balles dans le ventre et une dans la cuisse. Deux pas plus loin, à la gauche – de Pierre, son caporal

recevait une balle en plein front et, raide mort, frappait lourdement le sol de sa tête, inondant d'un flot de sang les guêtres du jeune volontaire.

En même temps le voisin de Gaston tombait atteint en pleine poitrine. Gaston s'arrêta, mit un genou en terre et détacha son bidon pour donner un peu d'eau-de-vie au mourant qui criait : « A boire ! » Une balle, lui effleurant les doigts, brisa le goulot de fer-blanc.

Quand il se releva, il ne vit plus Pierre. Le jour baissait déjà, et la fumée devenait à chaque instant plus épaisse.

Des zouaves passèrent près de lui, traînant deux pièces de canon que l'ennemi avait abandonnées. Les Allemands avaient évacué le plateau, mais le feu des murs du parc continuait sans interruption. Nos soldats tombaient, comme fauchés par une main invisible.

Gaston avait pour son ami la tendresse d'un grand frère :

« Pierre ! » cria-t-il. Mais sa voix se perdait dans le tapage assourdissant de la fusillade. Il sifflota entre ses dents, suivant sa coutume dans les grandes émotions, et continua sa marche.

Bientôt le feu cessait. L'ennemi se repliait sur toute la ligne. Nous étions maîtres de la position. Les clairons sonnaient le ralliement.

Étonné de vivre, Gaston revint lentement sur ses pas. Dans les vignes, sous de grands pommiers, au pied desquels des blessés s'étaient traînés, on faisait l'appel. Bien peu répondaient.

« Pierre d'Arnaud ! » fit la voix rude du sergent-major de la troisième.

Un silence. Il appela un autre nom.

Gaston s'élança vers le champ de bataille.

La nuit était presque close. Le fin croissant de la lune éclairait les monticules sombres épars dans la plaine. Le silence n'était troublé que par des gémissements plaintifs.

Il était seul sur le plateau de Villiers-sur-Marne. Les ambulances n'étaient pas encore arrivées. Que de faces pâles collées à terre il retourna, craignant toujours de rencontrer celle qu'il cherchait ! Ça et là des blessés l'appelaient. Il leur parlait doucement, leur promettait qu'on allait venir les prendre, et ils se recouchaient patiemment sur la terre froide.

Au pied d'un arbre dépouillé étaient assis, frappés mortellement, mais respirant encore, deux jeunes Saxons. Gaston leur adressa la parole en

allemand. Ils sourirent avec reconnaissance dans leur barbe blonde, mais ni l'un ni l'autre n'avait la force de répondre. Ils expiraient côte à côte, les dents serrées, sans un cri, sans une plainte, les ongles crispés dans le gazon.

Plus loin ; au bord d'un talus, Gaston aperçut un zouave qui paraissait dormir, appuyé sur son sac, la tête dans ses deux bras croisés, les genoux ramassés et ployés sous lui. Il le reconnut à cette posture. Pierre le lui avait montré, le matin, à la halte de Plaisance. C'était un garçon de la campagne, un Breton, un faible d'esprit. Dans sa compagnie on ne l'appelait que la pauvre bête. Quand il n'était pas de service, il se couchait toujours ainsi. Parfois il restait de même tout le jour, essayant de dormir pour oublier qu'il était soldat.

Le voyant étendu dans sa pose habituelle, Gaston le prit par le bras. Mais cette fois *la pauvre bête* était couchée pour longtemps.

Gaston errait toujours, continuant son inspection funèbre, rencontrant à chaque pas les yeux grands ouverts des morts.

Il appelait Pierre, mais à mi-voix, n'osant pas troubler l'agonie des camarades.

Enfin, au premier rang des cadavres, près de la muraille crénelée, il trouva tout à coup celui qu'il cherchait.

Il était étendu sur le dos, évanoui ou mort, baignant dans une mare de sang. A côté de lui, son chassepot brisé.

Gaston se sentit remué jusqu'au fond des entrailles. Il aimait beaucoup Pierre d'Arnaud, mais, dans le tumulte joyeux de l'existence parisienne, il n'avait jamais soupçonné en lui-même une tendresse aussi poignante pour son grand enfant, comme il l'appelait en riant.

La lune éclairait nettement le profil pâle de Pierre. Gaston s'agenouilla à terre, plus pâle encore peut-être, sifflant tout bas la cavatine de *Don Juan*.

Une balle avait fracassé l'épaule du jeune homme.

Avec sa ceinture, Gaston attachait soigneusement le long du corps le bras inerte. Puis il chargea Pierre sur son dos et revint vers Bry-sur-Marne.

III

S'il y eut, pendant le siège de Paris, une ambulance remarquable entre toutes, ce fut celle qu'avait installée, faubourg Saint-Honoré, dans les appartements de la princesse Lœtizia, le célèbre Massard.

Pour le confortable et l'élégance, elle était sans rivale. Toutes les belles de l'ex-monde impérial, celles du moins qui avaient eu la pudeur de ne pas quitter Paris après le Quatre-Septem – bre, tinrent à honneur de faire partie de l'ambulance Massard. Débordé par les demandes, Massard dut faire un choix, et il y eut bien des déceptions.

C'est aussi avec un soin minutieux que Massard s'assura le concours de célébrités médicales de premier ordre. Il ne voulut pas procéder au hasard. Ce qui importait avant tout, c'est que le médecin ou le chirurgien de son ambulance modèle eût un extérieur digne et imposant, ce qu'on appelle une belle tête de savant, à la fois sympathique et sévère, qui pût se profiler avec majesté sur la tenture rouge sombre des salles.

Massard acheta donc la photographie des vingt docteurs les plus illustres de la capitale et s'enferma pendant une matinée pour étudier, en toute impartialité, l'aspect décoratif de ces vénérables praticiens. Après d'assez longues hésitations, il se décida pour le docteur Désorbiers et le chirurgien Jousselot.

Le docteur Désorbiers, à qui ce nom de vaudeville convenait assez bien, semblait tout frais sorti du répertoire de MM. Scribe et Pailleron. C'était, avant tout, un médecin de dames. S'il n'entendait pas grand' chose au traitement des blessures, – la vue du sang lui était même assez pénible – il serait précieux, ce qui avait bien son prix, pour les migraines ou les petites

indispositions que pourraient éprouver les gracieuses et vaillantes infirmières.

De taille moyenne, soigné dans sa mise, un peu grassouillet, les cheveux et les favoris frisés au petit fer, le tout d'une blancheur de neige si éclatante que l'art semblait avoir aidé la nature, le docteur, qui n'était pas ennemi de tout progrès, avait remplacé les lunettes classiques par un pince-nez en or, qui l'aurait gêné beaucoup s'il avait essayé de s'en servir, mais qu'il se contentait de manier avec infiniment de grâce et d'aisance.

Le docteur ne disait jamais rien qui valût la peine d'être remarqué. Mais il avait le rare talent de donner au mot le plus banal une valeur imprévue, en le soulignant d'un sourire spécial, de sorte qu'il ne pouvait ouvrir la bouche sans avoir l'air extrêmement spirituel.

Par un heureux contraste, qui avait tout de suite séduit Massard, le chirurgien Jusselot, au contraire, était un homme de grande taille, d'un aspect énergique et inspiré. Son crâne dégarni, bizarrement bossué, révélait au premier coup d'œil l'homme de génie. Quand il retroussait ses manches pour une opération, il semblait, à voir ses poignets robustes, qu'il allait détacher le bras ou la jambe du patient aussi aisément qu'on casse une patte de homard. Très religieux avec cela – qualité rare dans sa profession – et répétant volontiers le mot orthodoxe d'Ambroise Paré :

« Je le pensai ; Dieu le guérit. »

A ces deux sommités, Massard adjoignit quelques internes élégants et bien mis, chargés principalement de distraire ces dames par des plaisanteries délicates et des galanteries de bon goût.

Puis il présida lui-même, avec un sens profond du confortable et de la mise en scène, à l'aménagement matériel de l'ambulance, depuis la lingerie, vraiment gaie à l'œil et appétissante, avec ses hautes piles de linge blanc tout neuf, embaumant l'iris, jusqu'à la petite salle réservée aux opérations, sévèrement meublée, comme il convient, de chêne sculpté, avec un vieux buffet Henri III, authentique, pour serrer les instruments de chirurgie.

Lorsque tout fut ainsi heureusement organisé, il ne restait plus qu'à réunir, une après-midi, dans le grand salon, le ban et l'arrière-ban de l'ambulance.

Massard prononça, à cette occasion, un discours remarquable. Abnégation de soi-même... simplicité... noble exemple donné aux classes ouvrières... rien n'y manquait, pas même un regret à l'adresse du régime disparu.

De petits frémissements d'aise parcouraient l'auditoire féminin. Et dans le battement des éventails – les journées étaient encore chaudes – se dégageaient des parfums subtils, aristocratiques, qui venaient imprégner les jolis petits lits blancs encore déserts qui attendaient les futurs blessés.

Tout à coup l'orateur, après une phrase touchante sur les « modestes servantes de la patrie », déploya un petit ballot qu'un jeune interne lui avait adroitement fait passer. C'étaient de mignons tabliers blancs à bavette, avec un peu de dentelle au bas, pour égayer, mais bien peu, des tabliers assez semblables à ceux que portent les pseudo-Alsaciennes dans les brasseries du quartier latin.

Quelle charmante surprise ! Il distribua les petits tabliers, dont ces dames s'emparaient avec des rires enfantins.

Puis, brusquement, éteignant son sourire, Massard conclut, les yeux au plafond, par une péroraison élevée, chaleureuse, entraînante, qu'accueillit une triple salve d'applaudissements finement gantés.

Après ce triomphe, il ne restait plus qu'à désigner le chef officiel de la nouvelle ambulance. Massard se déclarait, par principe, ennemi du suffrage universel (sourires d'approbation) ; mais, dans la circonstance, il s'agissait d'un suffrage d'élite, et il estimait que le nouveau directeur – il semblait chercher dans tous les coins de la salle avec son lorgnon ce mystérieux personnage – n'aurait l'autorité morale nécessaire que si elle était appuyée sur la majorité – que disait-il ? – sur l'unanimité de ses intelligentes administrées. Quant à lui, il avait cru pouvoir se permettre, dans un intérêt-purement philanthropique, de paraître usurper un instant ces fonctions importantes ; mais il était essentiel, pensait-il, maintenant que l'organisation était définitive, de désigner aussitôt un chef vraiment digne de diriger l'ambulance modèle.

« Vous ! Vous seul ! » cria-t-on de toutes parts.

Massard rougit modestement et manifesta une vive surprise.

– Mais déjà Joussetot, placé à sa droite, se faisant l’interprète de tous, lui prenait solennellement les deux mains, et le suppliait de rester à leur tête.

Massard se fit bien un peu prier. « Un honneur si imprévu... Comment aurait-il pu s’attendre ?... » Il céda enfin à d’aussi pressantes instances, remercia les dames d’une confiance dont il s’efforcera de se montrer digne et, brusquement, se coiffa d’un képi à six galons, qui lui donnait un air militaire et martial bien fait pour dérider un agonisant.

C’est ainsi que fut officiellement constituée l’ambulance Massard.

Il ne manquait plus que des blessés. Paris n’était pas encore complètement investi. Le blessé ne donnait pas, et les lits blancs restaient toujours vides.

– Un jour pourtant, tandis que Massard, secondé par le docteur Désorbiers, s’efforçait de calmer l’impatience bien naturelle de ces dames, qui, pour tromper leurs espérances toujours déçues, avaient été réduites, depuis plus d’une semaine, à confectionner sept ou huit tonnes de charpie, l’interne Jolibois entra précipitamment, avec une joie mal contenue, et vint parler à l’oreille du directeur :

« Mesdames, s’écria Massard, un blessé ! »

Un blessé ! Le premier blessé ! Ce fut un émoi, un tumulte indescriptible. Tout le monde se précipita vers le vestibule. Où est-il ? Où est-il ?

Joussetot les suivait d’un air grave, retroussant déjà les poignets de sa chemise.

On aperçut un jeune mobile roussâtre, le teint marqué de la petite vérole, qui lisait tranquillement son journal, assis dans un coin. Il interrompit sa lecture au bruit et regarda, avec des yeux hébétés, la cohue élégante qui se précipitait vers lui.

Son aspect causa un mouvement de déception.

– Qu’a-t-il ? Où est-il blessé ? demanda madame de Savignac.

Ce jeune idiot, en maniant un revolver, s’était maladroitement envoyé une balle dans le pouce gauche.

Et il exhibait ce pouce, qui paraissait d’ailleurs le faire souffrir, soigneusement emmaillotté dans un petit linge.

– Monsieur, dit sévèrement Massard, nous ne recevons ici que des blessés sérieux.

Pourtant, comme c'était le premier, il fallait être indulgent. Jusselot chargea du pansement le plus jeune des internes, une figure de poupon blanc et rose, qui était la coqueluche de ces dames. Il y avait à l'ambulance trois ou quatre sœurs de charité, pour les corvées. On confia ce blessé ridicule à la vieille sœur Alice, qui le confina dans un petit cabinet, derrière la lingerie, et on n'y fit plus désormais la moindre attention.

Plus tard, pourtant, il fallut lui couper le doigt, la gangrène s'y étant mise ; mais cette opération n'excita aucun intérêt.

Massard veilla désormais à ce que pareil scandale ne se renouvelât pas. Il donna l'ordre qu'on le prévint secrètement dès qu'on amènerait un individu blessé ou soi-disant tel, et il faisait passer lui-même au nouvel arrivant un examen sévère.

Il était essentiel, en effet, à la dignité de l'ambulance-modèle de n'admettre que des blessés triés sur le volet, des blessés de choix. Quant aux malades, ils n'étaient reçus que par protection spéciale.

Bientôt eut lieu le combat désastreux de Châtillon. Les blessés, si longtemps attendus, commencèrent à affluer.

Il s'élevait malheureusement entre ces dames des querelles fâcheuses. Le jour où la belle madame de Savignac s'empara d'un jeune officier de chasseurs, atteint en pleine poitrine par un éclat d'obus, ce fut contre elle un murmure d'indignation :

« En vérité, cette femme n'avait aucune tenue. On savait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur ses mœurs... »

Et, tout bas, dans les embrasures des hautes fenêtres, les histoires scandaleuses d'aller leur train.

Quatre jours plus tard, l'officier de chasseurs mourait.

– C'est bien fait, ne put s'empêcher de dire madame de Rhuys.

Souriant, toujours rasé de frais sous son képi à six galons, Massard se multipliait, accomplissait des prodiges de diplomatie pour adoucir et concilier toutes ces petites vanités féminines. Mais parfois il était débordé.

Gaston, très mondain, très répandu, si l'on peut employer cet abominable argot parisien, avait plusieurs dames de sa connaissance dans l'ambulance

Massard.

C'est là qu'il avait fait transporter Pierre d'Arnaud.

IV

Il Y avait des salles destinées aux officiers, d'autres aux simples soldats. Mais, comme l'armée comptait dans ses rangs quelques jeunes gens du meilleur monde, la règle souffrait des exceptions. Pierre d'Arnaud fut immédiatement installé dans un petit salon blanc et or, où il n'y avait que quatre lits.

L'arrivée de ce beau garçon, gravement blessé, qu'il avait fallu monter sur une civière dans le grand escalier de marbre, avait fait une sensation profonde parmi ces dames. Quand on l'eut couché avec des précautions infinies et que le docteur Désorbiers, en attendant Jousset, eut déclaré, avec une autorité sereine, que le nouveau venu avait avant tout besoin de repos, accentuant cette phrase d'un geste de lorgnon, comme si elle eût été infiniment profonde et spirituelle, il fallut bien que l'aimable groupe des infirmières se retirât dans un froufrou sympathique de soies et de satins. Mais, de temps à autre, la lourde portière de tapisserie s'écartait un peu : c'était une jolie curieuse qui, sur la pointe des pieds, venait regarder le visage fier et doux du jeune zouave, dont une pâleur cadavérique faisait ressortir la délicatesse, et que virilisaient un peu les cheveux coupés ras, suivant l'ordonnance.

Bref, comme blessé, Pierre d'Arnaud eut un grand succès, et ces dames remercièrent vivement Gaston d'avoir eu cette heureuse idée de faire transporter son ami à l'ambulance modèle.

Ce succès, pour le moment, Pierre ne pouvait en jouir. En proie à une fièvre intense et au délire, il ne se rendait aucun compte de l'endroit où il se trouvait.

Quand Joussetot, aidé de l'interne Jolibois, eut défait les linges ensanglantés pour examiner l'épaule fracassée, l'éminent chirurgien fit un léger hochement de tête et leva un instant vers le ciel, ou plutôt vers le plafond, ses yeux d'homme de génie, comme s'il sollicitait discrètement le concours actif de la providence.

Cette attitude fut vivement commentée et, pendant toute l'après-midi, les élégantes garde-malades se communiquaient la nouvelle avec un petit frémissement.

« Vous ne savez pas, ma chère ? Pierre d'Arnaud... Eh bien, Joussetot ne répond pas de lui. »

Gaston, qui avait vite compris que le service de la garde nationale, fût-elle de marche, était une assez mauvaise plaisanterie, ne se gêna pas pour en prendre à son aise ; il venait tous les jours faubourg Saint-Honoré et souvent même passait la nuit au chevet de son ami. Il serait venu plus souvent si sa présence n'avait paru parfois contrarier l'ambulancière à qui appartenait Pierre d'Arnaud, mademoiselle Sabine de la Grangère.

Madame de la Grangère, la mère de Sabine, était d'origine brésilienne. Elle avait épousé un gentilhomme français, assez pauvre d'esprit, qui se ruina presque complètement à Rio-Janeiro. La veuve revint en France avec ses deux filles et, grâce au nom de son mari et à l'incontestable beauté des demoiselles de la Grangère, elle fut assez bien reçue dans les salons parisiens.

Césarine, la fille cadette, n'avait encore que quatorze ans, et malgré le développement visible de son corsage, mûri par le soleil du Brésil, sa mère s'obstinait à la traiter en enfant et à la laisser en robes courtes.

Mais Sabine, l'aînée, avait de grands succès près des hommes. Elevée à l'américaine, avec certaines libertés de langage et d'allures, elle traînait derrière elle un cortège d'adorateurs plus ou moins titrés, plus ou moins millionnaires. Mais jusqu'à présent pas un de ces adorateurs n'avait paru ambitionner le titre de prétendant.

Un jour, vers le milieu d'octobre, alors que l'ambulance fonctionnait depuis longtemps à la satisfaction générale, Massard attendait dans le

vestibule un arrivage de blessés. Une sortie devait avoir lieu du côté de la Malmaison.

Il aperçut, gravissant l'escalier en soufflant, suivie de ses deux filles, la grosse madame de la Grangère. Bien qu'elle n'eût eu qu'un étage à monter, elle avait complètement perdu la respiration, et son opulente poitrine se soulevait avec une impétuosité inquiétante pour son corset.

Massard lui adressa un sourire affectueux et compatissant, et, par-dessus ses larges épaules, décocha un regard plus galant à mademoiselle Sabine et à mademoiselle Césarine.

Madame de la Grangère ne menait pas encore Césarine dans le monde. Mais Massard avait souvent rencontré la sœur aînée dans les salons et ne manquait jamais de lui adresser les plus tendres propos, qu'autorisait d'ailleurs sa chevelure grisonnante.

Oh ! une mère ou un mari n'avait rien à craindre de lui. Massard, en réalité, sinon en apparence, avait depuis longtemps abdiqué. Pourvu qu'il conservât sa réputation de viveur émérite, – et il la conservait, grâce à un sourire insinuant, gros de sous-entendus légers, dont il était l'inventeur – Massard ne demandait pas davantage. Il eût même été fort embarrassé si on lui eût accordé davantage. Il avait grand soin de se montrer assez souvent aux premières représentations, dans une baignoire d'avant-scène, dont il relevait les stores à demi, en compagnie d'une femme jeune et élégante, jamais la même, tantôt une dame du monde, tantôt une cantatrice ou une comédienne célèbre, au besoin même une débutante qu'il voulait lancer. Et ses yeux, où brillait encore une jeunesse trompeuse, s'allumaient d'orgueil dans l'ombre de la loge lorsqu'il voyait les jeunes beaux de l'orchestre lancer vers la baignoire mystérieuse des regards malicieux, et lorsqu'il devinait, au mouvement de leurs lèvres, des commentaires flatteurs.

Mais, bien entendu, le rideau baissé, Massard ramenait à son domicile la dame, quelle qu'elle fut, avec une tendresse respectueuse, et s'empressait de rentrer chez lui, où l'attendait un excellent lit, avec une boule d'eau chaude et un foulard, qu'il roulait deux fois autour de sa tête, sans aucune prétention.

Bientôt la vieilleuse dessinait sur le fond du lit l'ombre paisible et grotesque du pacha platonique.

– Comment va madame Massard ? demanda madame de la Grangère.

A cette question imprévue, Massard resta un instant stupéfait, la bouche ouverte. Non qu'il y eût le moindre nuage entre lui et cette excellente dame, mais madame Massard ne se plaisait qu'en villégiature, ou si, par hasard, elle restait quelques mois à Paris, elle y demeurerait tellement invisible que plusieurs personnes doutaient même de son existence. Elle existait pourtant, mais d'une façon si impersonnelle, si discrète, si effacée, que ceux qui, par le plus grand hasard, venaient à la rencontrer étaient tentés de la prendre pour le pâle reflet d'une véritable madame Massard, depuis longtemps disparue.

En tout cas, personne n'avait jamais songé à demander des nouvelles de madame Massard.

Quand Massard fut remis de sa surprise, il répondit : « Elle va très bien, je vous remercie. Je crois qu'elle est à la campagne. »

Et il introduisit ces dames dans son cabinet.

Ce cabinet n'était autre chose que le boudoir de la princesse Lœtizia. Il était tendu de soie rose mourante, nuance un peu tendre peut-être pour le cabinet d'un directeur d'ambulance ; mais Massard avait soin de corriger, par l'expression solennelle de ses traits, les gaîtés intempestives de la tapisserie.

Madame de la Grangère exposa le but de sa visite. Elle désirait vivement que ses filles fissent partie de l'ambulance.

– Hum ! fit Massard, c'est que... des demoiselles. vous comprenez, chère madame... il y a mille détails. Nous n'avons ici que des dames mariées... ou veuves... des personnes expérimentées. Et vraiment, mademoiselle Césarine, notamment, est bien jeune.

– Césarine est une enfant, dit madame de la Grangère. Vous avez raison. Aussi vous l'emploierez à surveiller le linge, à faire de la charpie. Mais Sabine est brave. Et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, je compte sur vous, cher monsieur, sur votre tact parfait, pour ne lui donner à soigner que des blessés. convenables.

Sabine regardait Massard avec un petit air suppliant tout à fait irrésistible. Il céda et, immédiatement, procéda à l'installation des deux nouvelles infirmières.

Quant à madame de la Grangère, elle disparut après avoir remercié, et, comme c'était une femme d'intérieur, on ne la revit plus jamais à l'ambulance du faubourg Saint-Honoré.

Pendant quinze jours, Pierre d'Arnaud fut entre la vie et la mort. Sa jeunesse enfin prit le dessus, et Joussetot déclara qu'il le sauverait.

Plusieurs fois, à travers son délire, Pierre avait senti une haleine fraîche comme un souffle printanier effleurer son front brûlant ; il avait entrevu, aux clartés discrètes de la lampe de nuit, un visage de femme penché sur lui, tandis que des doigts fins et délicats tâtaient doucement le pouls du jeune blessé.

Le jour où la fièvre s'apaisa et où il reprit toute sa connaissance, à la suite d'une longue crise, Sabine de la Grangère était debout au pied de son lit, le couvant des yeux avec une touchante anxiété.

Pierre, un peu étourdi encore, se souleva sur un bras et regarda fixement cette apparition charmante. Le soleil couchant, à travers les grands arbres du parc chargés de neige, éclairait vaguement la jeune fille d'un reflet rosé, qui s'éteignait peu à peu.

Il était difficile de rêver un type plus séduisant que Sabine. Un peu élancée, fièrement cambrée dans une robe de velours marron, elle appuyait sur sa main sa joue nacrée et sa tempe délicatement veinée, que couronnaient les ondes de ses beaux cheveux châains, tirant sur le blond.

Comme elle était forcée, pour payer ses toilettes, de peindre des éventails, qu'elle vendait fort cher, ses yeux, d'un bleu sombre, étaient souvent dissimulés derrière un mignon pince-nez d'écaille qui donnait un charme piquant à son visage un peu mélancolique. Les larges manches de la robe laissaient entrevoir la naissance du bras. Le corsage était même un peu échancré par devant – il faisait si chaud dans les salles d'ambulance.

La principale beauté de Sabine était cette carnation éblouissante, cette exquise transparence de peau des créoles blondes, pour qui toutes les comparaisons classiques de la neige ou des lis demeurent insuffisantes.

Pierre la regardait, sans rien dire.

– Je vois que cela va mieux, dit-elle d'une voix savamment caressante. Il faut vous reposer encore.

Et, s'avançant, elle se pencha sur lui, sa poitrine touchant celle du jeune zouave, et le recoucha doucement sur l'oreiller, lui frôlant le visage de ses douces mains parfumées.

Pierre sentit sur son cou le froid du bracelet d'or de Sabine.

– Allons, fermez les yeux, mon bel ami.

Et, cavalièrement, du bout du doigt, elle effleura la paupière du jeune blessé.

Le soir, quand Gaston vint prendre des nouvelles de Pierre :

– Quelle est donc la jeune femme qui me soigne ? lui dit-il aussitôt.

– Une jeune femme ? Mais c'est une jeune fille, Sabine de la Grangère.

– Une jeune fille ? fit Pierre d'Arnaud très étonné.

V

Les trois lits de la salle où se trouvait Pierre d'Arnaud étaient occupés.

C'était d'abord un capitaine de hussards. « Eclat d'obus au mollet gauche : Champigny, 30 novembre », comme disait la petite pancarte sur papier glacé, assez semblable à un menu de grande maison, que Massard avait fait placer au chevet de chaque lit. C'était le blessé gandin, le blessé poseur ; dès qu'il était seul, il tirait de dessous son oreiller un petit miroir à main et une petite brosse, et se peignait les moustaches.

Il était échu à madame de Savignac, après la fin malheureuse de son premier.

La négligence forcée de sa toilette désespérait le capitaine de hussards. Un matin, comme il se retournait sous ses couvertures, inquiet, énervé, sa belle garde-malade se pencha vers lui.

– Je voudrais...

– Quoi donc, mon ami ? Parlez. De la tisane ? un prêtre ?

– Non. Un coiffeur.

Et il montrait avec angoisse sa barbe longue de huit jours.

Madame de Savignac courut chez Massard. Celui-ci pâlit en constatant une aussi importante lacune dans l'organisation de l'ambulance modèle. Il dépêcha aussitôt la sœur Agathe chez Lespès, avec ordre de ramener un garçon qui resterait désormais-attaché au service des blessés.

« L'éclat d'obus au mollet gauche »(pour parler comme l'interne Jolibois, qui estimait d'un chic suprême de désigner chaque blessé par la description de sa blessure), « l'éclat d'obus au mollet gauche » quand il fut rasé, poussa un grand soupir de joie, tandis que madame de Savignac, tirant une houppe

mignonne d'une petite boîte d'or, secouait en riant son fin nuage de veloutine sur le menton bleu du jeune capitaine.

Le voisin de lit était un grand gaillard à barbe blonde, un Polonais, lieutenant aux Amis de la France. Très gravement blessé, il avait été confié par Massard à une infirmière qui faisait un contraste profond avec le reste du personnel, madame Berthier : une femme simple et douce, bien que très riche ; cinquante ans passés, les cheveux déjà blancs. Mais le Polonais, malgré ses souffrances, aurait préféré à cette bonne maman une infirmière plus capiteuse, et jetait des regards d'envie sur l'heureux « éclat d'obus au mollet gauche. » Un soir, comme madame de Savignac passait près de son lit, il effleura de ses lèvres, au passage, ses beaux doigts chargés de bagues. Elle ne s'en offensa pas. Un blessé... un moribond peut-être... Est-ce que cela tire à conséquence ?

A côté de Pierre d'Arnaud était étendu un capitaine de ligne, à moustaches grises, *un vieux* comme disent avec mépris les jeunes Saint-Cyriens. Fils de paysans, il avait conquis ses grades lentement, péniblement, sans aide, sans protection aucune. Et encore, n'était la guerre, il ne serait jamais passé capitaine.

Il échangeait parfois quelques mots avec Pierre. Il lui racontait qu'il avait encore sa bonne vieille femme de mère là-bas, au pays.

Le brave homme avait pour infirmière madame de Santa-Fe, une élégante éplorée, une élégiaque, pâle comme la lune et brune comme la nuit, qui parlait sans cesse, les larmes aux yeux, de son cher Antonio, mort au Mexique je ne sais quand et que personne n'avait jamais vu. Elle assommait de phrases mystiques et prétentieuses le pauvre vieux capitaine, singulièrement intimidé par ce jargon inconnu, par ces grands yeux humides et par cette poitrine aristocratique et sévère ; poitrine assez opulente, d'ailleurs, mais que contenait un corset rigide, inflexible comme les principes de madame de Santa-Fe.

Souvent, tandis que la veuve sentimentale répandait des flots d'éloquence sur sa grosse tête, rougeaude, effarée sous les cheveux gris coupés en brosse, le blessé n'osait pas ramener l'infirmière à des détails plus matériels. Il se tordait dans ses draps, avec des jurons étouffés.

Un jour, n'y tenant plus, il confia ses tortures à Massard, qui passait, majestueux et paternel.

Massard fut un peu choqué. Il fallait être sans éducation pour parler de choses aussi vulgaires dans son ambulance.

Il prévint pourtant la sœur Alice, et les yeux du blessé se reposèrent désormais avec confiance sur ce bon visage de vieille, strié de rides régulières, comme si une petite charrue l'avait soigneusement labouré.

Quant à madame de Santa-Fe, à qui Massard adressa quelques observations, elle déclara n'être venue quo pour soigner le moral des blessés et non pour d'ignobles besoins, et remit sa démission.

Sabine, cependant, entourait des plus tendres prévenances Pierre d'Arnaud.

Elle trouva un jour madame Berthier qui donnait à boire à Pierre.

– Pardon, fit-elle sèchement en s'emparant du verre de limonade. Madame se trompe sans doute. C'est mon blessé.

Malheureusement pour Sabine, Pierre était dans une disposition d'esprit qui le faisait absolument insensible au charme, troublant pour tout autre, de la jolie fille. Il ne voyait que la couche un peu trop épaisse de poudre de riz dont elle enfarinait son visage, que le rouge artificiel de ses lèvres ; l'odeur pénétrante d'héliotrope qu'exhalaient ses vêtements l'entêtait et lui soulevait le cœur, comme un parfum de courtisane.

Gaston s'amusa un peu de cette curieuse antipathie.

Quant à Sabine, elle commençait à s'apercevoir, avec étonnement, du peu d'effet qu'elle produisait sur son blessé, et ses projets d'avenir – car la fine mouche avait pris ses informations – s'en trouvaient singulièrement contrariés. Les bonnes camarades, qui avaient deviné le manège, raillaient tout bas, tout haut même quelquefois.

– Jamais un mot gentil. C'est un ours, ton zouave, disait un matin madame de Savignac.

Elle venait d'assister, par une faveur toute spéciale, ainsi que Sabine, dans la salle des opérations, à l'amputation de la jambe, pratiquée sur l'élégant « éclat d'obus au mollet gauche ». La blessure avait mal tourné.

– C'est un peu votre faute, avait dit tout bas Désorbiers à madame de Savignac... Il faut du calme aux blessés... les jolies femmes, très

dangereux... l'excitation cérébrale... Doucement, je vous en prie, doucement. Ce pauvre garçon, si vous n'étiez pas si belle, il aurait peut-être encore sa jambe gauche.

La belle infirmière avait souri, comme à une excellente plaisanterie, et elle avait voulu être présente elle-même à l'opération. Mademoiselle de la Grangère, qui était particulièrement crâne, voulut voir aussi. Elle tenait un bras du patient tandis que madame de Savignac tenait l'autre. Seulement, sur les instances de Joussetot, qui craignait pour leurs nerfs, elles durent garder leurs yeux fixés au plafond.

Très belle tenue. Un seul tressaillement, une sensation de froid dans le dos, quand elles entendirent le léger grincement de la scie attaquant l'os. Quand tout fut terminé, on félicita ces dames beaucoup plus que le blessé lui-même. A la porte, elles rencontrèrent madame de Rhuys, qui venait prendre des nouvelles.

– A propos, dit-elle, sans attendre une réponse, vous ne savez pas ? mon blessé, mon pauvre sous-lieutenant, qui avait reçu une balle dans l'aine... on craignait... pas pour sa vie... vous me comprenez... Eh bien ! il est sauvé. C'est sa jeune femme qui sera heureuse. Ah ! ma chère, qu'avez-vous donc ? dit-elle tout à coup à Sabine.

C'étaient des gouttelettes de sang qui avaient rejailli sur le tablier à bavette. Sabine le délit tranquillement et retourna près de Pierre d'Arnaud.

Il dormait.

Gaston était à son chevet. Il mit un doigt sur les lèvres en apercevant Sabine et se leva, avec un respect mêlé d'un peu d'ironie, pour lui céder sa place. Sabine la prit sans hésiter, comme si Pierre eût été sa propriété particulière et personnelle.

Pendant ce temps, madame de Savignac, qui portait ce jour-là une robe de satin noir brodée de vieil or, promenait de salle en salle, avec un petit air de triomphe, le récit de l'opération de Joussetot, que ces dames écoutaient avec avidité.

Dans la grande salle, au moment où elle achevait sa troisième narration, agrémentée de détails plus horribles encore que les deux précédentes, les narines délicates de l'auditoire se froncèrent tout à coup ; une bouffée

d'odeur fade et tiède traversa la pièce. C'étaient deux infirmiers qui emportaient recouvert d'un linge, un baquet rempli de sang.

Il y eut un court silence. Puis, comme si l'odeur de ce sang les avait grisées, chacune des jolies femmes, avec plus d'acharnement que jamais, retourna accabler son blessé de prévenances, de tendresses, de caresses même... oh ! bien innocentesv... Les malades ne sont-ils pas des enfants ?

VI

La première fois que le mot « siège de Paris » avait été prononcé devant la princesse Lœtizia, elle fumait une cigarette turque dans son boudoir rose mourante, ce boudoir où Massard devait installer quelques mois après ses méditations et sa haute responsabilité de directeur de l'ambulance-modèle.

Encore belle et toujours fouguese, la princesse se leva d'un bond et s'écria, avec cette aimable familiarité qui sied aux grandes dames :

– Ah ! non ! vous savez, mes enfants, cela ne serait pas drôle !

Les enfants en question, le prince de R..., déjà à demi gâteaux, et le vieux pianiste italien V..., déclarèrent cette indignation aussi légitime que spirituelle, et tous deux, sans hésiter, vaillamment s'écrièrent :

– Nous partons avec vous !

La princesse, le soir même, filait pour Florence.

Pourtant, afin qu'on ne pût l'accuser d'ingratitude envers « son cher Paris », elle laissa à l'hôtel son aumônier, bien que ce fût pour elle une grande privation. *Che volete* ? Il fallait bien faire quelque chose pour la France.

Et puis il fallait s'attendre à tout. La robe d'un ecclésiastique préserverait peut-être mieux l'hôtel du pillage ou de l'incendie que la livrée d'un concierge.

Lorsque Massard, peu de jours après, songea à l'hôtel de la princesse pour y établir son ambulance-modèle, il trouva le digne ecclésiastique étalant, d'un air féroce, du fromage d'Italie sur une tartine de pain, à l'aide d'un long couteau catalan. La princesse avait oublié de lui laisser ses gages.

Une ambulance... les plus jolies femmes de Paris... Au premier mot de Massard, l'abbé Domenico s'empessa de mettre tout à sa disposition. Il

accepta même un dîner, en tête-à-tête, au café Anglais, où furent réglés définitivement les détails divers de l'installation.

L'abbé Domenico était Corse d'origine ; grand, sec, brun comme un grillon, les yeux luisants dans sa courte barbe noire, il avait conservé quelques traits de ressemblance avec son père, un contrebandier célèbre à Porto-Vecchio.

Le premier moment de surprise passé, Massard estima que cet aventurier échappé des maquis était d'une couleur très pittoresque, et pendant toute la durée du siège on put voir l'abbé Domenico parcourir les salles des blessés, l'air tragique, marchant à larges enjambées, chaussé de grandes bottes et laissant voir, sous sa soutane entr'ouverte, la crosse de deux pistolets chargés, comme s'il était toujours prêt à brûler la cervelle des blessés, pour leur épargner les dernières souffrances.

Il parlait d'ordinaire d'un ton rude et impérieux, avec un accent rauque, guttural ; mais, dès qu'il s'adressait à une des jolies infirmières, un sourire, tout à coup, découvrait ses dents blanches.

Massard et l'abbé avaient résolu de célébrer, le premier janvier, un service solennel pour les morts de l'ambulance-modèle. Une quête aurait lieu à l'issue de la cérémonie.

Tous deux passèrent une partie de la nuit dans le cabinet-boudoir rose mourante, rédigeant de petits comptes-rendus anticipés qui devaient être envoyés aux journaux dès le lendemain matin.

Dans le salon-vestiaire, madame de Savignac, déjà gantée, – attachait son chapeau avec une épingle d'or.

« Vous partez ! » s'écria avec désespoir le petit interne blond et rose que l'on trouvait toujours « fourré dans ses jupes », selon l'expression de madame de Savignac elle-même.

– Il est minuit, et je chante ici demain à la messe. Il faut que je regarde le *Dies iræ*.

– On chantera, je crois, celui de Gounod dans *Faust*.

– Oui, Massard le préfère et l'aumônier n'y voit pas d'inconvénient. Ce sera moins banal et moins lugubre que le *Dies iræ* classique. L'auditoire songera à Marguerite, à la scène du jardin. Cela distrait toujours un peu.

– J’ai apporté la partition, dit le petit interne. Qui vous empêche d’étudier ici ? Je vous accompagnerai.,

– Soit, dit madame de Savignac, enlevant son chapeau. Je déteste m’accompagner moi-même.

Tous deux, un instant après, dans l’oratoire de la princesse Lætizia, déjà disposé pour la solennité du lendemain avec une sévérité coquette, étudiaient le *Dies iræ* dans la scène de l’église.

Madame de Savignac chantait aussi le récitatif de Marguerite, et le petit interne, enflant sa voix blanche, essayait le *Souviens-toi du passé...* de Méphistophélès.

– – Que vous êtes drôle, mon petit ! disait la belle infirmière. Chantez donc plutôt le ténor.

Et, tournant un certain nombre de pages, il entonnèrent, accompagnés par les sons traînants de l’harmonium, le duo de la prison :

Oui, c’est moi, je t’aime...
Oui, c’est moi, je t’aime...
L’enfer, la mort même
Ne me font plus peur.
Je t’ai retrouvée...
Je t’ai retrouvée...
Te voilà sauvée.
Viens. ah ! viens sur mon cœur !

Ils avaient commencé en sourdine, déchiffrant du bout des lèvres ; puis, peu à peu, allumés par la mélodie banale, mais langoureuse et caressante, ils finirent par chanter à pleine voix, et, pour plus de vérité, le petit interne rose, en achevant sa partie

Viens... ah ! viens sur mon cœur !

abandonna un instant l’accompagnement et passa son bras autour de la taille de la chanteuse.

Attiré par le bruit, l’aumônier parut sur le seuil de l’oratoire, le regard sévère, n’ayant entendu que la voix du petit interne ; mais, dès qu’il aperçut madame de Savignac dans sa robe nacarat, sa figure redevint souriante et ses lèvres retroussées laissèrent apparaître ses dents blancs :

L'interne, un peu rougissant, avait repris, par contenance, le *Dies iræ* :

Que dirai-je alors au Seigneur ?
Où trouverai-je un protecteur,
Quand l'innocent n'est pas sans peur ?

Cependant l'aumônier félicitait vivement de son zèle madame de Savignac et la remerciait du concours qu'elle voulait bien prêter à la messe funèbre. Puis, après s'être agenouillé un instant devant l'autel, l'abbé Domenico, toujours souriant, disparut, s'excusant d'avoir troublé dans ses études la belle infirmière.

Il ne fut bruit dans Paris, le lendemain, grâce aux notes rédigées par Massard, que du service funéraire célébré à l'ambulance-modèle.

C'est qu'aussi la mise en scène avait été l'objet d'un soin tout spécial. Massard, sur une sorte d'estrade, avait eu l'ingénieuse idée de grouper ses principaux blessés, tirant parti, avec un génie véritable, de la variété des uniformes. Ce qui le contrariait, c'est qu'il aurait eu besoin, au fond à gauche, d'un hussard ; il n'en avait qu'un, « l'éclat d'obus au mollet gauche », qui, récemment amputé, n'était pas transportable. Quelques blessés se levaient pour la première fois. Parmi ceux-ci Pierre d'Arnaud, à qui Massard tenait beaucoup. Gaston avait dû lui demander comme une grâce, de la part de l'aimable directeur, de vouloir bien sortir de son lit et revêtir son costume de zouave, encore taché de sang.

Quand Pierre apparut, très pâle encore et chancelant, appuyé sur Sabine de la Grangère, cette entrée fit sensation.

Massard lui avait réservé une place au premier plan de son tableau vivant et, pendant la messe, les regards des femmes ne quittaient guère le sympathique blessé.

Le discours de l'abbé Domenico ne fut pas précisément ce qu'avait rêvé Massard. C'était, par instants, une sorte d'appel aux armes féroce, enfiévré, comme si l'âme du père, de l'aventurier hardi qui, plus d'une fois, dans la montagne, avait fait le coup de feu avec les gendarmes, était tout à coup venue bondir sous la sainte étole du ministre du Seigneur.

Mais la sensation fut indescriptible. Il fallut un geste de Massard pour réprimer les applaudissements qui allaient éclater.

La quête produisit plus de vingt mille francs.

Toute cette comédie funèbre mit le comble à l'écœurement de Pierre.

Il se recoucha, très souffrant, très triste, plus indifférent que jamais aux tendres attentions de Sabine.

VII

Le lendemain, Pierre d'Arnaud confia à Gaston son vif désir d'être soigné non par mademoiselle Sabine, mais par madame Berthier, la seule figure parmi toutes les ambulancières sur laquelle ses yeux se reposaient avec un affectueux respect.

– Tu sauras faire cela, n'est-ce pas ?... préviens mademoiselle de la Grangère.

– Singulière commission... n'importe.

Et, bravement, Gaston se mit à la recherche de Sabine, pour s'acquitter de ce message peu flatteur.

Il connaissait la jeune Américaine, comme on l'appelait dans le monde, bien qu'elle fut en réalité Française. Il avait même, comme tant d'autres, subi le charme de Sabine, la fascination de ses yeux bleu sombre, un peu myopes, que le petit pince-nez cachait trop souvent, mais dont le regard savant, lorsque mademoiselle de la Grangère daignait les laisser voir, avait je ne sais quelle timidité spirituelle et comme un vague étonnement de la vie.

L'éducation assez libre de Sabine avait même permis au jeune homme d'ébaucher un petit roman. Madame de la Grangère, qui passait sa vie étendue sur un canapé, s'éventant pendant l'été et, pendant l'hiver, rôtiissant avec conscience devant sa cheminée, fermait les yeux complaisamment, surtout lorsqu'elle flairait un parti convenable pour sa fille aînée. Sabine échangea avec Gaston une correspondance assez tendre. Le flirtage alla même fort loin, et la jeune fille, brûlant ses vaisseaux, eut l'imprudence d'accepter un rendez-vous, par un matin de printemps, dans un des coins

déserts du bois de Boulogne. Elle avait exigé seulement que ce rendez-vous fût « à cheval », ce qui avait beaucoup égayé Gaston.

Ils marchaient au pas, le jeune homme se penchant de temps à autre sur sa selle pour effleurer des lèvres le gant de la jolie cavalière, qui souriait, croyant déjà son triomphe assuré. Mais Gaston s'était mis tout à coup à parler des pures délices d'une amitié de femme, rêvant une tendre et poétique union de leurs deux âmes, qui les élèverait bien au-dessus des conventions vulgaires et des préjugés. Il avait préparé tout un discours très éloquent, profondément respectueux d'ailleurs, mais où il ne parlait pas plus du mariage que s'il eût complètement ignoré l'existence de cette institution.

Sabine l'écouta quelques minutes, les lèvres serrées ; puis, brusquement, coupant net une phrase lyrique par un regard méprisant, acéré, elle rendit la bride à sa jument et partit toute seule, au grand galop, dans la direction de l'arc de l'Etoile.

Telle avait été leur dernière entrevue.

Gaston, néanmoins, aborda sans aucun embarras la jeune fille, qu'il trouva dans la grande salle, assise près d'une haute fenêtre, regardant le jardin étincelant de givre.

– Vous désirez me parler ? dit-elle.

– Oh ! un mot seulement.

Et, brusquement, il aborda l'objet de son ambassade.

Trop poli pour parler de l'antipathie de Pierre d'Arnaud et de l'étrange crise de pureté qu'il subissait, Gaston s'en tira par d'aimables plaisanteries. Il rappela les paroles du docteur Désorbiers à madame de Savignac, le jour où l'on avait dû couper la jambe au lieutenant de hussards. Pierre était non seulement un corps malade, mais un esprit endolori. Il lui fallait du calme, et une infirmière si troublante était mieux faite pour donner la fièvre que pour la calmer. Elle comprendrait sans doute.

Sabine le regarda comme elle l'avait déjà regardé un matin dans l'allée solitaire du Bois. Seulement, tout calcul à part, elle commençait à s'éprendre de son zouave, à cause de sa tristesse, de sa maussaderie même. Ce n'était pas seulement son amour-propre, c'était son cœur, ce cœur si impassible d'ordinaire, qu'elle sentait atteint.

Ce ne fut qu'un instant, un frémissement d'une seconde. Elle passa rapidement sur ses yeux un mouchoir de dentelle, et aussitôt Gaston put voir reparaître, ironique et impénétrable, le froid et délicat visage de mademoiselle de la Grangère, que personne ne se souvenait avoir vue pleurer.

– C'est tout naturel, ce que vous faites là, dit-elle d'une voix mordante. Vous me punissez de n'avoir pas voulu être votre maîtresse.

Gaston fut touché de l'effort visible de Sabine pour cacher son émotion. Il lui tendit cordialement la main.

Mais ce geste trahissait une pitié maladroite. Froissée dans son orgueil, Sabine feignit de ne pas voir la main tendue. Déjà elle avait coiffé de son éternel pince-nez ses narines roses, un peu agitées, et, tournant le dos au jeune homme, elle considérait avec attention les flocons de neige légers qui commençaient à descendre, en tourbillonnant, du ciel assombri.

Une heure après, mademoiselle de la Grangère et madame Berthier échangeaient leurs blessés.

Sabine s'installait au chevet du grand Polonais à barbe blonde, qui, malgré ses cruelles souffrances, lui fit un accueil passionné. Le soir même, tout bas, la gorge sifflante, il expliquait à la jeune fille qu'il était riche et sans famille, et lui demandait la permission de lui passer au doigt un vieil anneau d'or, à l'intérieur duquel était gravé, en russe, le mot « Toujours ».

Quant à Pierre, sa figure s'était éclairée quand il avait vu s'asseoir près de lui cette bonne madame Berthier.

Elle, du moins, soignait les blessés comme une mère, et non comme une maîtresse ou une fiancée. Elle avait un fils dans l'armée de la Loire, dont elle était depuis quatre mois sans nouvelles, et elle cherchait à tromper ses mortelles angoisses, se multipliant, passant les nuits, prête aux plus répugnantes besoins comme aux plus dangereuses. Pendant trois semaines, seule avec la sœur Agathe, elle avait soigné trois mobiles bretons, atteints de la petite vérole, que Massard n'avait consenti à recevoir qu'à son corps défendant, et qu'il avait relégués au dernier étage de l'hôtel dans une sorte de grenier.

Pierre et madame Berthier furent bientôt intimes. Elle lui parlait de son fils. Il lui parlait de sa mère.

Et c'étaient entre eux de longues et caressantes causeries, auxquelles se mêlait parfois, humblement, discrètement, le blessé du lit voisin, le bon vieux capitaine de ligne, enchanté depuis qu'on l'avait débarrassé des jolies femmes.

Cependant le nouveau blessé de Sabine, le lieutenant aux Amis de la France, était loin de marcher vers sa guérison. La balle qui l'avait atteint avait touché le foie et provoqué de graves lésions internes. Par intervalles, une écume rougeâtre lui montait aux lèvres, et de petits filets de sang coulaient sur sa barbe soyeuse, blonde comme le blé. Sabine les essuyait doucement.

Le blessé la regardait d'un œil reconnaissant, amoureux, mais déjà terne et comme voilé de brume. Il ne pouvait dormir que s'il avait sa main dans celle de la jolie fille.

Une nuit – il n'y avait que cinq ou six jours qu'elle avait reçu le vieil anneau d'or, – Sabine, effrayée, sentit se refroidir tout à coup la main du jeune Polonais. Elle se dressa, et le regarda, aux clartés jaunâtres de la veilleuse. L'Ami de la France avait les yeux grands ouverts, fixés vers le plafond, où l'on voyait confusément voltiger dans des nuées roses des petits amours nus. Un flot de sang épais avait inondé sa chemise et son couvre-pied. Il était mort.

Silencieuse, mademoiselle de la Grangère ramena le drap sur la tête du cadavre, et, s'agenouillant, elle pria sincèrement.

Au petit jour, Massard, entrant sur la pointe du pied, la trouva encore à genoux ; il apportait au blessé la croix de la Légion d'honneur.

Le surlendemain, Massard organisa un convoi magnifique. On avait jeté sur le corbillard, dans un savant désordre, la vareuse sanglante du mort, son sabre et son képi. Au-dessus brillait, fixée au drap mortuaire, la croix d'honneur tardive, ornée d'un large ruban de soie rouge.

Derrière le char marchait toute seule, vêtue de laine noire, couverte d'un long voile de deuil, mademoiselle Sabine de la Grangère.

Massard venait ensuite, sévère et digne. Un crêpe léger recouvrait les six galons de son képi.

Puis ces dames, toutes à pied, toutes en noir, et les blessés à peu près valides, les figurants de la chapelle, quelques-uns s'appuyant sur une canne,

traînant la jambe.

Les passants regardaient ce cortège avec surprise et pitié.

Sabine voulut aller jusqu'au cimetière. Massard, au bord de la fosse, prononça quelques mots émus et jeta une petite pelletée de terre sur le cercueil.

Tel fut le dénouement des premières fiançailles de mademoiselle de la Grangère.

VIII

Après l'armistice Pierre d'Arnaud eut une rechute fort grave. Gaston le fit transporter chez lui.

La Commune survint. Un soir, un capitaine fédéré se présenta chez Gaston. Il le trouva, inquiet et attentif comme une mère, soignant le jeune blessé. Il se retira en s'excusant, et le malade et son gardien ne furent nullement inquiétés.

Ce n'est qu'en avril que le médecin put déclarer à Pierre qu'il était parfaitement rétabli.

Le soir même, Pierre d'Arnaud quittait Paris.

Il éprouvait, au milieu de sa mélancolie, une sorte de bien-être, un soulagement inexprimable. Il rendait la grande ville responsable de ses faiblesses, de ses déceptions, de l'inassouvissement de ses rêves. Il lui en voulait de l'avoir poursuivi, jusque sur son lit d'ambulance, de ses sottises et de ses vanités mondaines, et Sabine, cette jeune fille provocante et hardie, avec ses allures de femme, cette intrépide chercheuse de maris, symbolisait dans son esprit tout ce qu'il voulait fuir à jamais.

Quand Paris se fut effacé dans le brouillard, il sembla à Pierre que sa jeunesse stérile et sans amour s'effaçait avec lui, et que le convoi, dans la nuit à chaque instant plus épaisse, l'emportait vers un avenir encore inconnu, mais grave et souriant.

Il avait pris son billet pour Blois. Il allait retrouver dans la vieille ville de province ses souvenirs d'enfance déjà lointains.

Arrivé au milieu de la nuit, il dormit dans le premier hôtel venu.

Le lendemain matin, il traversa le grand pont sur la Loire, montant à travers le faubourg de Vienne jusqu'à – Saint-Gervais. Il cherchait la

maison bien connue où longtemps il avait vécu près de sa mère.

Des étrangers devaient l'habiter maintenant. Depuis une dizaine d'années madame d'Arnaud l'avait vendue, voulant venir s'installer à Paris pour l'éducation de son fils, et d'ailleurs abandonnant volontiers une demeure où elle avait vu son mari s'éteindre lentement, et dont l'aspect ravivait sa douleur de veuve toujours saignante.

Pierre a dépassé la forge. Il aperçoit le grand verger avec ses pommiers dépouillés encore, mais où pointent les premiers boutons. Puis le mur de terré rousse qui enclôt le jardin. C'est bien là.

La clématite, autour du perron, a grandi. Elle monte maintenant jusqu'au toit couvert de mousse. Mais rien n'a été changé.. Voici le vieil orme, qui bourgeonne déjà aux souffles tièdes du-printemps. Voici la ferrure du puits, dépassant la petite muraille, et la tourelle du pigeonier.

Pierre monta en face, sur le talus de la route, et regarda longtemps.

C'est un ménage qui habitait là. Le mari et sa jeune femme étaient assis sur ce même banc de pierre, sous la petite charmille, où son père et sa mère aimaient à s'asseoir autrefois.

Tout à coup, sur le perron, un enfant parut, un enfant de cinq ans à peine, en robe blanche, tout rose, tout blond.

Pierre eut, en le voyant, un étrange serrement de cœur. Il lui sembla que c'était lui qui entrait dans le vieux jardin.

La mère se leva, courut à l'enfant, le prit sur ses genoux, lui baisant doucement les cheveux. Le petit riait, d'un bon rire innocent, et Pierre, à demi caché derrière un arbre, sentait des larmes chaudes descendre lentement sur ses joues.

Que n'aurait-il pas donné pour redevenir ce petit enfant qui, jadis, trébuchait parmi les fraisiers ; pour retrouver les chères caresses de sa mère morte, le sourire tondre et indulgent de son père sitôt disparu ?

Il pleurait, regardant la joie sereine de ces braves gens. Il songeait combien on est fou de jeter à tous les vents les trésors de sa jeunesse : et, devant ce petit enclos où il avait fait ses premiers pas, qui semblait conserver encore la sainte tradition de la famille et de la paix du cœur, des désirs ardents et chastes lui venaient, plus que jamais intenses, des désirs d'amour profond et pur et de paisible bonheur.

L'émotion de ces naïfs ressouvenirs d'enfance est notre meilleure conseillère.

Pierre redescendait vers la Loire, quand il vit venir à lui, sous une allée de tilleuls un peu basse, verdissante à peine, deux femmes vêtues de noir qui, comme lui, marchaient lentes et mélancoliques.

C'était une jeune fille avec sa mère. Il y avait dans leur démarche, dans leurs vêtements sombres, dans leur silence je ne sais quelle sympathique tristesse qui s'accordait avec l'état de son esprit.

Quand elles passèrent auprès de lui, son regard rencontra celui de la jeune fille. Un instant seulement, une seconde à peine. Ce fut assez pour qu'il vît dans ces grands yeux châains un singulier mélange de candeur enfantine et de précoce douleur.

Et longtemps, debout à la même place, le jeune homme suivit du regard cette inconnue, se demandant quelle mystérieuse influence avait mis ainsi sur sa route la vivante image de son rêve.

Laisserait-il s'éloigner ces deux femmes, qu'il ne reverrait peut-être jamais ?

Habitaient-elles Blois ?

Sans doute, car il les vit, au bout de l'allée, revenir sur leurs pas et se diriger du côté du pont.

Pierre les suivit de loin.

Le pont traversé, elles prirent à droite, sur le mail, le long du fleuve, qu'ombragent de grands arbres, et, au bout de cinq cents pas environ, traversant une petite place déserte, à leur gauche, elles entrèrent dans une modeste maison ancienne, à façade brique, à un seul étage.

La plus âgée des deux femmes avait tiré une clef de sa poche et ouvert une petite porte, surélevée de trois marches.

C'est évidemment là qu'elles habitaient.

Pierre avait fait quelques pas sur la promenade, quand il s'entendit tout à coup interpeller par une voix jeune et fraîche :

– Monsieur d'Arnaud !

– C'est toi, Caliste ?

Entre la promenade et la Loire, il avait devant lui une auberge propre et avenante, avec cette enseigne à demi-effacée par les pluies :

« Hôtel de la Providence. »

Sur le seuil, une jeune fille, vêtue comme une servante, le regardait, un peu honteuse de l'exclamation qui lui était échappée.

Caliste. Encore tout un coin du passé... Un coin innocent et enfantin... C'était sa sœur de lait. Madame d'Arnaud, six mois après la naissance de Pierre, atteinte d'une cruelle maladie, n'avait pu continuer à le nourrir et avait du se faire remplacer par une brave femme, sa voisine, dont l'enfant venait de mourir.

Caliste était la fille de cette nourrice, née quatre ans plus tard. Que de fois, là-haut, dans le vieux jardin, sous le grand orme, Pierre avait passé des après-dîners entiers, jouant avec la petite Caliste, dont il s'amusait comme d'une mignonne poupée.

Ce souvenir fraternel lui revenait tout à coup.

Quelques années avant, étant venu passer un mois à Blois avec sa mère, il avait revu l'enfant déjà grandelette. Maintenant c'était une belle jeune fille, brave et avenante sous sa blanche cornette.

Pierre s'approcha et se prit à causer avec Caliste.

La mère nourrice était morte. Le père, réunissant toutes ses économies, avait acheté cette auberge. Mais les affaires allaient bien doucement. Enfin, on faisait comme on pouvait. Le père s'occupait de la cuisine. Il y avait une petite servante pour le gros de l'ouvrage. Caliste veillait au reste. Puis, quand elle avait le temps, elle faisait pour les dames de la ville de fins ouvrages de couture, que madame d'Arnaud lui avait enseignés.

– Ma bonne Caliste, il ne sera pas dit que je logerai à Blois ailleurs que chez toi, dit Pierre d'Arnaud.

Et il envoya aussitôt chercher sa valise à l'hôtel où il était descendu.

Le papa apparut, très rouge et très empressé. Le pauvre hôtelier, dans son auberge souvent vide, avait cette heureuse faculté de paraître toujours prodigieusement affairé. Il possédait une autre qualité, celle de ne pouvoir jamais achever une phrase commencée :

– Monsieur Pierre, dit-il, je ne saurais vous dire combien je suis honoré de...

Et, renonçant à exprimer toute sa pensée, il passa la main dans ses cheveux gris crépus et disparut brusquement, criant à la petite servante

invisible de préparer la chambre bleue, qui donne sur la Loire.

– Non, dit Pierre, donnez-moi une chambre ayant vue sur la promenade.

Quelques instants après, accoudé à sa fenêtre, il pouvait regarder tout à loisir, de l'autre côté de la petite place déserte, la maison à façade briquée où étaient entrées les deux femmes vêtues de noir.

IX

Pierre revit plusieurs fois, les jours suivants, les deux promeneuses.

Il ne pouvait guère songer à lier conversation avec elles, connaissant la farouche méfiance des mœurs provinciales.

Mais chaque jour gravait plus profondément dans son âme la figure de la jeune fille, ce visage pâle, mobile et expressif, qui avait désappris le sourire, et, sous les beaux cheveux blonds, les grands yeux noirs si souvent voilés de larmes, qui ressemblaient à ces matinées d'avril où il la rencontrait, tout humides de l'averse de la dernière nuit.

Pierre ne savait même pas encore le nom de ces deux femmes.

Un soir, il était debout devant l'hôtel de la Providence, sous la tonnelle, écoutant les clairons de la retraite qui s'éteignaient peu à peu dans la poussière d'or du crépuscule. Que de tristesses évoquait cette lugubre sonnerie, tant de fois entendue sur les champs de bataille !

Il revoyait dans un mauvais rêve, comme à travers un froid brouillard, les spectres des amis morts pendant cette guerre maudite.

– Vous êtes triste, monsieur Pierre, dit doucement Caliste.

– Non. Ce n'est rien. J'écoutais la retraite.

Et le jeune homme passait la main sur son front pour chasser le cauchemar importun.

– Tiens, dit-il en se rapprochant, mets-toi là, en face de moi, et parlons un peu de toi, ma bonne Caliste. Parlons de tes amours.

– De mes amours ?

– Oui. Fais-moi tes confidences, comme autrefois. Je sais que tu es un cœur droit et sincère. Tu dois avoir quelque tendresse cachée dans un coin

de ce bon petit cœur-là. Ah ! nous ne rions plus comme autrefois, Caliste. Tu es devenue sérieuse, toi aussi.

– Oh ! je l'étais il y a longtemps, dit Caliste d'un petit air offensé.

– Pardon, fit Pierre en souriant. Mais qu'attends-tu ? Mets-toi donc là, et causons.

Caliste restait debout, par respect.

– Savez-vous, dit-elle, qu'on n'espérait plus vous revoir à Blois !

Et elle ajouta, avec une pointe de malice :

– On vous regrettait bien dans le pays.

– On me regrettait, moi ? Et qui cela donc ? Toi, peut-être, ma petite Caliste ?

– Oh ! dit-elle en souriant gaiement, sans l'ombre d'une arrière-pensée, je ne parle pas de moi.

– Ma mère et moi n'avons jamais vu grand monde.

– Quand ce ne serait que madame Hédeline.

– Madame Hédeline ?

Pierre cherchait à réveiller, au fond de sa mémoire, ce souvenir, bien lointain, d'une petite intrigue de province.

Caliste insista, avec une cordiale familiarité, qui pourtant restait toujours respectueuse :

– Madame Hédeline, la veuve du colonel. Elle a pleuré, la pauvre petite femme.

– Elle a pleuré... le colonel ?

– Vous êtes méchant. Est-ce que vous ne lui avez pas un peu fait la cour ?

– Moi ?.... Oui... peut-être... Je ne sais plus.

– Ce n'est pas pour elle que vous revenez ?

– Non.

– Je m'en doutais, dit-elle. Vous n'êtes plus comme autrefois.

– Tu trouves ? fit Pierre, souriant.

Mais il ne pouvait songer à prendre la jeune fille pour sa confidente.

– Parlons de toi, Caliste. Il y a trois ans, si j'ai bonne mémoire, tu voulais épouser ton cousin Jeannin. Eh bien, à quand la noce ?,

– Oh ! pas encore... Mais c'est en bon chemin. L'année dernière, ajouta-t-elle en soupirant, il y a pourtant M. Verdon, l'épicier de la grande place du

Marché, qui m'a demandée en mariage.

– Et ton père, qu'a-t-il dit ?

– Oh ! je suis bien sûre que, même avant, mon père avait déjà eu ce projet-là. Toute petite, je me souviens que, bien souvent, quand nous nous promenions, il s'arrêtait, me tenant par la main, devant la grande boutique peinte en jaune. Il me montrait les boîtes de conserves qui reluisaient au soleil, les grandes piles de pots de confitures, les jambons entourés de papier découpé. Il m'achetait un gâteau ou une poupée – on vend de tout dans cette maison-là. – Sur la porte, le père Verdon faisait griller du café, ce qui donnait une bonne odeur. Tout au fond, derrière son comptoir, sous un tas de lanternes en papier et de drapeaux pour les fêtes pendus au plafond, on voyait la grosse madame Verdon, toute réjouie, et mon père me disait quelquefois : « Regarde. Si tu étais à sa place, ma petite Caliste, est-ce que tu ne serais pas bien contente ? » C'était son idée, un épicier. Chacun a son idée.

– Ce n'est pas la tienne ?

– Moi, dit Caliste avec une résolution tranquille, j'épouserai mon cousin Jeannin. Mon père ne le sait pas. Il croit que je n'y pense plus. Nous travaillons chacun de notre côté. Jeannin est à Nantes. Il est sculpteur sur bois. C'est un joli état, n'est-ce pas ? L'année prochaine, c'est convenu, il viendra ici. Ce sera tout à fait un monsieur... Oh ! pas comme vous, monsieur Pierre, mais un bien beau monsieur tout de même pour la petite Caliste. Nous choisirons un jour où mon père sera de bonne humeur. Jeannin entrera tout doucement, d'un air bien humble, bien soumis. Je jetterai mes bras autour du cou de mon père, et je lui dirai :

« Papa, voilà Jeannin qui travaille depuis quatre ans. Il a un bon métier maintenant, il gagne de l'argent. Il me veut pour sa femme. Veux-tu ? »

Il poussera un gros soupir... et il s'occupera aussitôt du repas de noces. Par exemple, il tiendra à tout cuisiner lui-même. Mais ce sera très bon.

Pierre était heureux d'entendre cet innocent bavardage.

Encouragée par le regard affectueux de son grand frère de lait, Caliste continuait : –

– Jeannin m'écrit. Si vous voulez, je vous montrerai les lettres.

– Oui. Montre-les moi, fit Pierre. Cel me fera un grand plaisir.

Caliste, enchantée, alla aussitôt chercher les lettres dans sa chambre et les tendit au jeune homme.

Pierre les parcourut, attendri par les détails de cette simple idylle, plein de respect pour cette divine patience de l'amour honnête.

– Je suis un peu inquiète, dit Caliste. Voilà plus d'un mois que je n'ai pas de lettre. Jeannin a écrit, j'en suis sûre. Il faut que la lettre se soit perdue.

– Va, ne crains rien, mon enfant. Il t'aime et il travaille pour toi. Vous serez bientôt ensemble, toute votre vie. Que voulez-vous de plus ? Tu travailles aussi, toi, et bravement.

– Oui. Il n'y a pas beaucoup d'ouvrage à l'auberge. Alors, vous savez, je brode un peu, je fais de la couture. Il y a quelques personnes à Blois qui m'occupent. Mais je bavarde. je bavarde. Ce soir, mon père vous servira votre dîner. On m'attend là, dans la maison, de l'autre côté de la place.

– Quoi !

– Oui, il y a là une dame pour qui je travaille une ou deux fois par semaine. Elle me fait racommoder d'anciennes guipures.

– Comment s'appelle cette dame ?

– Madame Bernard. Depuis un mois, je suis déjà allée quatre ou cinq fois travailler chez elle. C'est un plaisir. La demoiselle, mademoiselle Christine, est si bonne pour moi...

Christine. Il apprenait, par hasard, le nom de celle qui occupait toutes ses pensées.

– Oh ! oui, si bonne... continuait Caliste. Elle cause avec moi tandis que je tire l'aiguille. Moi je ne sais pas retenir ma langue... Nous avons déjà parlé de Jeannin. Elle m'écoute, comme vous, avec son gentil sourire.

– Est-ce que tu les connais beaucoup, ces dames ?

– Non. Je suis bavarde, c'est vrai, mais je ne suis pas questionneuse. Il n'y a pas longtemps qu'elles sont à Blois. Elles vivent toutes seules. J'ai cru voir seulement que mademoiselle Christine avait quelquefois l'air bien triste. L'autre jour, comme je lui parlais de mon mariage avec mon cousin, je me suis aperçue qu'elle pleurait, tout doucement, sur sa broderie. Elle doit avoir un chagrin.

– Oui, dit Pierre.

Et il songeait au singulier regard, ingénu et souffrant, qui plusieurs fois déjà avait croisé le sien, sous l'allée de tilleuls, de l'autre côté du fleuve.

Caliste, tout en parlant, avait rangé ses aiguilles, son dé et son fil dans un petit panier. Elle se leva et se dirigea vers la petite maison à façade briquée.

X

Pierre n'avait guère conservé de relations qu'avec Gaston Mériel. Il lui avait déjà écrit une fois, mais il n'avait pas voulu lui parler de Christine.

A quoi bon ? Gaston le raillerait sans doute. Et puis il hésitait à confier sa tendresse, même à son ami le plus intime.

Il s'était écoulé déjà près d'un mois. Un matin Pierre venait d'écrire à Gaston une seconde lettre où, sans qu'il s'en doutât, sa passion perçait naïvement à chaque ligne. Il la remettait à Caliste pour la jeter à la poste quand les yeux de la jeune fille tombèrent par hasard sur l'adresse :

– Monsieur Gaston Mériel ?

– Eh bien ?

– Pardon, monsieur Pierre...

– Est-ce que tu connais mon ami Gaston ? C'est vrai, il est venu à Blois il y a quelques années...

– Oui, je m'en souviens. Mais ce n'est pas cela seulement. J'ai entendu prononcer son nom hier.

– Par qui ?

– Par madame Bernard.

– Par madame Bernard ?

– Oui... j'ai pensé que cela vous intéresserait peut-être... Ces dames paraissent avoir connu M. Mériel.

– Ce Gaston, pensait Pierre ; il connaît tout le monde, même à Blois.

Et déjà il courait au télégraphe, tandis que Caliste le suivait des yeux avec un bon sourire un peu malicieux.

Pierre déposa à l'adresse de Gaston la dépêche suivante :

« J'ai besoin de toi. Viens, je t'en prie. »

Le soir même, à la nuit tombante, Gaston Mériel arrivait à l'hôtel de la Providence, suivi d'un commissionnaire qui portait sa valise.

Il regardait, un peu surpris, la modeste façade de l'auberge.

– Encore une idée de Pierre. Venir habiter ce faubourg perdu quand il y a d'excellents hôtels dans la ville.

Caliste avait reconnu le nouvel arrivant, et déjà Pierre paraissait sur le seuil.

– Eh bien ! cria gaiement Gaston, me voilà.

Pierre, s'élançant vers lui, lui avait pris les mains avec tendresse.

– C'est toi ! Tu es gentil d'être venu ce soir. Je n'osais t'espérer que demain.

– J'ai reçu ta dépêche à dix heures. J'avais une heure avant le départ de l'express. J'ai bouclé ma valise en hâte, et j'arrive. Tiens ! Mais est-ce que ce n'est pas la petite Caliste ?

– C'est bien elle.

– Mes compliments, mon enfant, dit Gaston à la jeune fille rougissante. Sais-tu que tu es charmante ?

Caliste annonça qu'on avait préparé pour M. Mériel la chambre bleue, qui donne sur la Loire.

Gaston, qui n'avait pas les raisons de Pierre pour préférer la vue du mail à la vue du fleuve, ne fit aucune objection, et Caliste laissa les deux hommes seuls, après avoir déposé sur une table rustique, au dehors, une bouteille de vieux madère.

– Ah ! ça, dit Gaston, quand ils furent assis, tu es bien grave. Il s'agit d'une femme, j'espère ?

– Oui, d'une femme.

– Tant mieux ! Franchement, je te trouvais bien calme, bien sage, bien triste pour un garçon de vingt-cinq ans. Une femme. à la bonne heure !

– J'avais besoin d'un ami. Tu sais que je n'en ai qu'un, Gaston.

– Aussi je suis accouru. Et puis, à parler franc, tu m'as rendu un fier service en m'appelant ici. Je désirais vivement m'éloigner un instant de Paris. Non seulement parce que la fumée de ses monuments incendiés vous

prend à la gorge et que le sang est mal lavé dans ses rues ; mais je viens d'y subir la plus déplorable catastrophe.

– A propos, tu es donc toujours resté à Paris ?

– Oui. Je l'aime comme un vieux camarade et, franchement, pendant cette semaine d'incendies, de massacres, de fusillades et de lâches assassinats, ce n'était pas le moment de le quitter. Et puis, où serais-je allé ? à Versailles, avec les filles de joie qui regrettaient l'empire et les généraux battus par les Allemands qui espéraient prendre leur revanche sur le peuple parisien ? Non. Merci. Je suis resté bien tranquillement dans mon petit appartement de la rue Saint-Dominique, plein d'un impartial dégoût pour les deux partis, m'en occupant d'ailleurs le moins possible et me gardant bien de jeter les yeux sur un journal. Je ne m'ennuyais pas. Tout mon temps était pris par une femme charmante.

– Il y avait donc encore des femmes à Paris ?

– Il y avait celle-là du moins. Peu m'importent les autres. Une jeune femme, mariée à un imbécile quelconque, Parisienne, comme moi, dans l'âme, et pensant avec raison que ce n'est pas à l'heure de l'agonie qu'on doit planter là ses meilleurs amis. Ah ! mon cher Pierre, tu sais que je cherche l'amour. Je commence à grisonner vers les tempes et je ne l'ai pas encore trouvé. Les femmes m'amuse, voilà tout. Il n'y a même qu'elles qui m'amuse. Mais ce n'est pas assez. Eh bien ! auprès de cette femme délicieuse, d'un abord assez sévère d'ailleurs, je commençais à espérer que je ne m'amuserais pas du tout. Je ne l'aimais pas encore, hélas ! non, pas tout à fait, mais je me disais avec sang-froid : « Je l'aimerai bientôt ; » et je me voyais déjà balbutiant, désespéré, stupide, amoureux enfin. amoureux ! dieux immortels ! – Non, vraiment, je n'ai pas de chance. – Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive. Elle m'aime !

– Eh bien ?

– Elle m'aime ! Tu ne comprends pas toute l'horreur de ce mot ? Elle m'aime ! Oh ! adorer une femme, quel rêve ! Mais être adoré d'elle, quel cauchemar ! Je me trouvais chez elle le soir des incendies. Elle habite non loin de la Cour des comptes. Une grande clarté rouge apparut tout à coup au dehors. Le tumulte, les cris dans la rue, le tonnerre lointain de la canonnade, la lueur qui grandissait à chaque seconde, traversée maintenant par de larges

flammes. tout cela portait sur les nerfs de ma bien-aimée. Ah ! rien ne fouette les sens d'une femme comme de voir flamber la Cour des comptes. Brusquement, sans dire gare, elle se jeta à mon cou, en murmurant : « A toi ! toujours à toi ! »

– Dénouement banal...

– Que je n'attendis même pas. J'étais navré. Je sautai sur mon chapeau, prétextant qu'il était convenable d'aller jeter quelques pelletées de sable sur le pétrole, et je disparus. Que le diable emporte les fédérés, avec leur manie de mettre le feu partout ! Est-ce que je puis l'aimer maintenant ? Mais, femme coupable, ajouta-t-il dans une apostrophe indignée, si tu avais eu sans cesse devant les yeux – je ne dis pas ton mari – le pauvre homme est parfaitement ridicule – mais l'image austère de ton devoir, tu m'aurais dédaigné, ô joie ! tu m'aurais détesté peut-être, ô ivresse !... Plus tard, longtemps, très longtemps après, émue par ma longue constance.. : Mais enfin je t'aurais aimée, moi, je t'aurais aimée, égoïste que tu es ! C'est fini. J'en suis sûr : je ne retrouverai jamais une occasion comme celle-là. Mais assez bavardé. Tu ne me prêtes d'ailleurs qu'une médiocre attention. Je sais compatir aux maux que malheureusement je n'ai pas soufferts. Conte-moi ton aventure. Tu aimes ? Une femme mariée sans doute ? Veux-tu que j'enlève la femme et que je tue le mari ?

Pierre, il faut le dire, avait écouté Gaston d'un air un peu distrait. Il posa sa main sur le bras de son ami, le regardant sérieusement dans les yeux.

– Gaston, dit-il, je te connais. Sous ton apparence frivole, tu as parfois un certain fond de raison.

– De raison ? tu peux dire de tendresse, mon cher Pierre, et tu seras sûr de ne point te tromper.

– Si, tu as la vraie raison, celle du cœur. Je suis orphelin. C'est à toi que j'ai voulu avoir recours dans la circonstance la plus grave de ma vie.

Gaston alluma un cigare.

– C'est toi, d'ailleurs, qui peux m'aider et non un autre. Tu vas me comprendre.

Et Pierre, debout contre la charmille, tandis qu'à l'Orient, au ciel encore rose, montait une claire lune de mai, raconta sa visite à la vieille maison des

parents, à Saint-Gervais, et sa rencontre avec la jeune fille sous l'allée basse des Tilleuls.

– Ton récit d'exposition n'est guère mouve menté, dit Gaston. Adolphe d'Ennery le trouve rait insuffisamment dramatique. Sa puissante imagination y ajouterait tout au moins l'épisode d'un cheval emporté. Tu te jetterais à la tête de l'animal fougueux, et la belle amazone, évanouie, tomberait dans tes bras. Sérieusement, tu t crois épris pour un regard échangé avec une inconnue ? C'est le coup de foudre.

– Non, dit Pierre : il n'y a pas d'orage dans mon amour. Je l'ai revue souvent depuis un mois. Je ne lui ai pas parlé. Qu'importe.? Nous nous connaissons. Dans les yeux de Christine, bien mieux que dans des phrases inutiles, j'ai deviné une âme exquise et tendre, qui m'a pris tout entier.

– Elle s'appelle Christine ? dit Gaston, qui semblait chercher dans ses souvenirs.

Pierre fit faire quelques pas à Mériel et lui montra, de l'autre côté de la place, la petite maison Louis XIII.

– Tu vois cette fenêtre où monte un jasmin ? C'est la sienne. Que te dirai-je de plus ? J'aime Christine, et j'en veux faire ma femme.

– Peste ! murmura Gaston. Tu es absolument insensé.

– Non. Je suis sage.

– Tu es bien décidé ?

– Oui.

– Alors, dit Gaston en ramenant Pierre sous la charmille, je m'explique mal pourquoi tu me fais venir de Paris. Je suis un simple confident de tragédie, c'est-à-dire l'être le plus ridicule et le plus inutile qui soit au monde. Va toujours. J'ai tous les dévouements.

– Écoute, ce ne sont pas seulement tes conseils que je te demande.

– Ils arriveraient un peu tard.

– C'est ton appui. J'ai appris ce matin que ces dames te connaissaient. Madame Bernard a prononcé ton nom devant Caliste.

– Christine ? Madame Bernard ? Attends donc... Mais oui... Il y a une madame Bernard qui était une ancienne amie de ma famille. Pauvre chère femme ! Voilà plus de cinq ans que je ne l'ai vue. Et la petite Christine ? Oublieux que je suis ! Mais nous étions de grands amis autrefois. Si la jeune

filles a tenu les promesses de l'enfant, je n'ai plus d'objection à faire. J'ai un habit noir là-haut, dans ma valise. Dois-je aller faire ta demande ?

– Pas encore, dit Pierre en souriant. Puisque tu les as connues, parle-moi d'elles.

– C'est que je n'ai rien à te dire de bien intéressant. Nos deux familles étaient voisines en Bourgogne. La petite Christine, qui avait une dizaine d'années de moins que moi, m'aimait beaucoup. Elle venait souvent à la maison. Je la vois encore jouant sur la pelouse avec un gros terre-neuve, tandis que madame Bernard et ma mère travaillent ou lisent à l'ombre fraîche d'un platane. Plus tard je ne quittais guère Paris, et je ne voyais plus les Bernard qu'à d'assez rares intervalles. Puis M. Bernard, qui était dans l'industrie, a fait de mauvaises affaires. La famille a quitté le pays. Peu de temps après, il y a quatre ans, nous avons appris la mort de M. Bernard ; mais on n'avait revu ni sa femme ni sa fille. J'ignorais même qu'elles fussent à Blois. Tout cela ne t'apprend guère qu'une chose : c'est qu'elles sont ruinées ; ce qui t'est, je pense, assez indifférent.

– Indifférent ? Certes non. J'en suis ravi au contraire. Mais tu ne sais rien de plus ?

– Non. Que pourrais-je savoir ? A l'époque où je la voyais souvent, Christine avait dix ou douze ans à peine.

– C'est que...

– Quoi donc ?

– Voilà près d'un mois que je songe à Christine.

– Oui. Tu m'as expliqué tout à l'heure que, sans lui avoir dit un mot, tu la connaissais intimement.

– Sans doute. Eh bien ! il y a quelque chose en elle d'obscur, une tristesse, une amertume étranges, qu'il m'a suffi d'un geste, d'un regard inconscient pour entrevoir. Une tristesse que l'expliquent suffisamment ni la mort du père ni la pauvreté. D'ailleurs, je sais par Caliste que ces dames vivent modestement, mais ne sont point dans la gêne. J'en suis sûr, Gaston, il y a dans la vie de ces femmes solitaires je ne sais quel secret douloureux.

– Un secret ? Tu n'as pas le sens commun.

– Si : tu seras de mon avis quand tu les auras mes.

– Chimère pure ! Crois-tu que madame Bernard ou sa fille ait commis un crime ? Avoue plutôt que tu sens'toi-même la simplicité exagérée de ton petit roman, et que ton imagination prouve le besoin de le dramatiser. Crois-moi, si

Ces épris d'aventures, ne songes plus à Christine. Tu te figures aimer, ou tu aimes une bonne petite provinciale, douce et charmante, si j'en rois mes lointains souvenirs. Tu la demanderas

sa mère. Elle sera très heureuse de te l'acorder. Vous vous marierez par une belle matinée de cet été. Et tu me permettras d'être le parrain de ton premier bébé, que suivront sans doute beaucoup d'autres. C'est tout. Et c'est bien assez.

– Puisses-tu dire vrai !... Non... ce serait un trop beau rêve. J'ai peur.

– Le souper est servi, vint dire Caliste.

– Bravo ! Viens souper, et laisse-là tes folies.

XI

Le lendemain, à la même place, Pierre parlait encore de Christine à Gaston quand une femme s'arrêta devant l'hôtel de la Providence.

– Chut ! dit Gaston, un doigt sur ses lèvres. Cette femme, d'assez petite taille, était vêtue l'un costume de voyage gris-poussière, que retouvrait un léger waterproof. Elle tenait, d'une main finement gantée de Suède, un petit sac de maroquin noir. Une demi-voilette assez épaisse arachait son front et ses yeux. On n'apercevait que la bouche mignonne, aux lèvres un peu minces, le menton décidé, impérieux, et les joues, d'une délicate pâleur ambrée.

– Tu la connais ? dit Pierre.

– Oui, répondit à mi-voix Gaston, roulant une cigarette, sans perdre des yeux l'inconnue, dont on devinait la taille élégante et cambrée sous les plis du waterproof.

La dame hésita un instant, puis gravit tranquillement les marches de la petite terrasse, s'installa à une table et frappa du bout de son ombrelle.

Caliste parut.

– Un bock, dit la dame.

Et, tirant un petit carnet du sac de maroquin, elle le consulta sans faire la moindre attention aux deux hommes.

Caliste reparut presque aussitôt, apportant de la bière.

– Mon enfant, dit la dame, sauriez-vous par hasard où demeure M. Lazare Favrol ?

– M. Lazare Favrol ? Non, madame.

– Qui donc habite cette maison, là-bas ?

Et, à la grande surprise de Pierre, placé trop loin d'ailleurs pour entendre ses paroles, elle désignait, du bout de son petit crayon d'argent, la demeure de Christine.

– Dans cette maison ? répondit Caliste à l'inconnue... Une dame avec sa fille.

– Madame ?

– Madame Bernard.

– Ah ! c'est bien. Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

– Elle paya, serra le petit carnet, – après y avoir écrit quelques mots, et se leva.

Elle se trouva face à face avec Gaston, qui s'était avancé et la saluait avec un respect un peu exagéré.

– Ah ! dit-elle, si je ne me trompe, M. Gaston Mériel.

Et son sourire froid découvrait ses dents blanches, petites et aiguës comme celles d'un jeune loup.

– Votre mémoire me surprend un peu, chère madame. Vous devrais-je encore, par hasard, quelque légère somme ?

– Absolument rien, cher monsieur, mais on est toujours heureux de retrouver un homme d'esprit.

– Madame, dit Gaston, s'inclinant de nouveau avec une impertinence cérémonieuse, veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

– Ah ! vous faites le fier, aujourd'hui, dit la dame. Ingrat !... Qui sait ? Vous me reviendrez peut-être quand vous serez marié.

– Vous avez le temps d'attendre.

La dame fit un pas pour s'éloigner :

– Pardon, dit Gaston se ravisant, vous êtes installée à Blois ?

– Pour quelques jours. Oui. Voici mon adresse.

– Elle remit une carte à Mériel, et s'éloigna d'un pas vif et décidé, se dirigeant vers le centre de la ville.

– Tu as de jolies connaissances, dit Pierre à Gaston, qui revenait vers lui, examinant le carré de bristol parfumé.

– Ah ! ça, est-ce que tu t'imagines ?...

– Que tu as donné rendez-vous à Blois à une de tes maîtresses ?.. Sans doute.

Gaston éclata de rire.

– Nieras-tu que cette femme, charmante d'ailleurs...

– Cela, une femme ? Tu crois que c'est une femme ? Détrompe-toi, mon cher Pierre. Cette créature n'a rien d'une femme... que la vaine apparence.

– Que veux-tu dire ?

– C'est un usurier.

– Comment ?

– Mon Dieu, oui. L'usurier moderne. Que veux-tu ? Nous vivons dans un siècle de progrès. Le père Gobseck a fait son temps. On ne le trouve plus guère qu'à l'état fossile, dans quelque bourgade bretonne. Vêtu de noir, râpé, sinistre, sa vue seule inspirait la méfiance. Fi ! le vieux corbeau a fait place à cette élégante corneille.

– On l'appelle ?

– Madame Adelphe. Pourquoi ? Le diable m'emporte si je le sais, personne n'ayant jamais connu M. Adelphe. Voilà dix ans qu'elle mange des fils... et des pères de famille. Elle a eu à Paris quelques petites difficultés avec la justice. Elle opère maintenant en province. Hélas ! je l'ai connue autrefois, dans une heure de caprice pressant. J'en ai été quitte pour une ferme en Picardie.

– Enfin elle a été ta maîtresse ?

– Elle ? Allons donc ! Jamais. Elle a le plus profond mépris pour ce genre d'amusement. Un matin j'ai eu besoin d'argent. Nous avons fait quelques affaires ensemble. Voilà tout.

– Ah bah ?

– Homme heureux, qui n'as jamais connu madame Adelphe ! Le ciel seul sait le nombre de ses victimes. à supposer pourtant que le ciel ait des registres singulièrement bien tenus. Pauvre gandin de province, qui veut manger en herbe les blés paternels, si tu la rencontres sur ton chemin, n'essaie pas de lutter. Tu es bien perdu, va. Tu es pris comme le nageur par la pieuvre. Les vieux juifs sont des enfants à côté de cette jolie chrétienne. Incline-toi, et paye. Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois. cent mille livres, avec les intérêts à quarante pour cent.

– Je ne suis pas fâché, d'ailleurs, ajouta-t-il, de la présence de madame Adelphe à Blois. Qui sait ?... Mais c'est assez nous occuper d'elle pour le

moment. Revenons à tes amours. Aujourd'hui même, je me présenterai chez madame Bernard, qui me recevra fort bien, j'en suis sûr.

Le même jour, vers la fin de l'après-midi, Pierre et Gaston, au retour d'une excursion à travers champs, se séparaient à l'entrée de Blois.

Gaston se dirigeait du côté de la petite maison de briques. Pierre, très ému, descendit la grande rue et s'arrêta sur le pont. Accoudé au parapet, il regardait couler les eaux jaunes et limoneuses de la Loire, çà et là tachées de bancs de sable, ou bien, comme on berce un enfant malade, il cherchait à endormir ses secrètes inquiétudes en suivant de l'œil le balancement des hauts peupliers qui découpaient leur feuillage vert tendre sur l'horizon ensanglanté du couchant.

Tout à coup, il aperçut Christine qui venait de son côté.

Christine ne le voyait pas.

Elle était seule, ce qui le surprit beaucoup.

Arrivée à deux pas de Pierre, Christine, levant les yeux, le reconnut et ne put réprimer un tressaillement furtif ; inconsciemment, elle s'arrêta.

Pierre était trop honnête pour se soucier des convenances ou des usages. Puis, au moment où elle était apparue, il évoquait dans son esprit des obstacles chimériques qui les sépareraient peut-être pour toujours. Qui sait si ce n'était pas la dernière fois qu'ils se rencontraient ?

Ils se trouvaient face à face, seuls, alors que depuis un mois, ils s'étaient en silence, chacun de son côté, donnés l'un à l'autre.

Une voix impérieuse semblait leur crier à tous deux : Vous vous parlerez.

– Vous êtes seule ? murmura Pierre.

– Ma mère me suit.

Ainsi elle répondait à cet inconnu, dont le regard seul jusqu'alors avait rencontré le sien ; elle lui répondait comme s'il eût été tout naturel qu'il lui eût adressé la parole.

– Mon meilleur ami, Gaston Mériel, a dû se présenter aujourd'hui chez votre mère.

– M. Gaston ? Il est à Blois ? dit Christine, fort surprise.

Il y eut un court silence, pendant lequel on aurait pu entendre battre leurs deux cœurs.

– Ah ! dit Pierre tout à coup, la voix un peu tremblante, puisqu'un bon hasard me met ainsi sur votre route, à quoi bon attendre plus longtemps ? Laissez-moi vous parler... je vous en prie.

– Non... oh ! non... dit tout bas Christine, sur un ton de prière timide et effrayée.

Et plus que jamais, dans ce regard suppliant et triste, le jeune homme crut voir apparaître, comme apparaîtrait, la nuit, aux clartés blêmes des étoiles, un spectre muet et voilé, je ne sais quelle poignante souffrance, je ne sais quel mystère douloureux qui lui serra le cœur.

– Vous savez que je ne vous dirai rien que vous ne puissiez entendre. Je vous en prie... Je vois toujours sur votre visage comme un nuage de tristesse. Vos yeux ont pris l'habitude des larmes. Pourquoi pleurez-vous ?

– Monsieur... balbutia Christine très pâle, se soutenant à peine.

– Ma hardiesse vous étonne. Elle ne peut vous offenser. C'est vrai, il y a au plus un mois que je vous ai vue pour la première fois. Je vous ai regardée passer. Pas un mot n'a été échangé entre nous. Mais – laissez-moi vous le dire – il y a longtemps que mon âme vous connaît. J'étais triste, comme vous... ce sont les vraies tendresses, celles qui unissent deux douleurs. Je suis si ému ; je ne sais pas vous dire... mais vous me comprenez, n'est-ce pas ?

– Oui, sembla dire Christine malgré, elle, tout bas, si bas que Pierre dut le deviner au mouvement de ses lèvres.

Comme par un irrésistible aimant, tous deux se sentaient entraînés, l'un vers l'autre.

– Depuis que je vous connais, continua Pierre, je ne vis plus qu'avec une intime souffrance, la vôtre... Vous ne pouvez m'en vouloir. Je ne vous parlerai jamais, si vous l'exigez. Mais aujourd'hui, je ne puis me taire plus longtemps. Il faut que vous me laissiez vous le dire ; je v...

Christine, comme perdue dans un rêve, avait écouté parler Pierre d'Arnaud. Elle tressaillit tout à coup, comme si elle s'éveillait en sursaut, et ne le laissa pas achever.

– Non... non... ne le dites pas, dit-elle avec une sorte d'égarement. Non. Oh ! je vous en supplie, ne me parlez pas ainsi. Vous... vous m'effrayez. On ne m'a jamais aimée, moi. Je vous en prie, ne me parlez plus. Vous le savez,

je vis tranquille auprès de ma mère... un peu triste, c'est vrai, mais tranquille... Je vous demande de ne plus me revoir... ce serait un grand chagrin pour moi... pour vous... J'ai peur.

– Que voulez-vous dire ? dit Pierre qui s'expliquait mal cette attitude étrange.

– – Adieu, dit-elle.

Et, comme par un effort suprême, elle continua sa route.

– Adieu.

Elle est loin déjà.

Pierre est demeuré immobile, stupéfait, perdu dans ses pensées.

Peu d'instants après, il entendait près de lui la voix bien connue de Gaston.

Gaston donnait le bras à madame Bernard. Tous deux causaient amicalement.

– Comment ! C'est vous ! disait-elle. C'est vous, mon cher Gaston ? Je n'en reviens pas encore.

– Je suis bien coupable, je l'avoue.

Puis, frappant tout à coup sur l'épaule du songeur :

– Voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, M. Pierre d'Arnaud ?

Pierre balbutia quelques mots de politesse.

Les deux jeunes gens accompagnèrent madame Bernard jusqu'à l'extrémité du pont.

Rien en elle ne semblait indiquer qu'elle eût reconnu le promeneur solitaire si souvent rencontré du côté de l'allée des tilleuls.

Gaston demanda la permission de venir, le lendemain, implorer son pardon.

– Je serai heureuse de vous recevoir, messieurs, dit-elle. Ah ! mon cher Gaston, Christine sera bien contente de vous retrouver.

– Et moi donc ! dit gaiement Gaston.

Dès que madame Bernard les eut quittés, Pierre raconta à son ami, sans négliger le moindre détail, son entrevue avec Christine. Cette fois, Gaston ne souriait plus. Il fronça légèrement le sourcil et convint qu'il y avait chez Christine quelque chose d'inexpliqué.

– J'en aurai le cœur net, dit-il. Je tiens absolument à savoir ce que tout cela signifie.

Tandis qu'ils revenaient lentement vers l'hôtel de la Providence, la nuit était tombée. On entendait le bruit d'un orchestre lointain.

– Viens-tu au bal ce soir ? dit Gaston.

– Au bal ?

– Tu n'entends pas ? Il y a un bal par souscription au profit des incendiés.

– Qui trouve-t-on à ce bal ?

– Mais un peu toute la ville. Notamment les officiers de la garnison. Ce sera bien le diable si, dans ce petit trou de province, je ne trouve pas quelqu'un pour me donner des renseignements.

Il se frappa le front tout à coup.

– J'oubliais madame Adelphe. Un agent de police de premier ordre. On dit même que, sous l'empire, la fine mouche se faisait de petites rentes... Je regrette d'avoir été aussi peu aimable avec elle ce matin. Je vais réparer mes torts. Nous dînerons ensemble, en tête-à-tête. S'il le faut, je la mènerai à ce bal. Je lui offrirai même mon bras. C'est raide... mais ici... en province... Et puis, que ne ferais-je pas pour toi ? M'accompagnes-tu ?

– Non.

– Soit. Tu as un peu de fièvre ce soir. Va m'attendre à l'hôtel. Je reviendrai le plus tôt possible. Je suis avec madame Adelphe. Tu n'as rien à craindre pour ma vertu.

Et, serrant la main de Pierre :

– Quelle chance tu as, toi, d'être amoureux !

XII

Pierre d'Arnaud passa la soirée sur la petite terrasse de l'hôtel de la Providence.

Son cœur était serré par une anxiété étrange. Que signifiait cet accueil de Christine ? Ce n'était certes pas du dédain, ni de l'indifférence. Pourquoi ce trouble ? Pourquoi cette prière de ne plus la revoir ? Comment madame Bernard, dans sa conversation avec Gaston, ne lui avait-elle rien appris qui pût le renseigner ?

Il avait beau chercher, il ne trouvait aucune réponse à ces questions.

Tout à coup, la petite fenêtre qu'il connaissait si bien s'éclaira. Une lueur douce filtrait à travers les feuilles naissantes du jasmin.

Ce lever d'étoile apaisa l'angoisse de Pierre. Il ne songea plus qu'à la beauté innocente de Christine, à ses yeux qui ne pouvaient pas mentir, et toutes ses vaines terreurs s'envolèrent comme des oiseaux de nuit effarouchés.

Caliste était arrivée près de lui ; elle déposait sur une table du café et un carafon de cognac, ainsi qu'une petite lampe, dont la flamme ne vacillait pas, aucun souffle ne traversant cette nuit de printemps déjà chaude.

Pierre se retourna.

– Vous pensez à la jeune fille ? dit-elle doucement.

– Caliste.

– Vous avez raison.

Et Pierre put voir de nouveau sur les lèvres de sa petite sœur de lait son bon sourire un peu malicieux.

– J'ai raison ? Que veux-tu dire ? Écoute-moi, Caliste ; est-ce que tu as jamais prononcé mon nom devant elle ?

- Peut-être... comme par hasard, vous savez. en tirant l’aiguille.
- Et qu’a-t-elle dit !
- Oh ! rien.
- Rien ?
- Rien, répéta Caliste toujours souriante. Que voulez-vous qu’elle dise ?

Bonsoir, monsieur l’amoureux.

Elle rentra d’un pas léger.

De temps à autre, la musique du bal arrivait par lointaines bouffées.

Pierre n’en pouvait douter, Christine l’aimait. La petite Caliste elle-même n’avait-elle pas su le deviner ?

Et il reporta ses yeux vers la lueur paisible qui brillait toujours à travers les branches du jasmin et les rideaux de mousseline baissés.

– Oui, se disait-il, derrière cette fenêtre là-haut, repose sans doute le bonheur de toute ma vie.

Quelques instants après, la lumière s’éteignit. Il songea que la jeune fille, rêvant à lui peut-être, posait sur l’oreiller son front pâle et ses beaux cheveux.

– Dors paisible, murmura-t-il, douce et chère Christine.

Et toutes ses pensées s’envolaient vers elle dans l’air tiède de la nuit.

Il était presque une heure du matin ; la promenade était déserte. Pierre attendait toujours le retour de Gaston.

Il aperçut enfin un homme qui se dirigeait de son côté. –

– Est-ce toi Gaston ?

L’homme ne répondit pas. Il avançait la démarche incertaine, s’arrêtant tous des trois ou quatre pas.

Il allait passer devant la terrasse quand il chancela tout à coup et tomba sur un genou au pied d’un grand orme, avec un gémissement étouffé.

Pierre descendit rapidement les degrés et alla à l’homme qui était tombé.

A la lueur indécise de la lune, à demi voilée par des nuages, il vit que cet homme était en tenue de soirée, habit noir et cravate blanche avec un léger pardessus d’été.

Ce n’était pas Gaston Mériel.

L’homme, pour se relever, se cramponnait inutilement, avec ses doigts gantés, au tronc de l’arbre. Pierre le prit par le bras.

Eh bien ! qu'avez-vous, monsieur ?

Il l'aida à se dresser, encore tout étourdi, les yeux un peu égarés.

– Qu'avez-vous ? répéta Pierre, dont la question ne semblait pas avoir été entendue.

– Rien... Je... balbutia l'homme au pardessus avec un sourire un peu hébété. C'est bizarre. Je n'y vois plus clair.

– Appuyez-vous sur moi.

L'homme s'accrocha lourdement à l'épaule de Pierre d'Arnaud, qui n'eut que quelques pas à faire pour le conduire sous la charmille, près de la table où brûlait toujours la petite lampe laissée par Caliste.

– Asseyez-vous là un instant.

L'homme se laissa tomber sur un siège. La lumière éclaira son visage. Un visage assez vulgaire ; une courte barbe brune ; un front étroit déjà dégarni. Trente-cinq ou quarante ans environ.

– Merci, bégaya-t-il.

Il passa la main sur son front et, apercevant sur la table le carafon d'eau-de-vie, le saisit machinalement, remplit un petit verre et le vida d'un trait.

– Cela va déjà mieux, dit-il, en reposant sur la table, d'une main mal assurée, le verre qui roula sur le sol.

– Où souffrez-vous ? demanda Pierre avec intérêt.

– Ce n'est rien. ce n'est rien. dit l'homme souriant toujours. La chaleur... et puis, en sortant, le grand air...

– Dieu me pardonne ! murmura Pierre, il est ivre.

Et comme la main gantée, un peu tremblante, s'allongeait déjà vers le carafon d'eau-de-vie, Pierre l'arrêta brusquement.

– Non... laissez... Cela me fait du bien...

Mais Pierre, sans répondre, posa le flacon sur une autre table.

– Ah ! vous n'êtes pas gentil, dit l'homme en habit noir.

Puis, une lueur de raison lui revenant :

– Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il avec politesse.

Et prenant une carafe d'eau, après avoir cherché inutilement un mouchoir, il se versa sur le crâne une partie du liquide rafraîchissant qui ruissela jusque sur son gilet et sur le plastron de sa chemise.

– Voyez-vous, cher monsieur, ne faites pas trop attention à ce que je dis. Je vous remercie... Franchement, vous m'avez rendu service. J'allais rester étendu au pied de cet arbre, et ce n'est pas de bon goût... Veuillez croire que je n'ai pas l'habitude de me faire ramasser comme un vulgaire ivrogne. Je vais vous expliquer ce qui s'est passé... C'est bien simple. Nous avons dîné aujourd'hui avec des amis chez Julia... à quatre ou cinq lieues d'ici... à... je ne trouve pas le nom.. je vous prie de m'excuser, mais le nom ne me revient pas à la mémoire. Après dîner l'idée nous a pris de venir à Blois, au bal des incendiés. Il paraît que nous avons bu un peu, car la tête me tournait. Et puis, il fait une poussière là-dedans !...

Et il étendait le bras dans la direction du bal, d'où arrivait encore jusqu'à eux un chant de valse, à peine distinct, que dominaient, par intervalles, les éclats du cornet à pistons.

– Dites-moi, continua-t-il, rapprochant sa chaise, et mettant ses deux coudes sur la table, vous la connaissez bien, Julia ? Une belle fille, qui arrive de Paris ? Une grosse blonde avec des yeux verts ? Vous la connaissez ?

– Non.

– D'ailleurs, ne plaisantons pas, dit l'homme avec le plus grand sérieux. Je l'aime.

Cette conversation intéressait fort peu Pierre d'Arnaud.

– Est-ce qu'il ne se fait pas tard, monsieur ? dit-il. Peut-être demeurez-vous loin d'ici.

L'homme essaya de se lever et retomba sur sa chaise.

– Je vous demande pardon, mais je ne me sens pas encore bien solide sur mes jambes.

Puis, brusquement, frappant du poing sur la table :

– Oui, je l'aime. je l'aime ! Vous me direz qu'elle est bête. Bah ! Est-ce que c'est amusant, une femme spirituelle ? D'ailleurs, mon cher monsieur, ajouta-t-il avec un petit rire obscène, Julia a d'autres qualités.

Pierre, resté debout, déclara que ces détails lui paraissaient inutiles.

L'autre continuait sur un ton de mystérieuse confidence :

– Julia, voyez-vous, a un coup de cœur pour moi. C'est assez flatteur, car, enfin, à l'époque de l'Exposition universelle, elle a été la maîtresse du roi

de... je ne sais plus quel roi, mais enfin un roi, un roi authentique. Seulement... Ah ! seulement... vous savez bien ce que c'est que ces femmes-là, monsieur... ça coûte cher.

Une idée nouvelle traversa son cerveau.

– Quand je songe pourtant, reprit-il à mi-voix, que j'ai, quand je veux, une charmante petite femme pour rien... Ma femme...

– Ah ! vous êtes marié, monsieur ? dit Pierre avec dégoût.

– Oui, monsieur, je suis marié.

Il se leva. Cette fois il se tint à peu près sur ses jambes.

– Je suis marié. Cela vous effarouche ? Car vous avez l'air de ce que nous appelons un bon jeune homme. Eh bien, que votre pudeur se rassure. Ce soir, du moins, il n'y a rien à dire. Je vais chez ma femme. Oui... c'est une idée qui m'a poussé tout à l'heure, pendant un quadrille... C'est un bijou, ma petite femme... Un peu pimbêche... mais...

Il se penchait pour parler bas à l'oreille de Pierre, qui le repoussa.

– Elle ne m'attend pas. Ce sera une surprise. Allons... Brrou... il fait frais.

Et il boutonna son pardessus léger, descendant d'un pied encore incertain les trois marches de la petite terrasse.

Pierre eut la charité de descendre avec lui, afin de le mettre dans son chemin.

A ce moment, la lune, voilée jusque-là, sortit claire et brillante des nuages, découpant nettement l'ombre des ormeaux sur le pavé de la petite place.

L'homme au pardessus aperçut en face de lui la petite maison à façade briquée, la maison de madame Bernard et de sa fille.

– Mais je me reconnais, dit-il. Vous n'avez pas besoin de vous déranger davantage, monsieur. Je suis arrivé. Voilà ma maison. Merci encore... Mille excuses... Nous nous reverrons, j'espère...

Et, se dirigeant vers le petit perron, il tira une clef de sa poche et l'introduisit, non sans difficulté, dans la serrure.

D'un bond, Pierre l'avait rejoint.

– C'est là que vous habitez ?

L'homme, reculant d'un pas, regarda de nouveau la modeste façade à un seul étage.

– Oui, c'est là. Venez donc me voir. Pas ici, chez Julia. Vous me ferez plaisir. Merci.

La clef tourna dans la serrure. Pierre vit la petite porte se refermer.

Il chancela à son tour, stupéfait, anéanti.

Gaston était à côté de lui.

– Gaston, Gaston, dit Pierre avec égarement, qu'est-ce que c'est que cet homme ?

– Cet homme... Parbleu ! c'est le mari de Christine.

– Le mari !...

Tout à coup, Gaston sentit sur son bras l'étreinte furieuse des ongles de Pierre, qui poussa un cri étouffé.

– Regarde...

La lumière venait de se rallumer à la fenêtre de Christine.

XIII

Après une nuit de fièvre, Pierre, tendrement veillé par Gaston, dormit quelques heures quand vint le matin.

A son réveil, il était plus calme. Gaston le força à descendre déjeuner avec lui, non point sur la terrasse, mais dans un petit pavillon, derrière l'hôtel, qui dominait les eaux rapides de la Loire.

Là, il raconta brièvement l'histoire de la famille Bernard, telle qu'il la tenait de madame Adelphe.

M. Bernard, négociant à Auxerre, s'était trouvé entraîné dans des spéculations un peu aventureuses, où se trouvaient engagés non seulement ses propres fonds, mais ceux de quelques-uns de ses amis et de ses clients. Ces spéculations tournèrent mal.

Un soir, M. Bernard, depuis quelque temps singulièrement préoccupé, rentra plus triste, plus sombre encore que d'habitude. Ce parfait honnête homme était à la veille de la faillite.

Le lendemain matin on le trouvait mort dans son lit. Tout le monde crut à un suicide. Mais les médecins déclarèrent que le négociant avait succombé à une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps. L'émotion avait déterminé une crise qui l'avait emporté en quelques minutes.

Madame Bernard et sa fille, âgée alors de seize ans, se trouvaient seules, sans appui, en présence d'un passif considérable, n'osant s'adresser aux amis qui les avaient connues dans des jours plus heureux.

Depuis quelque temps, Lazare Favrol était reçu dans la maison. Il avait séduit M. Bernard par sa belle humeur et ses plaisanteries un peu grasses. Le négociant ne trouvait à lui reprocher que son oisiveté.

Orphelin depuis longtemps, Lazare Favrol, qui avait environ trente-cinq ans, avait reçu de ses parents douze ou quinze mille livres de rente. Son occupation principale consistait à dépenser gaiement son revenu avec des drôlesses, peut-être même à écorner son capital.

Ses traits étaient assez insignifiants. Ils n'avaient d'autre expression qu'une laideur morale, je ne sais quoi de vil, de bas, de mesquin surtout ; car on sentait cette nature médiocre incapable de toute grandeur dans le crime ou dans le vice.

Lazare Favrol s'était épris de la jeune Christine. Cela le changeait, cette innocence, lui qui n'avait guère fréquenté que des filles déjà fourbues.

Aussi, deux jours après la mort de M. Bernard, Lazare vint demander la main de Christine à sa mère. Il offrait de payer les dettes de M. Bernard.

Madame Bernard pensait bien que sa fille avait fort peu de goût pour M. Favrol. Mais il y allait de l'honneur de son mari. En présence de ces deux femmes désolées, ignorantes de toutes les ressources de la loi, les créanciers se montraient inflexibles.

Après quinze jours d'angoisse, – la situation ne permettant pas un plus long délai, – madame Bernard fit un effort suprême et parla à Christine de la proposition de M. Favrol.

– Mère, dit-elle, je ne l'aime pas.

– Qu'as-tu à lui reprocher ?

– Rien. Il me déplait.

Madame Bernard, oubliant ses devoirs de mère pour ses devoirs d'épouse, exhorta sa fille à triompher de ce qu'elle appelait un enfantillage. Les mariages d'amour n'étaient pas les meilleurs.

– Pourtant, mon père et toi...

– C'est une exception. Ces mariages-là tournent presque toujours mal. Cette grande passion du début ne peut durer, etc. On ne connaît que trop cette théorie si chère à tous ceux, et ils sont nombreux, qui considèrent le mariage comme la prostitution légale.

Madame Bernard, il faut le dire, était peut-être plus excusable qu'une autre. Elle avait, toute sa vie, aimé passionnément son mari ; la mort subite de M. Bernard avait avivé encore, s'il était possible, cette grande tendresse, et la veuve désolée, en sacrifiant sa fille, croyait accomplir envers son cher

mort un devoir sacré. Christine, qui n'aimait personne et qui avait, elle aussi, le culte de son père, n'eut pas le courage de se défendre. Elle obéit avec résignation. Un mois après, elle épousait Lazare Favrol.

– Comment madame Adelphe a-t-elle pu t'apprendre tout cela ? dit Pierre à Gaston.

– C'est bien simple. M. Favrol se laissa assez vite d'une jeune femme honnête qui ne se livrait à lui qu'à contre-cœur. Ses instincts favoris reprirent le dessus. Il recommença sa vie d'autrefois. Ses absences devinrent fréquentes. Elles durèrent plusieurs jours, puis des semaines, puis des mois entiers.

Il avait ébréché sa fortune en payant les dettes de son beau-père, bien que la situation de M. Bernard fût moins mauvaise qu'on ne l'avait cru d'abord. La débauche coûte cher, même en province. M. Favrol en était aux expédients, quand il rencontra madame Adelphe. Il fut assez adroit pour lui emprunter, à diverses reprises, cinquante mille francs, environ. Il est vrai qu'en deux ans les intérêts, pour lesquels la jolie usurière est impitoyable, la font rentrer dans son capital et au delà.

Voilà plusieurs mois que M. Favrol, après avoir installé ces dames à Blois, avait disparu, courant la Touraine en compagnie de Julia, une vieille garde dont il s'était amouraché. Il espérait avoir dépisté madame Adelphe, qu'il ne peut payer en ce moment. Douce candeur ! Madame Adelphe a retrouvé sa trace. Elle savait du moins hier où demeurait madame Bernard et sa fille. Tu l'as vue questionner Caliste. Et voilà que, grâce à ce bal par souscription, où Julia a eu le caprice de venir, l'infortuné Favrol s'est jeté dans la gueule de la louve.

Elle m'a raconté tout cela hier soir, après avoir bu, sans sourciller, deux ou trois bouteilles de Champagne. Vers la fin du souper, par politesse, je crus devoir être galant. C'est une femme charmante, après tout, très coquette et très soignée de sa personne ; quand il lui plaira, elle épousera un vieux prince millionnaire. Au premier mot régence, elle m'arrêta net :

– Mon cher, dit-elle, cette monnaie n'a pas cours avec moi. Je préfère, pour mes renseignements, quelques billets de banque.

Voilà comme on fait les bonnes maisons. J'ai payé sans insister, et je ne lui ai pas même baisé la main, une main délicate et potelée, une vraie main

de duchesse.

Voilà toute l'histoire, mon cher Pierre. Elle est fort triste pour toi et pour Christine. Car je commence à croire que vos deux natures de tourterelles étaient faites l'une pour l'autre. Mais, si je te connais bien, tu vas quitter Blois aujourd'hui même et ne plus penser à tout cela.

– Tu me connais fort mal, au contraire, si tu t'imagines que je vais quitter Christine.

– Bah ! mais ta Christine n'existe plus. C'est mademoiselle Bernard que tu aimais, un ange d'innocence et de chasteté. Mademoiselle Bernard est morte et enterrée depuis longtemps. Tu n'as pas les mêmes raisons pour aimer madame Favrol, l'épouse d'un grossier et vulgaire libertin. Il ne te reste donc qu'à rire de ta mésaventure ou à en pleurer, si tu le préfères, et à t'en aller le plus tôt possible chercher ailleurs la sœur de ton âme. .,

– Non, Gaston. Je reste. Aujourd'hui comme hier, Christine est le but de tout ma vie.

– C'est sérieux ?

– Tu en doutes ?

– Eh bien ! moi aussi, alors, je vais te parler sérieusement. Ecoute-moi bien, Pierre. Si tu étais le premier joyeux garçon venu, dont je consentirais à être le complice, tu t'amuserais pendant trois mois des candeurs de cette provinciale. Ce serait une petite infamie, absolument banale d'ailleurs. Mais tel que je te connais, toi, et telle que je la devine, je suis inquiet pour vous deux. Vous rêverez une tendresse impossible. Vous vous efforcerez d'être honnêtes et purs. La chute, pour être retardée, n'en sera que plus terrible, et la souffrance plus amère.

– Penses-tu donc qu'il soit si difficile de respecter la femme qu'on aime, et me crois-tu assez lâche pour douter de ma volonté ? Je voulais être l'époux de la jeune fille. Je serai l'ami de la femme.

– Allons donc ! Est-ce que c'est possible ? Tu te crois un ange. C'est de la fatuité. Marche lentement, par une tiède soirée de printemps, la main de ta bien-aimée dans les tiennes, son souffle frais sur ton épaule, ses cheveux frôlant ta joue, avec le parfum des jeunes fleurs sous vos pas, et sur vos têtes le frisson des feuilles nouvelles. Es-tu bien sûr de résister au trouble dangereux des soirs de mai ? L'homme propose. et la femme accepte.

– Ah ! Gaston.

– Tu ne me permets pas de douter de toi ? Tu as raison peut-être. Je conviens que tu es un être à part. Mais elle... elle... es-tu sûr de son héroïsme ? Si cette pauvre enfant, dont la vie n'a été que tristesse et que deuil, met en toi toute son espérance, toute son adoration ; si la malheureuse femme, ne songeant qu'à son amour, jette avec confiance ses deux bras autour de ton cou, et te tend ses lèvres pour que ton baiser les purifie, que feras-tu, homme fort que tu es ? Tu te déroberas pudiquement à cette étreinte, ou bien tu seras son amant.

– Tais-toi, Gaston...

– Dame ! C'est l'un ou l'autre. Pas de subtilités. Eh bien ! que tu résistes ou que tu te laisses entraîner, tu peux être sûr d'une chose, c'est que, dans un cas comme dans l'autre, tu la rendras malheureuse. Songe à elle, égoïste ; songe à son repos... Aime-la de loin, si tu l'aimes ; mais renonce à cette chimère impossible de rester son ami. J'avais une affection sincère pour Christine quand elle était petite fille. Je souffre de la savoir malheureuse. Mais tu ne peux apporter dans sa vie que le trouble et le désespoir. Je t'en conjure, Pierre, songe à elle... et songe à toi.

– Ne plus la voir... Tu ne sais pas ce que tu me demandes ! C'est ton dernier mot ? Ton dernier conseil ?

– Mon dernier conseil ? dit Gaston. Tiens.

Et, prenant une brochure sur le buffet, il la présenta à Pierre d'Arnaud.

– Qu'est-ce que c'est que cela ?

– La meilleure lecture qui convienne à l'état de ton esprit. *L'Indicateur des chemins de fer*. Il y a un express pour Paris à midi quinze.

– Eh bien ! soit. Je partirai. J'essaierai du moins... je te le promets. Mais je veux la revoir.

– A quoi bon ?

– Ah ! quand je l'aurai revue, je partirai. Je partirai ce soir même.

– Pierre...

– Je te le jure... sur notre amitié

Pierre serra tendrement la main de Gaston.

– Ainsi, dit celui-ci, tu veux que je te conduise aujourd'hui chez madame Bernard ?

– N’était-ce pas convenu ?

– Hum ! S’il s’agissait de tout autre que toi, cela s’appellerait d’un assez vilain nom, ce que tu veux me forcer à faire.

– Tu refuses ?

– Non. Tu es une âme franche et loyale. Bien sot qui oserait te blâmer.
Viens.

XIV

Ce même matin, vers neuf heures, Lazare s'éveillait, encore tout habillé, sur un canapé du petit salon. Il avait la langue pâteuse, la tête lourde et bourdonnante. Il aperçut en face de lui, dans la glace, sa figure terreuse, son plastron fripé, sa cravate tordue comme un chiffon.

Il ne se souvenait pas très bien d'abord pourquoi il avait passé la nuit là. Il descendit dans le jardin, alla à la pompe et s'inonda le visage d'eau fraîche.

Sa mémoire se ralluma. S'il avait passé la nuit ainsi, c'est que sa femme...

Il poussa un juron étouffé et appela Thérèse, la domestique. Il l'envoya chercher son sac de voyage à l'hôtel de l'Univers, où il était descendu avec Julia et leur ami intime, le bel Alfred.

Comme elle allait obéir :

– Ma belle-mère est-elle levée ?

– Oui, monsieur, madame Bernard est dans sa chambre.

– C'est bien. Prévenez-la que j'ai à lui parler.

Et il s'étendit, les membres rompus, sur un banc de pierre, au pied d'un grand ormeau.

Le jardin de la petite maison, enclos de murs tapissés de lierre, était à demi abandonné. Assez étroit, très ombragé, il avait un aspect de solitude et de mélancolie. Le terrain s'élevait vers le fond, et une allée tournante, que le gazon envahissait, montait jusqu'à une petite plate-forme, d'où l'on dominait la campagne, traversée par le cours sinueux de la Loire.

Christine aimait beaucoup cette esplanade, le seul endroit d'où le regard pût s'échapper vers un horizon plus large. Elle y passait, une broderie à la

main, de longues heures silencieuses, sans que madame Bernard osât troubler son amère rêverie.

Dans les plates-bandes du jardin, de rares fleurs poussaient, à l'aventure. Mais de grands massifs de lilas répandaient doucement autour des vieux arbres et jusque dans les chambres, à travers les croisées entr'ouvertes, leur parfum de jeunesse et de printemps.

La jeune femme aussi, de même que le jardin mélancolique, semblait exhaler la fine et délicate odeur d'une grappe de lilas à peine fleurie.

Mais l'amant de la grosse Julia, las encore de l'ivresse de la veille, se souciait fort peu des lilas et du printemps.

Il se souleva sur son coude quand madame Bernard parut.

– Vous me faites demander, monsieur, dit-elle. Ne pouviez-vous venir me trouver ?

– Mon Dieu, madame, dit Lazare d'un ton maussade et hargneux, voilà bien des cérémonies. Je voulais vous voir. J'ai à vous parler. Vous voilà. Cela suffit.

Il se leva, grommelant entre ses dents, et marcha à grands pas sur le sable, les mains dans les poches de son pantalon noir.

Madame Bernard, sans rien dire, alla s'asseoir sur le banc et se mit à travailler à l'aiguille.

Il y eut un assez long silence.

– Vous avez vu votre fille ce matin ? dit enfin Lazare.

– Non. Christine est souffrante. Elle est restée dans sa chambre. Je viens d'apprendre à l'instant, par Thérèse, que vous êtes arrivé cette nuit.

– Et cela vous a étonné ?

– Il y a si longtemps qu'on ne vous avait vu, répondit avec calme madame Bernard. Nous pensions que vous ne reviendriez peut-être jamais.

– Vraiment ? C'est bien moi, pourtant. Et quand je rentre dans ma maison, je désire y être reçu autrement.

– Que voulez-vous dire ?

Lazare continua en grinçant des dents :

– Vous voudrez bien en avertir votre fille de ma part. Je n'abuse pas de mes droits de mari, il me semble. Eh bien ! ce n'est pas une raison pour que ma femme oublie ses devoirs.

– Ses devoirs ? dit madame Bernard, relevant la tête. C’est vous qui parlez ?...

– Permettez. Je ne suis pas ici pour recevoir des reproches. de vous surtout.

– De moi ?

– Oui, madame. Vous voulez donc me forcer à vous rappeler une fois de plus ce que vous ne devriez jamais oublier ? Quand M. Bernard est mort, il s’était lancé dans une série d’affaires... malheureuses.

Il envoyait à sa belle-mère un sourire ironique et mauvais.

– Ne calomniez pas mon mari, monsieur Favrol, s’éoria-t-elle. C’était le plus loyal des hommes. Il a été imprudent peut-être...

– Madame, un négociant qui spéculé avec l’argent des autres n’a pas le droit d’être imprudent. M. Bernard laissait des dettes considérables et des créanciers sans pitié. C’était la ruine, le déshonneur à brève échéance. Tous vos amis vous avaient abandonnées, votre fille et vous. Qui vous a sauvées de la ruine ? Qui vous a sauvées du déshonneur ?

– Assez, monsieur, je vous prie, interrompit madame Bernard avec dignité, déposant son ouvrage et regardant son gendre en face. Je n’oublie rien. Vous êtes venu alors, généreusement, me demander la main de Christine.

– Et payer les dettes du père, ajouta Lazare.

– Non, je ne l’oublie pas, continua-t-elle, je ne l’oublierai jamais, ce jour où j’ai proposé à cette pauvre enfant ce triste marché.

Lazare éclata d’un rire amer.

– Vous riez ?

– Préférez-vous que je me fâche ? Ah ! vous m’avez donné votre fille ! Joli cadeau, vraiment ! Une chipie, une pécore qui ne m’a jamais montré que de l’aversion et du mépris ! Que ne puis-je vous la rendre aujourd’hui en échange seulement de la moitié de mon argent ? J’y consentirais de grand cœur. en ce moment plus que jamais. Votre fille !

Il haussait les épaules avec dédain.

Madame Bernard s’était levée.

– Est-ce que vous pensez, monsieur, dit-elle, qu’à cause de votre bienfait, comme il vous plaît de l’appeler, j’aie perdu à jamais le droit de défendre

Christine contre vous ? Quand vous n'avez de respect ni pour votre femme ni pour votre enfant, – car vous avez un enfant, monsieur ; vous n'avez même pas l'air de vous en souvenir ; – quand vous laissez dans la solitude et dans l'abandon cette pauvre âme de vingt ans pour courir la Touraine avec vos amis... et vos maîtresses, vous ne voulez pas me permettre de la plaindre ? Vous vous imaginez que je suis condamnée-à la résignation et au silence ? Mon amour et mes droits de mère n'étaient pas sur le contrat, monsieur. Vous ne les avez pas achetés. Vous avez fait le malheur de ma fille...

– Allons, allons, dit Lazare, toujours ironique, les bras croisés, vous y avez bien un peu aidé, ma chère belle-mère. Si c'est un crime d'épouser une jeune fille qu'on aime et qui n'a d'autre dot que le passif de son père, vous êtes un peu ma complice.

– Soit, votre complice inconsciente, qu'avait égarée le respect pour la mémoire d'un mari. J'en ai assez souffert. Ma vie n'est qu'un long remords depuis ce mariage funeste. Ai-je besoin de vous l'apprendre ? Oh !. si j'avais pu deviner quel misérable vous êtes !...

– Madame ! cria Favrol les yeux inj ectés.

Il s'arrêta, le poing déjà presque levé.

– Sauvez donc une famille ! Voilà comme on vous récompense.

– Vous êtes un insolent, monsieur Favrol.

– Je suis un insolent, madame. Eh bien ! j'en ai le droit. Je l'ai payé assez cher.

Madame Bernard pensa qu'une plus longue discussion était inutile.

– Je vous laisse la place, monsieur, dit-elle.

Et elle rentra dans la maison.

Thérèse revenait avec le sac de voyage.

Lazare, sifflant entre ses dents, répara un peu le désordre de son costume, enleva sa cravate blanche et son habit qui gardait, en larges plis qui lui sillonnaient le dos, les traces de sa nuit passée sur le divan.

Il allait endosser une vareuse, quand Thérèse revint.

Elle tenait à la main une lettre qu'on venait d'apporter pour M. Favrol.

– Donne.

Il fit sauter l'enveloppe et lut :

« Cher monsieur,

Je suis à Blois, hôtel de l'Univers. Je vous rappelle que c'est aujourd'hui que vous me payez cinquante mille francs. Il m'est impossible d'accepter aucun arrangement. J'ai pris des renseignements sur votre fortune et sur l'état de vos affaires. Vous m'avez trompée. La maison que vous habitez à Blois ne vous appartient pas. Elle n'est que louée, et sous le nom de madame Bernard. Il me faut mes cinquante mille francs aujourd'hui même. Je vous attends jusqu'à midi.

Hôtel de l'Univers.

M^{me} ADELPHE. »

– Que le diable emporte cette femelle, grogna Lazare, froissant la lettre. entre ses doigts. Je l'avais oubliée. Où veut-elle que je trouve cinquante mille francs ? Bah ! c'est une femme. Il y a toujours moyen de l'attendrir. J'y vais. Thérèse, ma redingote.

Quelques instants après, comme il prenait son chapeau pour sortir, un violent coup de sonnette retentit à la porte de la rue, un coup de sonnette impérieux et brutal.

Bientôt Thérèse reparut.

– Un homme est là qui apporte ce papier pour monsieur.

Lazare jeta les yeux sur le papier que lui présentait Thérèse. C'était une facture de bijoux s'élevant à quatre mille francs.

– Allons, bon... la parure de Julia... Il tombe bien, le père Guérard... Il m'a donc déniché, lui aussi ?

– Monsieur, que faut-il dire à cet homme ?

Lazare regardait toujours la facture :

– Dites-lui que je n'y suis pas. Qu'il revienne cette après-midi.

– Bien, monsieur. Monsieur sort ?

– Oui. Je sors. Je ne déjeunerai pas ici.

Il ajouta plus bas, à l'oreille de Thérèse.

– Si cet homme revient aujourd’hui avec sa facture, tu lui diras que je suis parti à l’improviste pour Tours.

Et tandis que Thérèse allait faire la commission auprès du créancier, M. Favrol, sifflottant tout bas, traversa le jardin, sortit sans bruit par une petite porte qui donnait sur une ruelle déserte et se dirigea vers l’hôtel de l’Univers.

XV

Christine était éveillée depuis longtemps. Toute frémissante des émotions de la nuit, elle n'avait pas voulu descendre et affronter de nouveau la brutalité de son mari. Ce n'est que lorsque Thérèse lui eut appris que M. Favrol était sorti qu'elle vint retrouver madame Bernard.

Celle-ci, pâle encore des injures de son gendre, embrassa sa fille avec une effusion où se mêlait un peu de honte. Les amères paroles de Lazare lui avaient rappelé plus que jamais quelle faute impardonnable elle avait commise en demandant à Christine de consacrer sa vie entière à un pareil homme.

– On m'a dit ce matin que tu étais souffrante. Es-tu mieux, mon enfant ?

– Oui, répondit la jeune femme, puisqu'il n'est plus là.

Et elle entraîna doucement sa mère vers la petite esplanade, d'où l'on pouvait voir glisser sur la campagne verte et sur les coteaux de la rive opposée du fleuve l'ombre mouvante des nuages.

– Tu me pardonneras, dit-elle, si je ne suis pas descendue plus tôt. Je ne voulais pas revoir ce matin M. Favrol.

– Que s'est-il donc passé hier soir ?

– Ah ! ne le demande pas... dit Christine.

Et un éclair d'indignation flambait dans ses yeux noirs.

Madame Bernard, sérieuse et digne, prit les deux mains de Christine dans les siennes.

– Il faut tout me dire. J'en souffre peut-être plus que toi. Toi, du moins, tu es innocente de ton malheur, tandis que moi...

– Ma mère... dit Christine... C'était la première fois que madame Bernard s'accusait devant elle. Quant à la jeune femme, elle était trop fière

et trop respectueuse pour avoir, depuis trois années, songé une fois seulement à se plaindre.

Elle était profondément touchée des larmes qu'elle devinait, prêtes à jaillir, dans les yeux de sa mère, et fit tendrement le geste de lui fermer la bouche.

– Allons, parle, reprit doucement madame Bernard après un soupir.

– Eh bien ! ma mère, dit Christine, s'armant de courage et replaçant ses mains un peu tremblantes dans celles de sa mère, il y a plus de trois mois, vous le savez, que nous n'avions vu mon mari. J'allais m'endormir hier soir – il était plus de minuit – quand j'ai entendu la clef tourner dans la serrure de ma chambre. Ma porte, que je n'avais pas fermée au verrou, s'ouvrit. Je crus d'abord que je faisais un mauvais rêve. C'était lui. C'était M. Favrol, un flambeau à la main. Il s'avavançait vers moi en chancelant. Je le vis aussitôt à sa démarche, à ses gestes hésitants, à son sourire, à ses yeux troubles... il était ivre. Tandis qu'il balbutiait je ne sais quels mots de tendresse, j'ai sauté à bas de mon lit, je l'ai pris par les épaules. Il a voulu me frapper, mais je l'ai poussé brusquement dehors et je me suis enfermée.

– Tu as eu ce courage, toi si craintive, toi si timide ?

– Du courage, mère... Ah ! le dégoût m'en a donné.

Madame Bernard, silencieuse, mit un genou en terre devant sa fille et murmura, les yeux baissés :

– Pardon. Oh ! pardon...

– Que faites-vous, ma mère ? dit Christine, voulant la relever.

– Je te demande humblement pardon pour tout le mal que je t'ai fait, pardon pour ton abandon, pardon pour tes larmes, ma pauvre enfant !

– C'est moi qui dois être à vos pieds, mère.

Et, forçant madame Bernard à se rasseoir, elle se coucha à demi auprès d'elle, la tête sur sa robe, affectueuse et câline.

– Tiens, là, comme autrefois, quand j'étais petite. Tu faisais de la tapisserie, et je tenais les écheveaux, là-bas... en Bourgogne, dans le grand jardin clair où l'on n'était pas en prison comme dans celui-ci... Tu t'en souviens ? Voyons, est-ce que j'ai jamais songé à te faire un reproche ? Est-ce que tu n'as pas cru faire pour le mieux ? Tu m'as dit un jour : Veux-tu épouser M. Favrol ?

– Oui, dit madame Bernard. Et tu m’as répondu : Je ne l’aime pas.

– Mais tu m’as donné de bonnes raisons. Et puis, je songeais, comme toi, à mon père.

– J’ai eu tort. Chère fille, tu as voulu sauver sa mémoire. Va, s’il avait vécu, s’il avait pu prévoir l’avenir, il t’aurait dit : « Non, Christine, jamais. Plutôt le déshonneur pour moi que le supplice de toute ta vie ! »

– L’avenir ? dit Christine avec mélancolie, qui peut jamais le prévoir ? M. Favrol était un homme comme un autre.

– J’ai cru du moins qu’il t’aimait.

Christine tressaillit au souvenir brusquement évoqué des caresses conjugales.

– Il m’aimait, ma mère, dit-elle avec amertume ; il m’aimait... comme il pouvait aimer, et c’était bien pis. J’aurais préféré mille fois son indifférence. Mais ne parlons plus de tout cela. Je deviendrais méchante.

Elle s’était relevée et s’appuyait à la balustrade, le corsage palpitant. Des pinsons chantaient au-dessus de sa tête, dans les grands lilas.

Tout à coup, une expression de désolation plus poignante encore passa sur ses traits délicats.

– Et mon fils ! dit-elle. Est-ce qu’on ne va pas me rendre mon fils ?

– Tu sais bien que la volonté formelle de M. Favrol est de le laisser encore à Saint- N a-zaire.

– Que m’importe ? Je veux mon fils.

Elle avait l’air si enfant elle-même, si célestement ingénue, la pauvre jeune femme, que le mot : « mon fils » paraissait étrange dans sa bouche.

En effet, depuis que ces dames s’étaient installées à Blois, Lazare avait enlevé le petit Jacques à sa mère. Non par méchanceté, – il avait l’âme basse plutôt que cruelle, – mais par un prudent calcul d’intérêt.

M. Favrol avait à Saint-Nazaire une vieille tante, sans héritiers directs (elle était d’ailleurs restée demoiselle), qui avait accueilli avec une singulière froideur l’annonce de son mariage avec Christine. Un mariage ne semblait excusable à la vieille fille que s’il était en même temps une bonne affaire, et elle refusa de recevoir la pauvre, comme elle l’appelait, qui n’avait apporté que des dettes à son neveu.

Lazare sentait avec effroi que cet héritage sur lequel il comptait allait lui échapper. Mais quand, à la fin de la première année, le petit Jacques vint au monde, il songea que le cœur racorni de sa vieille tante avait de tout temps conservé une grande tendresse pour les enfants. L'année suivante, dès qu'il fut sevré, il expédia le petit à Saint-Nazaire, malgré les supplications de Christine. Il ne permit même pas à la mère de l'accompagner. Cela pouvait tout gêner. Si la vieille demoiselle adorait les enfants, elle détestait particulièrement les jeunes femmes.

Il faut dire d'ailleurs que, grâce au bébé, sa rancune contre Lazare s'était peu à peu adoucie. Ses dernières lettres témoignaient d'un vif intérêt pour son petit neveu.

– Et c'est à cause d'une misérable question d'argent, disait Christine, indignée, qu'on me prive de mon Jacques depuis plus de trois mois ! Voyons, mère, est-ce que c'est possible ?

– Tu as raison, dit madame Bernard. Je te promets de parler à M. Favrol aujourd'hui même ; car il reviendra : il a laissé ses effets.

– Merci, mère. Et, s'il refuse, j'irai chercher mon fils à Saint-Nazaire. Est-ce que je suis coupable, pour qu'on me punisse ainsi ?

Il y eut un assez long silence entre les deux femmes.

Christine songeait à son petit Jacques, à son cher mignon. Il marchait déjà. Il devait commencer à bégayer ses premiers mots, là-bas, au milieu des chats et des oiseaux de la vieille tante. Quelle joie quand elle l'entendrait lui dire : « Maman ! »

Puis, quiconque eût pu lire, à travers ses yeux limpides, dans le cerveau de la jeune femme, aurait vu sa pensée glisser insensiblement de cette tendresse maternelle à cette autre tendresse aussi pure, aussi sainte, que chaque jour elle sentait grandir en elle, et qui avait failli lui monter aux lèvres, la veille au soir, quand elle s'était trouvée sur le pont en face de Pierre d'Arnaud.

Madame Bernard, qui était restée songeuse et préoccupée, sembla, après de longues hésitations, prendre un parti, et, touchant doucement la main de Christine :

– Écoute, dit-elle, je te connais courageuse et fière. Je sais que, quels que soient les torts de ton mari, tu te garderas digne et loyale, sinon pour lui

peut-être, pour ton enfant. Mais si tu es à l'abri de la faute, tu n'es pas à l'abri de la souffrance.

Christine regarda madame Bernard. Ses paroles étaient comme l'écho de sa propre pensée.

– Ma mère... murmura-t-elle, très troublée.

– J'aborde un sujet bien délicat. Mais il doit être si cruel – j'y songe souvent – de n'avoir personne à qui l'on puisse tout dire. Je t'en prie, parle-moi sans crainte. N'est-ce pas ta mère qui doit être ta première confidente ?

– Oh ! que vous êtes bonne ! dit Christine, dont le cœur débordait.

– Bonne ? Est-ce que j'aurais jamais le droit d'être sévère ? C'est par moi que tu es malheureuse... Ah ! vois-tu, c'est mon éternel chagrin. Mais dis-moi tes tristesses, tes rêves, tes faiblesses même. Mon devoir est de t'écouter et de te plaindre. Que je sois ta meilleure amie... Je pourrai croire que tu me pardonnes.

– Ah ! tu ne peux pas savoir quelle joie tu me fais en me parlant ainsi. Sans toi, mère, je serais si seule.

– Il y a plusieurs jours que je voulais te parler, dit madame Bernard. J'avais cela sur le cœur. Ainsi, c'est convenu, tu me diras tout ?

Et, voyant l'émotion de la jeune femme.

– Il y a bien des choses, d'ailleurs, que je saurai deviner, dit-elle doucement.

Christine et sa mère se regardèrent. Madame Bernard attira tendrement sa fille vers elle et la baisa longuement au front.

XVI

Lazare Favrol, en arrivant à l'hôtel de l'Univers, demanda madame Adelphe.

– Au premier... numéro 7.

Il frappa.

– Entrez, dit la voix jeune et sévère de la jolie prêteuse.

Assise près de la fenêtre à un petit bureau d'acajou, madame Adelphe, dans un déshabillé du matin simple, mais élégant, faisait ses comptes.

– Vous êtes exact dans vos rendez-vous, dit-elle à Lazare. Que ne l'êtes-vous autant dans vos échéances ? J'avoue que j'aurais peut-être eu quelque peine à vous découvrir, si vous n'aviez eu tout à coup l'idée heureuse, l'idée éminemment morale et respectable de venir à Blois faire une petite visite à madame Favrol. Je vous ai averti que c'était aujourd'hui que vous me payiez cinquante mille francs.

– Vous en êtes sûre ?...

– Très sûre. Asseyez-vous donc, mon cher Lazare.

Avec ses clients, madame Adelphe était bonne enfant et familière.

– Je l'avais complètement oublié.

– Dans les bras de votre femme ou dans ceux de Julia ?

Lazare fit un mouvement.

– Ne vous emportez pas. Ce qui est certain, c'est que vous avez eu tort de manquer de mémoire. Avez-vous la somme ?

– Si j'ai la somme ? Je n'ai pas un sou.

– Pas possible. dit madame Adelphe avec le plus grand sang-froid. Je sais que Julia a de bonnes dents, au figuré, s'entend, car il y en a un certain nombre de fausses. Cependant.

– Eh ! parbleu ! dit Lazare d’un ton maussade, j’ai joué.

– Ah ! dit madame Adelphe. Il eût été délicat de me prévenir que vous aviez aussi ce vice-là. Je ne prête pas aux joueurs, surtout quand leur fortune est aussi modeste que la vôtre. Vous me permettrez alors d’user de tous les moyens que la loi autorise.

– Lesquels ? Je n’ai plus rien. Vous savez qu’ici ni la maison ni les meubles ne sont à moi. Et la contrainte par corps est abolie.

– C’est vrai. Heureusement, il me reste la police correctionnelle.

– Vous dites ?

Lazare ouvrait des yeux surpris..

Madame Adelphe continua de sa voix tranquille et énervante, qui restait invariablement fixée au même diapason :

– Ces cinquante mille francs, cher monsieur, sont le prix des dentelles que vous avez reçues en dépôt.

– Moi ? s’écria Lazare.

– Dont voici le détail et l’estimation, poursuivit madame Adelphe en feuilletant ses papiers. En dépôt, vous m’entendez bien ? Il faut que vous représentiez ces dentelles, ou tout au moins leur valeur ; sinon vous serez traduit en police correctionnelle pour abus de confiance.

Lazare haussa les épaules.

– Vous rêvez ! Je n’ai jamais reçu, ni vu la moindre dentelle. Je ne sais ce que vous dites.

– Cela aurait pu être toute autre chose que des dentelles, un mobilier par exemple, des bijoux. Mais, en l’espèce, il paraît que ce sont des dentelles. Oh ! mon dossier est en règle.

Elle feuilletait de nouveau, sur le petit bureau d’acajou, les papiers contenus dans une chemise de léger carton bleu de ciel, sur laquelle M. Favrol pouvait voir son nom écrit en gros caractères.

Il était clair que Lazare ne prenait pas la chose au sérieux.

– En tout cas, ma chère madame Adelphe, dit-il avec un sourire, vous seriez ma complice.

– Moi ? Je ne suis que votre mandataire. Voyez-vous ? Voilà le mandat signé de vous. C’est bien votre signature, n’est-ce pas ? Désirez-vous lire ?

Oh ! non, pas l'original. Vous êtes nerveux. Vous pourriez le déchirer. Mais en voici une copie que je vous certifie parfaitement exacte.

Elle tendait un papier à M. Favrol qui le prit et le parcourut machinalement des yeux.

– Je vous le répète, je ne suis, moi, qu'un mandataire irresponsable. J'ai reçu le dépôt en votre nom, et en votre nom également – voici la pièce justificative – j'ai vendu les dentelles.

– Moi ? J'ai signé cela ?

– Oui, cela aussi. Voyez.

Et madame Adelphe, toujours sans abandonner le papier, faisait de nouveau voir à Lazare sa signature.

– Est-ce que je savais ce que je signalais ? dit-il.

– Oh ! répondit avec ironie la jolie usurière, vous êtes majeur.

– Il me semble, en effet, que j'avais entendu vaguement parler de dentelles. Vous me racontiez que vous n'aviez pas les fonds, et que c'était un moyen de vous les procurer. Est-ce que je sais ? J'avais besoin d'argent. J'ai signé tout ce que vous avez voulu. Et puis après ? Où voulez-vous en venir avec cette histoire de dentelles imaginaires.

– Imaginaires ? Je vous répète, mon cher Lazare, que voici l'état complet et l'estimation de ces dentelles. Elles n'ont donc, légalement, rien de fabuleux ni de chimérique. Mais vous me demandez, je crois, où je veux en venir. A ceci :

Elle ouvrit son petit sac de maroquin noir, déposé sur une chaise près d'elle, en tira un livre mignon, relié comme un paroissien, et, l'ouvrant à une page marquée d'avance, elle lut :

– « *Code pénal, article 408.* – Quiconque aura détourné ou dissipé, au préjudice des propriétaires, possesseurs ou détenteurs, des effets, deniers, marchandises qui ne lui auraient été remis qu'à titre de louage, de dépôt, à charge de les rendre ou représenter, sera puni des peines portées en l'article 406. »

– Voulez-vous savoir quelles sont les peines qu'édicte l'article 406 ? Je vous fais grâce de la lecture de l'article tout entier, qui n'a pas trait à la question. Ces peines sont : un emprisonnement de deux mois au moins, de deux ans au plus, et une amende dont le détail importe peu.

– Et vous vous imaginez qu'un tribunal écoutera ce conte à dormir debout ?

– N'en doutez pas. Il aura d'un côté ce dossier très complet et très clair, de l'autre votre dénégation pure et simple. Il n'hésitera pas une seconde.

– Et à qui étaient censées appartenir les dentelles en question ?

– A un de mes amis, un homme aimable et complaisant, qui portera plainte demain contre vous au parquet.

Lazare ne comprenait pas grand'chose à tout cela, mais il sentait bien qu'il lui serait difficile de lutter avec madame Adelphe.

En homme naïf, qui n'avait pas bien compris à qui il avait affaire et qui ne pouvait croire, bien qu'il en eût été averti, à l'insensibilité glaciale d'une jeune femme si. appétissante et si coquette, il tenta d'être galant.

Il se leva et s'approchant du petit bureau, d'une voix câline et traînante :

– Allons, ce n'est pas sérieux, Caroline. ;

– Je vous engage, dit madame Adelphe un peu gouailleuse, à ne pas m'appeler Caroline. Un seul homme peut-être a eu ce droit, M. Adelphe. Et encore.

– Quoi ! pas même celui-là ? dit Lazare avec un ricanement incrédule. Allons... allons... chère mignonne, vous ne traiterez pas ainsi un vieux client, un vieil ami ?

Il avait pris ses mains, ses jolies mains sans bagues, fraîches et potelées, et cherchait à les porter à ses lèvres.

Madame Adelphe se dégagea, très calme :

– Laissez mes mains tranquilles.

Lazare reprit sans se déconcerter :

– Vous êtes trop charmante pour continuer plus longtemps cette absurde plaisanterie.

Madame Adelphe l'écoutait avec son mauvais sourire, celui qui lui relevait un peu la lèvre supérieure, et montrait une fine rangée de petites dents blanches et aiguës.

– Avez-vous fini ? dit-elle, et, lui tournant le dos à demi, elle se pencha sur le bureau pour écrire une note.

– Allons, laissez-vous attendrir. Soyez bonne comme vous êtes belle.

Et son regard s'étant arrêté sur la nuque ambrée et délicate où voltigeaient de petits cheveux fous, Lazare, brusquement, y déposa un baiser.

Madame Adelphe, à cette caresse imprévue, ne manifesta pas plus d'indignation que de trouble. Elle se retourna toujours souriante et, avec une autorité sereine qui déconcerta complètement son galant débiteur :

– Il est inutile de m'embrasser derrière l'oreille, dit-elle. Vous savez bien que cela ne me fait aucun effet.

M. Favrol se mordit les lèvres et, reculant d'un pas :

– Mais enfin, s'écria-t-il, c'est une infamie. Vous savez mieux que personne que ces dentelles n'ont jamais existé. Tout cela n'est que mensonge et escroquerie !

Madame Adelphe s'était levée, digne ; mais sans élever la voix :

– Des injures ? Vous oubliez que je suis une femme.

– Une femme, vous ! dit Lazare exaspéré. Vous êtes un chiffre, un papier timbré, une assignation... mais une femme, jamais !

– Mon Dieu, dit madame Adelphe, toujours debout, que de paroles inutiles ! où sont mes cinquante mille francs ?

– J'ai quarante francs sur moi, dit Lazare avec amertume. Les voulez-vous ?

– Eh bien ! et votre femme ? ne peut-elle... ?

– Vous oubliez que ma femme ne m'a apporté que des dettes.

– Soit. Vous avez des amis.

– Des amis ?

– Sans doute. On trouve toujours des amis quand il s'agit d'éviter la police correctionnelle.

– Je vous ai dit que j'étais à bout de ressources. Je n'ai pas plus de crédit que d'argent.

– Voilà où mène l'inconduite, dit sentencieusement madame Adelphe.

– Ah ! non, par exemple ! s'écria Lazare. Il ne vous manque plus que de me faire la morale.

– Mon cher, le jeu est la plus stupide des passions. Tenez, je suis généreuse. Je vous donne jusqu'à demain matin, dix heures. Si, à dix heures, je ne suis pas payée, vous recevrez votre assignation.

Son attitude congédiait M. Favrol. Il posa sans répondre son chapeau sur sa tête et sortit de la chambre, fermant assez brusquement la porte.

XVII

En sortant de la chambre n° 7, Lazare, d'assez mauvaise humeur, entendit un bruit joyeux d'éclats de rire derrière une porte entr'ouverte. Il reconnut la voix de Julia et poussa brusquement la porte du n° 3.

Julia était attablée gaiement avec le bel Alfred.

Il est inutile de s'attarder à décrire longuement la belle Julia. A part un embonpoint qu'il serait inexact de qualifier de respectable, et qui menaçait de tourner à l'obésité, la grosse fille n'offrait rien de bien particulier. Un reste de fraîcheur peut-être, bien que sa peau de blonde commençât à se faner singulièrement. Un déjeuner de soleil. longtemps après qu'on a ôté le couvert.

Renversée sur sa chaise, son verre de champagne à la main, sans corset, drapée dans un peignoir de mousseline rose assez indiscret, qui laissait voir ses bras, ses épaules et même un peu plus, Julia représentait assez exactement une bombe fraise et vanille en train de fondre aux rayons du soleil qui entrent par la fenêtre ouverte.

Le bel Alfred était un petit homme très maigre, cachant son cou trop long dans un vaste faux-col qui ressemblait au papier qui entoure les bouquets, vêtu d'un pantalon s'évasant sur des souliers décolletés et d'un veston court ouvert sur une chemise brodée, d'un goût déplorable. Il portait à demeure, vissé sur son œil droit, un monocle dont le cordon s'accrochait à ses fines moustaches cirées. Plus de cheveux sur le crâne, sinon un petit duvet analogue à celui qui recouvre le derrière des jeunes canards. Un front bas et étroit ; des traits réguliers d'ailleurs, et un nez irréprochablement grec.

Il était difficile, à première vue, de déterminer l'âge d'Alfred. Il n'avait, en réalité, que vingt-cinq ans.

Sa chaise était si rapprochée de celle de Julia que Lazare crut un instant qu'il était assis sur les genoux de la fille. Il ne fit d'ailleurs aucune observation. Il tolérait depuis longtemps entre Julia et Alfred une intimité à laquelle il n'attachait pas d'importance.

Il restait debout, avec sa mine maussade et son teint terreux, plus livide encore sous le coup de jour du dehors qui le frappait en pleine figure.

– Ah ! c'est toi, dit Julia. Eh bran !... c'est du propre...

– Le fait est que je la trouve raide, dit Alfred. Et, s'apercevant qu'il n'y avait plus de champagne dans la bouteille, il vida le verre que Julia avait reposé sur la table.

– Comment ! continua la grosse fille, tu as le toupet de reparaître devant moi... Quand nous t'avons attendu toute cette nuit, Alfred et moi..... dévorés d'inquiétude. n'est-ce pas, mon petit ?

– Positivement dévorés, dit Alfred.

– Je parie que tu viens de chez ta femme, polisson.

– Il ne le nie pas. Il porte encore sur son visage les traces honteuses de cette orgie légiti me.

Et Alfred ricana, estimant qu'il était pétillant d'esprit.

– Vous êtes gais, dit amèrement Favrol. Moi, je n'ai pas envie de rire ce matin. Je suis embêté.

– Ma pauvre vieille... dit Alfred avec un intérêt affecté. C'est madame Favrol, n'est-ce pas ?... Bah ! c'est assez naturel, après tout...

– Dis donc, s'écria Julia, est-ce que tu vas rester longtemps planté devant nous, avec ta figure de papier mâché ? Tu me coupes l'appétit. Tu n'as pas déjeuné ? – Houp ! à table ! il reste du homard à l'américaine.

– Et on va nous apporter une salade russe avec des truffes, dit Alfred. Cela te remettra.

Ils firent asseoir Lazare. Alfred lui fourra du homard dans son assiette, tandis que Julia débouchait une autre bouteille. Mais il ne se déridait pas.

– Qu'est-ce que tu as enfin ?

– Des histoires d'argent, grogna Favrol.

– Ce n'est que cela ? Fi ! tu oses parler d'argent devant les femmes ? Où as-tu été élevé ?

– Je suppose, dit noblement Alfred, que tu n’as pas l’intention d’emprunter de l’or à Julia ? Quant à moi, je suis toujours-là. Tu sais que Bibi est d’excellent conseil... Tais-toi. mange. Nous causerons tout à l’heure en prenant le café.

Ils achevèrent de déjeuner en silence. Lazare se laissait verser à boire. Sa figure renfrognée, se rassérénait peu à peu.

Julia mangeait comme quatre, ne faisant plus la moindre attention à Favrol. La poitrine en liberté, qui menaçait ruine sous la fine chemisette de batiste bordée de dentelles, tremblait légèrement, comme une gelée au rhum.

On apporta le café, les liqueurs et les cigares.

Quand Julia eut bu deux verres de chartreuse verte, elle se leva, traînant ses pieds dodus dans des baboucles orientales, et passa dans le cabinet de toilette pour mettre un corset.

Lazare avait laissé le bel Alfred prendre sur lui une certaine autorité. Alfred était à la fois le confident intime de l’amant et celui de la maîtresse. Sa mission principale consistait, quand il y avait une brouille, à raccommoder le ménage par une diplomatie savante.

Quant à la profession d’Alfred, il portait imprimée, sur ses cartes de visites, au-dessous de son nom, la mention : « courtier en vins d’Espagne. » Mais personne ne lui avait vu faire la moindre opération de courtage au sujet de vins d’Espagne ou autres.

Dès qu’ils furent seuls :

– Allons, ma vieille, dit Alfred en allumant un cigare, raconte-moi tes malheurs.

– Tu n’y peux rien.

– Qu’est-ce que cela fait ? Raconte toujours.

Lazare exposa avec une entière franchise sa situation pécunière.

– A ce récit, le front du bel Alfred se rembrunit visiblement.

– Contre madame Adelphe, rien à essayer, mon pauvre Lazare. Tu vois qu’elle a pris ses précautions.

– J’ai été un niais.

– C’est possible. *Qu’alors y faire ?* dit Alfred, enchanté de cette excellente plaisanterie.

Il resta un instant silencieux, regardant avec attention son petit verre plein de fine champagne.

– Ainsi, dit-il lentement, distillant ses mots et les séparant par de petites gorgées d’eau-de-vie, tu n’as plus rien ? Tu es fini, rasé, nettoyé, panné ?

– Oui, dit Lazare.

– Et tu dois cinquante mille francs ?

– Plus que cela. J’ai d’autres dettes.

Lazare était trop préoccupé pour remarquer le regard de son interlocuteur. Le sac plein d’argent était vide aujourd’hui : ce n’était plus qu’une loque, un morceau de torchon grossièrement cousu. Voilà ce que tout autre aurait pu lire clairement dans les yeux d’Alfred.

– Que me conseilles-tu ? dit Lazare,

– Tu n’as plus d’argent ?

– Non.

– Pas de crédit ?

– Non.

– Ni d’espérances ?

– Non. J’ai bien une tante à Saint-Nazaire, mais elle se porte comme un charme.

– D’ailleurs ne m’as-tu pas dit qu’elle t’avait déshérité ?

– Oui.

– Un assassinat serait donc inutile.

Et Alfred, charmé de cette saillie, parut de nouveau chercher une aspiration dans son verre, où la chartreuse avait remplacé le cognac.

– Lazare, dit-il, tu tiens à éviter la police correctionnelle ? Eh bien !... il faut disparaître.

– Disparaître ? répéta Lazare, fort étonné.

– Oui. Tu vas me comprendre. Prends ton chapeau. Nous allons faire un tour du côté de la Loire. Je t’exposerai la chose chemin faisant.

A ce moment, on entendit dans le cabinet de toilette la voix de Julia qui appelait Alfred.

– Tu permets ? dit celui-ci à Lazare,

Il entra dans le cabinet. Julia, en jupon court, laissant voir ses mollets de femme géante, ne parvenait pas à agraffer son corset. Elle appelait Alfred

pour lui donner un coup de main. Ce n'est qu'après de grands efforts que l'opération se termina. Alfred était exténué. Julia était rouge comme une tomate.

– Ouf ! dit-elle. J'ai trop déjeuné.

– Tu as entendu ? lui dit tout bas Alfred.

– Oui. Il n'a plus le sou.

– Il ne t'amuse pas ? Je vais nous en débarrasser.

– Tu es beau, et je t'aime ! murmura Julia à mi-voix, embrassant le bel Alfred au sommet de la tête, sur son petit duvet semblable à celui qui orne le derrière des jeunes canards.

Lazare se promenait de long en large dans la chambre voisine, mâchonnant un cigare, inquiet et énervé, ne songeant guère à écouter ce qui pouvait se dire dans le cabinet de toilette.

Le bel Alfred reparut enfin. Il se coiffa d'un petit melon gris-perle, prit son stick et descendit avec Lazare.

– Suis-moi, lui dit-il.

Il le conduisit à travers Blois par les petites rues de la haute ville, puis ils descendirent vers le fleuve, un peu au-delà de la maison qu'habitaient madame Bernard et sa fille.

Ils étaient arrivés à une grève presque déserte. Un reste de vieille chaussée, à demi écroulée, s'avancait à trois ou quatre mètres dans l'eau.

– Là, dit tout bas Alfred. A la nuit. Tu tâcheras qu'il y ait un témoin.

Baissant la voix davantage encore, à cause d'une vieille blanchisseuse qui les regardait, il lui donna d'autres instructions.

– Tu nages comme un poisson, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Favrol.

Un instant après, ils se séparèrent.

XVIII

– Je suis bien heureuse de vous voir, mon cher Gaston, dit madame Bernard, prenant les deux mains de Gaston Mériel qui, depuis un instant, attendait avec Pierre d’Arnaud, dans le petit jardin. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Pierre, soyez le bienvenu.

On sentait que l’excellente femme était sincère dans son accueil cordial. Elle avait gardé le souvenir toujours présent des heureux jours passés en Bourgogne et de ses relations de voisinage affectueux avec la famille Mériel. Quant à Pierre d’Arnaud, sa figure respirait une telle franchise, une telle loyauté, il y avait dans son regard tant de bonté inconsciente, que madame Bernard sentit toute défiance s’évanouir. Ce ne pouvait être ni le malheur ni la honte qui entraient avec lui dans la maison.

– Je suis bien coupable, dit Gaston, et vous auriez le droit de m’en vouloir. J’ai appris la mort de M. Bernard. J’ai su tous vos chagrins, Ni moi ni les miens ne vous avons oubliées, croyez-le ; mais de votre côté, convenez-en, vous n’avez donné aucun signe de vie à vos amis de Paris.

– Nous avons vécu très solitaires, répondit madame Bernard. Le malheur rend discret.

– Oh ! madame, dit Pierre, voilà une parole un peu amère, que Gaston, certes, ne mérite pas.

– N’est-ce pas quand on est malheureux, au contraire, qu’il faut songer à ses amis ? reprit Gaston. Et mademoiselle Christine ?... Pardon. Je veux dire Madame.

– Madame Favrol, dit à mi-voix, presque honteuse, madame Bernard, comme si elle avouait un crime.

– Oui, j’ai appris... récemment...

Sur un regard de madame Bernard, il eut la charité de ne pas insister davantage.

– M’a-t-elle oublié, elle ?

– Oh ! vous avez été si bon pour Christine, quand elle était enfant.

– Non, certes, je n’ai pas oublié monsieur Gaston.

C’était Christine, qui venait d’arriver et lui tendait gentiment la main, avec son doux sourire ingénu et souffrant.

Pierre regardait la jeune femme. Un frisson de pitié lui traversait le cœur lorsqu’il songeait à ce qu’il avait vu la nuit précédente, à la lumière reparaissant tout à coup à la fenêtre derrière les jasmins.

– Oui, disait Gaston à Christine, quand nos familles se sont connues, j’avais quinze ans. Vous en aviez cinq ou six. Les bonnes années de ce temps-là !

– C’est vous qui m’avez appris à lire, dit-elle, embellie encore par la teinte rosée qui, à la vue de Pierre, avait animé sa pâleur.

– Et j’étais fier de mon élève, reprit Gaston Mériel. Mais permettez-moi de vous présenter Pierre d’Arnaud, mon meilleur ami. Vous l’avez rencontré sans doute, car sa misanthropie, depuis quelques semaines, est voisine de la vôtre.

– En effet... murmura Christine.

Verrai-je monsieur Favrol, continua Gaston.

– Non, dit madame Bernard. Il est sorti en ce moment. Je vous en prie, ajouta-t-elle tout bas, ne parlez pas de lui.

En ce moment, un bruit de voix irritées retentit sur le petit perron. Thérèse parut, violemment repoussée par un personnage de mauvaise mine.

C’était le père Guérard, marchand de bijoux et prêteur à la petite semaine, un usurier vieux jeu celui-là, l’homme que, le matin, Lazare avait fait congédier.

– Je vous dis que je ne sortirai pas ! cria-t-il. M. Favrol est ici.

Madame Bernard s’avança.

– Qu’y a-t-il donc, Thérèse ?

– Pardon, mesdames, dit le père Guérard, portant la main au bord usé et crasseux de son chapeau, qui semblait avoir servi de promenoir favori à un colimaçon. Est-ce que M. Lazare Favrol est absent ?

– Oui, monsieur. Que lui voulez-vous ? dit madame Bernard.

– Voici, dit le vieillard en présentant sa facture.

Christine, Pierre et Gaston causaient près du banc de pierre, sous le grand ormeau.

Madame Bernard, au pied du perron, jeta les yeux sur le papier que Guérard lui tendait.

Elle lut :

« Guérard, bijoutier, à Tours. Parure (collier et bracelet), fournie à M. Lazare Favrol : 4,000 francs. »

Lazare n'avait fait aucun cadeau à sa femme.

– Monsieur, dit-elle en rendant la facture, ceci ne nous concerne pas. Voyez mon gendre.

– Eh ! madame, c'est facile à dire. Voilà, je crois bien, plus de six mois que je cherche à rencontrer M. Favrol. Aujourd'hui je suis venu à Blois, sachant qu'il y était. Je me suis déjà présenté ce matin.

– Eh bien ! vous l'avez vu ?

– Non, madame, dit Guérard, élevant la voix, et ma patience est à bout.

Gaston, qui ne pouvait plus feindre de ne pas entendre, s'approcha :

– Commencez, je vous prie, dit-il, par être respectueux avec ces dames.

– Mon Dieu ! repartit aigrement Guérard, parlant plus haut que jamais, madame Favrol porte mes bijoux. Il est bien juste qu'on me les paye.

– Vos bijoux ? dit Christine, étonnée.

Il y eut un silence pénible.

– Voulez-vous me permettre de renvoyer cet homme ? dit tout bas Gaston à madame Bernard.

– Non.

Et, se tournant vers Guérard :

– Suivez-moi, monsieur. J'ai deux mille francs dans mon secrétaire. Je vais vous les donner.

Le créancier, en grommelant, suivît madame Bernard dans l'intérieur de la maison.

Christine était tombée assise sur le banc, très humiliée de cette scène.

Pierre était debout devant elle.

– Ah ! monsieur... balbutiait-elle.

Gaston revint auprès d’eux.

– Est-ce possible ? lui dit Pierre.

– Mon cher ami, pendant ce temps, M. Favrol déjeûne sans doute à l’hôtel de l’Univers avec la belle Julia.

Pierre eut un mouvement de dégoût.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? disait madame Bernard à Thérèse, après avoir renvoyé le bijoutier. Quand M. Favrol est sorti, il savait que cet homme-là devait revenir ?

– Oui, madame. Il lui a fait dire de repasser.

– Et il est parti ? C’est bien. Allez.

Thérèse disparut.

Gaston en savait assez sur Lazare pour comprendre. Il alla à madame Bernard.

– Mes cheveux ne sont pas encore très gris, chère madame. Mais si vous voulez vous fier à une amitié sincère.

– Hélas ! répondit à mi-voix madame Bernard, je n’ai plus grand’chose à vous apprendre sur la délicatesse de mon gendre. Que faire, mon cher Gaston ? conseillez-moi. Mais pas devant elle, ajouta-t-elle en désignant Christine.

Tous deux s’éloignèrent à quelques pas vers la petite plate-forme, au fond du jardin.

Pierre et Christine étaient restés en face l’un de l’autre.

Ils se taisaient, le cœur battant.

Le jeune homme rompit enfin le silence, et d’une voix émue, un peu sourde :

– Je viens d’être brusquement initié à toute votre vie. Ce secret de vos larmes, que je vous demandais hier, je le sais maintenant. Le regrettez-vous ? Non, n’est-ce pas ? A présent que je les connais, vous me laisserez vous aider à porter vos chagrins ?

– Oui, répondit franchement Christine ; je suis heureuse que le hasard vous ait appris ce que je n’osais pas vous dire moi-même.

– Ainsi vous êtes mariée, et mariée à...

Il s’interrompt.

– J’ai vu votre mari hier soir.

– Hier soir ?

Christine levait vers lui ses grands yeux désolés. Il sembla à Pierre qu’elle le suppliait de ne pas raviver son dégoût. Il ne continua pas. Mais leurs regards s’étaient rencontrés, et tous deux y avaient pu lire la même vision, l’horrible vision de Lazare poursuivant Christine de ses baisers d’ivrogne.

– Savez-vous, dit Pierre avec un sourire amer, qu’hier encore je vous croyais une jeune fille ? Qui ne s’y tromperait à vous voir ? Savez-vous que j’allais demander votre main ? Ah ! la belle folie ! J’en rirais peut-être, si je n’en avais l’âme déchirée.

Et, sur un ton fiévreux, rapide, il dit tout, son impression lors de leur première rencontre, l’idée fixe qui l’obsédait, et les longs rêves de ses nuits solitaires, qu’il continuait éveillé et emportait avec lui à travers la campagne matinale, et toute l’ardente pureté de l’amour qui, comme une marée montante, l’avait peu à peu envahi et le baignait tout entier. Il ne parla pas de Lazare.

Christine écoutait, muette, la figure à demi cachée dans ses mains. Des larmes tièdes per laient lentement à travers ses doigts.

– Oui, continuait Pierre, appuyé au dossier du banc derrière elle ; oui, vous étiez pour moi la fiancée chérie dont j’avais depuis longtemps l’image dans le cœur. Que dis-je ? Vous l’êtes encore malgré tout. Je vous vois toujours telle que vous m’êtes apparue la première fois, marchant à côté de votre mère, sous cette sombre allée de tilleuls. Je ne veux pas connaître madame Favrol... je ne connais que Christine Bernard.

– Merci, dit-elle. Vous me dites des choses que je n’ai jamais entendues qu’en rêve. Oh ! oui... que ne puis-je redevenir Christine Bernard ?

Une voix timide dit, auprès d’eux :

– Mademoiselle...

C’était Caliste.

– Elle aussi ? dit Pierre à la jeune femme.

Caliste, en effet, la première fois qu’elle était venue travailler pour madame Bernard, avait appelé Christine « mademoiselle ». La jeune femme n’avait rien dit et avait laissé la petite ouvrière conserver cette habitude.

Non pas pour éviter les propos d'une petite ville, Christine ne songeait guère à ces choses ; mais il lui était doux de pouvoir parfois oublier un instant qu'elle était la femme de Lazare.

Caliste avait les yeux pleins de larmes.

– Qu'y a-t-il ? dit Christine.

– Si vous saviez... Ah ! monsieur Pierre... mademoiselle... Je suis si malheureuse, et vous êtes si bonne...

Et, brusquement, elle éclata en sanglots.

– Qu'as-tu, Caliste ? dit Pierre. Parle donc.

– Tenez, lisez.

Elle tira une lettre de son corsage, et la donna à Pierre d'Arnaud, qui y jeta les yeux.

– Jeannin, ton fiancé, se marie à Nantes... Pauvre enfant !

Caliste faisait de grands efforts pour ne pas pleurer.

– Je vous demande pardon, disait-elle d'une voix entrecoupée ; mais c'est un peu dur, vous comprenez... Voilà trois ans... Je mettais déjà des choses de côté pour notre ménage... et je me disais...

Elle s'arrêta, pleurant comme un enfant.

– Soyez courageuse, Caliste, dit Christine.

– Oui, mademoiselle. mais, vous comprenez... il n'y a pas... au premier moment, c'est dur.

– Écoutez, Caliste, tout n'est pas fini, peut-être, dit la jeune femme, touchée de cette profonde douleur.

– Oh ! ne me dites pas cela. allez, c'est inutile. Puisqu'il ne m'aime plus. Qu'est-ce que vous voulez qui reste ?

Elle essuyait ses yeux gonflés avec le coin de son tablier.

– Et que puis-je pour vous ? dit Christine.!

– Oh ! vous pouvez tout. Un malheur n'arrive jamais seul. Mon père m'a avoué ce matin qu'il était obligé de vendre l'hôtel. On ne lui avait pas dit, quand il l'a acheté, qu'il n'y venait jamais de voyageurs. Il a trouvé une place de cuisinier à Orléans. Et moi, alors, je vais me trouver toute seule ici... Je peux gagner ma vie à coudre, à broder... Mais comme j'aimerais mieux.

Elle hésitait.

– Vous êtes si bonne, ainsi que votre mère. On vous aime rien qu’à vous voir. Malgré moi j’ai pensé à vous tout de suite. Si vous vouliez...

– Parlez, dit Christine.

– Me prendre avec vous comme servante. Oh ! ne dites pas non... Je serais si heureuse. Est-ce que c’est impossible ?

– Comme servante ? dit Christine, un peu surprise, tandis que Caliste la regardait d’un air suppliant, les mains jointes.

– Oh ! oui... oui !

Christine attira doucement à elle la fillette en larmes :

– Allons, ne pleurez plus ainsi, ma pauvre enfant. J’en parlerai à ma mère. Elle est mécontente de Thérèse. Vous la remplacerez.

– Vraiment ? dit Caliste, dont les yeux mouillés brillaient de joie. Et madame Bernard voudra ? Je l’ai vue là, tout à l’heure. Je n’ai pas osé lui demander.

– Venez avec moi, dit Christine ; nous allons le lui demander tout de suite.

Pierre contemplait plein d’émotion, le fier visage de Christine qu’éclairait la pitié, cette souveraine beauté de la femme.

Tout à coup Caliste, réunissant dans le même regard de remerciement le jeune homme et Christine, saisit leurs mains par un geste spontané de reconnaissance.

– Vous êtes bons tous les deux, dit-elle.

Les doigts de Christine effleurèrent un instant la main de Pierre d’Arnaud.

Ils se regardèrent, troublés, mais sans rougir pourtant, et échangèrent un sourire triste.

– Allons, venez, dit Christine à Caliste.

Et elle l’emmena vers le fond du jardin, où causaient encore madame Bernard et Gaston Mériel.

Cette douleur naïve qui était venue à eux, qu’ils avaient consolée ensemble, les rapprochait encore. Il semblait que leurs deux âmes eussent communiqué dans la bonté.

Pierre, demeuré un instant seul, songea à Lazare Favrol, à ce libertin grossier et vulgaire qui, cette nuit même sans doute, avait appuyé sur les

lèvres de Christine ses lèvres encore humides des caresses d'une fille, alors que lui, Pierre, n'osait même pas baiser la main de sa pâle bien-aimée.

Mais il songeait à Lazare avec plus de mépris que de jalousie. Pourquoi eût-il été jaloux ? Est-ce que Christine avait jamais aimé son mari ? Que lui importait cet homme, puisqu'il n'avait rien pris de son cœur ?

XIX

Quand Lazare quitta le bel Alfred, il n'était pas encore complètement résolu à suivre ses conseils un peu romanesques. Il demanda une heure de réflexion. A cinq heures, il irait lui-même prévenir Alfred, à l'hôtel de l'Univers, de la décision qu'il aurait prise.

M. Favrol, en effet, avant de tenter un coup aussi hasardeux, voulait épuiser toutes ses chances de salut. Il s'était rappelé qu'il y avait quelque part, à Blois, un négociant fort riche qui avait été son plus intime camarade de collègue. Il alla sonner à sa porte et fut reçu cordialement ; mais, à la première allusion qu'il tenta à sa situation pécunaire, il pût constater chez cet homme pratique une sécheresse et une froideur trop faciles à interpréter. Dès que le mot emprunt fut prononcé, le tutoiement familier, souvenir des bancs du lycée où ils avaient usé, côte à côte, leurs fonds de culottes, fit place à un « vous » glacial, un peu hautain.

Lazare s'inclina et sortit.

Décidément Alfred avait raison. Rien autre à faire.

Il se dirigea vers l'hôtel de l'Univers.

Alfred était sorti avec Julia.

Lazare demanda de quoi écrire et laissa pour son ami ce billet laconique :

« Oui. Ce soir. »

Allait-il « disparaître », selon l'expression du bel Alfred, pour toujours peut-être, sans revoir Julia ?

A vrai dire, M. Favrol n'en sentait guère le besoin. A cette minute décisive dans sa plate et incolore existence, c'est à sa femme qu'il pensait. Il avait eu pour elle une véritable passion charnelle, la seule qu'il fût

capable d'éprouver, mais que le dédain de Christine n'avait pas à jamais refroidie.

C'est à elle seule qu'il songeait, et non à sa grosse blonde, tandis que sur le pont il s'attardait, se penchant parfois avec attention pardessus le parapet, comme s'il étudiait les courants du fleuve et la position des bancs de sable.

Demain il serait mort peut-être. Ne valait-il pas mieux se raccommoder avec sa petite femme ?

Et il se dirigeait vers sa maison, lentement, un peu étourdi encore par le champagne du déjeuner.

Il entra par la petite porte du jardin.

A ce moment, Christine revenait vers Pierre d'Arnaud. Celui-ci, assis sur le banc de pierre, était caché à Lazare par le tronc du grand ormeau.

Jamais Lazare n'avait vu Christine si belle. Elle portait sur ses traits, dans toute sa personne, dans sa démarche même, un charme nouveau, une expression qu'il ne lui avait jamais connue.

Il s'avança, lui barrant le chemin, et dit doucement :

– Christine...

– Vous ? dit-elle en reculant.

Et Favrol put lire de nouveau son invincible dégoût dans ses yeux qui ne savaient pas mentir.

– Allons... méchante...

Il lui prit la main.

– Laissez-moi, dit Christine.

Pierre s'était dressé. Il écoutait, les narines frémissantes, la main crispée sur le dossier du banc.

– Faisons la paix, disait humblement Lazare à sa femme ; je ne vous en veux pas.

Et il ressaisissait sa main dans les siennes, excité par la résistance de Christine. Brusquement, il voulut lui prendre la taille.

La jeune femme lui échappa et d'un mouvement inconscient, tout naturel, se rapprocha de Pierre, qui venait de faire deux ou trois pas en avant, et se trouvait tout-à-coup en face de M. Favrol.

– Ah ! pardon, monsieur... fit Lazare en souriant. Monsieur.

Il examinait Pierre avec attention.

– Je ne me rappelle plus votre nom, mais certainement j’ai vu votre figure quelque part.

– C’est vrai, monsieur, répondit Pierre avec le plus grand calme ; hier soir, sur la petite place ici près.

– Hier soir ?

Et Lazare interrogeait sa mémoire.

– Ah ! oui... dit-il au bout de quelques secondes. Je me souviens. C’est vous qui avez eu l’obligeance... Recevez de nouveau tous mes remerciements.

Il tendit la main à Pierre. Pierre ne la prit pas.

– Oubliez, monsieur, dit-il, le service rendu si toutefois je vous ai rendu service. Je n’ai fait que ce qu’on ferait avec le premier passant. Vous étiez ivre, je suis venu à votre aide.

– Monsieur. dit Favrol, froissé de ce ton cavalier. Puis, renonçant à la colère :

– Tenez, je suis de bonne humeur en ce moment. Je n’ai pas envie de me fâcher. Et toi, Christine, qu’est-ce que tu as ? Voyons. la paix.

Et comme il allait embrasser la jeune femme devant Pierre d’Arnaud, celle-ci chercha à garantir sa figure.

– Laissez-moi !

Lazare, à bout de patience, fit un geste de menace brutale.

– Monsieur, dit Pierre, prenant la main de Christine, vous étiez ivre hier soir ; mais aujourd’hui, je crois que vous l’êtes encore.

– Ah ! ça, jeune homme, vous êtes fou ? cria Lazare, écumant, les yeux mauvais. Cet homme est donc votre amant ? demanda-t-il à Christine.

A peine daigna-t-elle lui répondre par un regard méprisant.

Mais Pierre, terrible, avait saisi le poignet du mari.

– Taisez-vous. Je vous défends d’insulter madame Favrol !

Lazare se dégagea en ricanant.

– Est-ce que vous oubliez que je suis chez moi ?

– Monsieur, dit Pierre d’une voix sifflante, les yeux dans les yeux de Lazare, j’ignore si je suis chez vous, j’ignore si vous êtes son mari ; ce que je sais, c’est que vous brutalisez une femme, et je ne reconnais pas de titre qui vous y autorise.

– Vous voulez vous battre, n'est-ce pas ? dit Lazare.

Christine, qui n'avait pas lâché la main de Pierre, poussa un cri étouffé.

– Nous battre ? le duel est absurde. Mais si vous l'exigez, je suis à vos ordres.

– C'est bien, monsieur, dit Lazare, à qui la bravoure coûtait peu, vu la résolution qu'il avait prise sur le conseil du bel Alfred. Vous recevrez demain mes témoins. En attendant, refuserez-vous de quitter cette maison ?

– Oui, je refuse, répondit Pierre.

Comme un coup de vent sur la surface d'un marais, une expression de haine et de rage furieuse plissa pendant quelques secondes le visage fatigué de Favrol. Blême, les poings crispés, il allait s'élancer sur Pierre, quand il songea qu'il était bien sot, après tout, de s'occuper de ces choses. Que lui importaient Christine et son amant ? Quoi qu'il arrivât, il comptait ne jamais les revoir.

– Comme vous voudrez, monsieur, dit-il ironiquement à Pierre. Je sais ce qu'il me reste à faire. Et très calme en apparence, les mains dans ses poches, il ressortit par où il était entré.

XX

– Où va-t-il ? dit Christine.

– Qu’importe ?

Et Pierre, reprenant la main un peu chaude de la jeune femme, continua :

– Ainsi vous êtes mariée à cet homme depuis ?...

– Depuis plus de trois ans, murmura-t-elle d’une voix sourde.

– Trois ans !

Pierre ne comprenait pas. Une telle patience vis-à-vis de ce mari lui semblait bien étrange et même coupable.

– Et vous avez eu le courage, dit-il, de supporter ce supplice trois ans ?

Christine vit dans les yeux de Pierre d’Arnaud qu’il ignorait la véritable cause de sa résignation.

– C’est que. j’ai un fils. dit-elle lentement.

Pierre resta stupéfait :

– Vous avez un fils ?

– Oui.

– Epouse... et mère ? reprit-il. En vérité, quand je regarde vos grands yeux d’enfant, étonnés de la vie, je jurerais que tout cela n’est qu’un cauchemar. Mais oui, vous êtes un enfant malgré tout, chère Christine. Vous n’êtes pas une femme, puisque vous n’avez pas aimé.

– Une enfant... soupira Christine ; oh ! vous avez raison... une bien pauvre et bien triste enfant...

Il semblait au jeune homme que son cœur se déchirait dans sa poitrine.

– Laissez avec confiance votre main dans la mienne, dit-il. C’est celle d’un ami qui vous sera dévoué jusqu’à la mort.

– Oui, je vous crois, dit Christine. Oui, je vous.

Elle allait dire naïvement : Je vous aime. la parole expira sur ses lèvres tremblantes.

– Ah ! s’écria Pierre, vous pouvez dire que vous m’aimez. Le ciel, qui vous entend, sait que jamais aveu plus pur n’est sorti des lèvres d’une vierge. Mais. que pourrais-je vous dire ? Vous connaissez cette âme qui est toute à vous. Je vous respecte ardemment. Comptez sur ma tendresse et sur mon honneur. Peut-être, amie, aurons-nous une lutte bien rude à soutenir contre tout et contre tous. Mais, si nous nous aimons, nous serons forts.

Le jour baissait. Gaston Mériel était auprès d’eux. Madame Bernard les suivait.

Gaston, depuis quelque temps, était rentré dans la maison avec madame Bernard, qui avait désiré lui montrer le contrat de mariage de sa fille. Ni l’un ni l’autre n’avait assisté à la scène avec Lazare.

Christine embrassa sa mère, confuse comme une jeune fille qui vient de recevoir son premier aveu.

– Qu’as-tu donc ? lui dit à mi-voix madame Bernard.

Christine mit un doigt sur ses lèvres.

– Il faut partir, dit Gaston à Pierre.

Tous deux prirent congé.

Quand ils furent dehors, Pierre raconta à son ami ce qui s’était passé chez M. Favrol.

– Mon cher, dit Gaston, je ne puis que t’approuver d’avoir mis ce monsieur à la porte de chez lui. Il est vrai que, depuis que je vis en intimité avec toi, tu as bouleversé tous mes préjugés sur les conventions sociales.

– Et s’il revient ce soir ? dit Pierre. Si Christine dort encore ?

– Ne crains rien. Je suis sûr que M. Favrol est retourné tout simplement à l’hôtel de l’Univers. Julia le console de son insuccès conjugal.

– En tout cas, il peut songer à m’envoyer des témoins dès ce soir. Je vais attendre à l’hôtel de la Providence.

– Des témoins ? hum ! En enverra-t-il jamais ?

– Pourquoi pas ?

– Nous verrons bien.

– Dis-moi, Gaston, reprit Pierre, je t’ai promis de partir demain. Toi seul peux me relever de cette promesse. Exiges-tu encore que je ne revoie plus

Christine ?

Gaston, très sérieux, regarda en face Pierre d'Arnaud.

– Eh ! non, pardieu ! dit-il brusquement. Reste. Tu as vu que je n'ai pas hésité à t'accompagner chez Christine.

– Si tu t'en repens, il est temps encore.

; – Non, je ne m'en repens pas, jeune don Quichotte. Advienne que pourra. Je crois que ta belle folie m'a un peu gagné. Pardonne-moi les sottises que j'ai pu te dire ce matin. Je suis sûr, mon cher Pierre, que si tu apparais dans la vie de Christine ce n'est pas comme un mauvais génie, mais comme un sauveur. Tu as une volonté implacable, dont j'avais tort de douter. Tu ne seras l'amant de Christine que si tu le veux... et tu ne le voudras pas. Reste. Tant pis pour qui me blâme ! Ah ! Christine est mariée... Donc elle est esclave. C'est vrai. Le mari peut jongler avec tous ses devoirs ; la femme n'a le droit d'en oublier aucun. Le monde et la loi le veulent ainsi ; je le sais. Un jour cette enfant, sans savoir même ce qu'elle faisait, a été jetée dans les bras du premier venu. Elle est à jamais condamnée à ce supplice légal, rivée à cette chaîne jusqu'à la mort. Voici la jeunesse, voici l'amour qui t'appellent. Tant pis pour toi, mignonne... Trop tard l'amour, et trop tard la jeunesse ! Allons, suis ton chemin, baisse les yeux, et passe. Toi qui aurais dû yivre en plein soleil de tendresse et de bonheur, tu n'as même pas droit à l'aumône d'un pauvre petit rayon. Passe, et traîne ton boulet sans te plaindre. Le paradis t'est à jamais fermé ; un fonctionnaire, ceint d'une écharpe, se tient debout sur le seuil, le Code flamboyant à la main ! – Eh bien ! soit... Cette fidélité à un indigne, je veux bien l'admettre, et je la vénère, car elle s'appelle le sacrifice. Mais que cette femme ne puisse pas pleurer près d'un ami, qu'elle ne puisse pas, dans son angoisse, serrer une main compatissante et loyale, sans qu'un geste, un sourire lui soient imputés à crime, sans que les prétendus gardiens de la morale publique lui jettent la pierre... ah ! cela, non, par exemple ! C'est trop de vertu, messieurs les honnêtes gens ! Ton devoir. est de respecter cette femme. Mais n'écoute plus les lâches qui te diraient de t'enfuir. Ne m'écoute plus moi-même, s'il m'arrive encore de te parler avec ce scepticisme bête et malsain qui, parfois me monte aux lèvres. Ton devoir est aussi d'être son ami. Aime-là, Pierre, comme je sais que tu l'aimes. Là est

la vérité ; là est le devoir. Quant a moi, trop heureux garçon, je t'admire et je t'envie pour cette passion désespérée. Laisse-moi combattre à tes côtés dans cette sainte bataille de l'amour. Oui... l'amour... Ce grand mot qu'on a si souvent profané, je voudrais qu'on le réservât, ce mot divin, pour des tendresses comme la tienne !

– Merci, dit Pierre, serrant la main de Gaston.

– Ah ! c'est un beau rêve. Je l'ai peut-être fait moi-même, dans une heure de mélancolie. Mais je n'oserais pas tenter de le réaliser. Tu es le seul homme qui en sois capable.

– Oui, Gaston, dit Pierre, très grave : j'aime trop Christine pour être jamais son amant. Jeune fille, je l'aurais épousée ; femme, je saurai la respecter. Je l'aimais innocente ; je l'adore flétrie. Elle souffre ; elle m'est deux fois sacrée.

Ils se séparèrent. Gaston, comprenant que Pierre devait désirer la solitude, le laissa rentrer à l'hôtel et, allumant un cigare, continua sa promenade sur le cours.

Il remonta le fleuve dans la direction opposée au pont. La nuit était venue.

Il avait à peine fait quatre ou cinq cents pas – il était déjà hors de la ville, dans un endroit presque inhabité – lorsqu'il aperçut un homme dont il lui sembla reconnaître la silhouette. Il s'approcha. C'était bien Lazare Favrol. Madame Adelphe, la veille au soir, au bal, le lui avait désigné dans un quadrille où il faisait vis-à-vis à Julia.

Quant à Lazare, il ne connaissait pas Gaston Mériel.

Que faisait là à cette heure, M. Favrol ? Il marchait sur la berge d'un pas tantôt lent, tantôt fiévreux, et semblait regarder avec attention vers l'autre rive du fleuve, en aval.

Le ciel n'était pas nuageux. Mais il s'élevait de la Loire comme une haleine glacée, un brouillard fin et pénétrant, qui s'élargissait et montait peu à peu, débordant sur les rives, noyant les contours des maisons et des arbres, et effaçant à demi l'éclat des étoiles.

Lazare attendait que la nuit fût tout à fait close. Et puis il cherchait là-bas, de l'autre côté de l'eau, une lumière qui devait briller, signal convenu avec le bel Alfred.

Il s'avança sur la chaussée à demi effondrée où Alfred l'avait conduit dans la journée, et chercha à percer du regard la brume de plus en plus épaisse. Il n'entendait rien, dans le grand silence du soir, que le clapotement à peine perceptible de l'eau rapide sur le sable fin des îlots. La Loire lui semblait particulièrement sinistre.

Lazare hésitait. Il était à la fois attiré et effrayé par le fleuve. D'ailleurs, Alfred lui avait recommandé d'avoir un témoin. Il n'y avait personne aux alentours.

Tout à coup, en se retournant, il distingua un homme, le cigare à la bouche, qui paraissait le regarder avec attention.

C'était le témoin désiré.

– Il me sauvera peut-être, pensa lâchement Lazare ; mais, s'il me sauve, à quoi bon ?

Il s'avança tout à l'extrémité de la chaussée en ruines. L'eau, profonde en cet endroit, lui effleurait les pieds.

Il regarda encore vers l'autre bord du fleuve, en aval ; mais tout avait disparu dans le brouillard.

, On marchait derrière lui. C'était le témoin qui se rapprochait.

Lazare, s'armant d'une résolution désespérée, se jeta dans l'eau noire.

Gaston seul entendit le bruit de cette chute.

– Tiens ! dit-il, voilà une solution inattendue.

Si M. Favrol avait pu croire un instant que le témoin inconnu de son suicide s'efforcerait de lui sauver la vie, il s'était singulièrement trompé.

Gaston, le cigare aux dents, très tranquille, s'avança à son tour sur la petite chaussée. Il regarda aussi dans la nuit et dans le brouillard. Rien.

Après quelques minutes d'attente, il estima qu'il était convenable de prévenir aussitôt madame Favrol et madame Bernard. On s'occuperait ensuite de retrouver le cadavre.

Il revint donc sur ses pas et sonna à la porte de ces dames.

Thérèse l'introduisit auprès d'elles dans le petit salon.

– Veuillez m'excuser, dit-il, mais j'apporte une nouvelle qui a son importance.

– Qu'est-il arrivé ? demanda madame Bernard.

– Un malheur ? dit Christine, qui s’était levée, un peu pâle, songeant déjà au duel qui devait avoir lieu entre Pierre et son mari.

Non, dit Gaston, la rassurant d’un geste ; un accident. M. Favrol vient de se noyer dans la Loire.

XXI

Après avoir donné à Christine et à sa mère quelques mots d'explication, Gaston alla rejoindre Pierre d'Arnaud à l'hôtel de la Providence.

Il le trouva accoudé à la fenêtre du petit pavillon, regardant le fleuve chargé de brouillards.

Pierre se retourna, sentant sur son épaule la main de Gaston.

– Tu regardes la Loire ? dit celui-ci, dont les yeux avaient une expression singulière. Sais-tu quelle intéressante épave elle charrie en ce moment ? M. Lazare Favrol. Tu n'as pas vu passer son cadavre ? Non. La brume est trop épaisse. C'est dommage.

Pierre restait muet de surprise.

– Qu'on refuse maintenant de croire à la Providence ! dit gaiement Gaston.

– C'est un accident ?

– Non. J'étais là. M. Favrol m'a paru se précipiter dans la Loire de son plein gré. Aussi je n'ai pas voulu intervenir, par simple discrétion. Je me suis fait une loi de respecter chez autrui le libre arbitre.

– On aurait pu le sauver ?

– Je ne crois pas. L'eau est profonde à cet endroit et le courant rapide. Je suis resté quelques instants sur la berge. Je n'ai rien vu, rien entendu. Si quelque cri de détresse avait pu me guider. je ne sais pas ce que j'aurais fait. J'avoue pourtant que je ne me serais jamais pardonné de sauver la vie à cet être inutile et malfaisant.

– Gaston, dit Pierre, en le regardant en face, tu n'as pas de remords ?

– Aucun, monsieur le philanthrope. Je veux être correct cependant. Je vais faire ma déclaration. Il faut qu'on retrouve le corps.

– Va vite, dit Pierre dont la figure s’était éclairée malgré lui.

Gaston sortit et se dirigea vers le poste de police.

– Pardieu ! pensait-il en regardant le fleuve silencieux, voilà la première bonne action de M. Favrol.

Quelques instants après, deux ou trois barques de marinier, un falot à l’avant, circulaient sur le fleuve. Les hommes sondaient le courant avec leurs longues gaffes.

Cela dura plusieurs heures. Mais, sauf un chien crevé, on ne ramena rien à la surface.

Quand le jour parut, on reprit les recherches. On fouilla toute la Loire jusqu’à un kilomètre en aval.

Cependant, Gaston Mériel avait été appelé dans la matinée chez le commissaire de police, qui avait aussitôt commencé une enquête.

Gaston raconta fort exactement la scène dont il avait été témoin la veille au soir.

– Vous connaissiez M. Lazare Favrol ? demanda le commissaire de police.

– Nullement, monsieur. Mais, la veille, il m’avait été désigné au bal.

– Vous êtes sûr que l’homme que vous avez vu se jeter à l’eau est bien M. Favrol ?

– Oui, monsieur.

– Quelle serait, selon vous, la cause de ce suicide ?

– De graves embarras d’argent. M. Favrol était en relations avec une certaine madame Adelphe.

– Madame Adelphe ? Je la connais de réputation, dit le magistrat. Ce n’est pas le premier de ses clients qui se noie ou se fasse sauter la cervelle. Je vais la faire mander. Vous savez où elle demeure ?

– Hôtel de l’Univers.

Le commissaire sonna. Un agent parut et reçut l’ordre de prier madame Adelphe de passer au bureau.

– Je me suis transporté tout à l’heure chez madame Favrol, dit le magistrat. Elle n’a pu me donner aucun éclaircissement. Elle ne voyait plus son mari, m’a-t-elle dit, qu’à de rares intervalles. Il était venu hier, mais rien ne paraissait faire prévoir sa résolution.

– J’ai l’honneur, dit Gaston, de connaître madame Favrol et sa mère. Je suis persuadé que ces dames sont aussi étrangères à la mort de M. Favrol qu’elles l’étaient depuis longtemps à sa vie.

– Ces dépenses de M. Favrol avaient donc lieu en dehors de son ménage ? Pourriez-vous, monsieur, me donner quelques renseignements à ce sujet ?

– En même temps que M. Favrol, avant-hier, mademoiselle Julia et M. Alfred – j’ignore leurs noms de famille – sont descendus à l’hôtel de l’Univers. Peut-être pourriez-vous les interroger ?

– Je vis les faire appeler. Vous n’avez rien autre à me dire ?

– Rien, monsieur.

– Veuillez signer votre déclaration.

Gaston signa le procès-verbal dressé par le secrétaire et se retira.

Peu de temps après, on annonçait au commissaire de police que madame Adelphe n’était plus à Blois.

L’usurière, en effet, s’était présentée dans la matinée à la petite maison en briques. Thérèse lui avait appris le suicide de M. Favrol.

Madame Adelphe avait estimé que, pour le moment du moins, sa présence à l’instruction qui allait avoir lieu était loin d’être indispensable.

Mais Alfred et Julia ne tardèrent pas à se présenter, bras dessus bras dessous, au bureau du commissaire.

Conformément aux vieilles traditions de la galanterie française, le commissaire fit d’abord entrer Julia.

Julia se présenta avec une aisance parfaite, renversant d’un coup de hanche une pile de papiers et répandant dans le vieux bureau poussiéreux et obscur un parfum pénétrant d’opoponax. Elle adressa au commissaire un sourire fascinateur et déclara qu’elle ne savait rien au sujet de la mort de M. Lazare Favrol.

– Vous le connaissiez ?

– Oui, monsieur.

– Il vous aimait sans doute ? dit poliment le commissaire, qui examinait Julia par-dessus ses lunettes avec la bienveillance d’un vieil amateur de blondes grasses.

– Il m’aimait. Oui, monsieur.

- Il a dépensé beaucoup d’argent pour vous ?
- Monsieur, on exagère. D’ailleurs, ajouta-t-elle avec un peu de hauteur, je n’étais, pas chargée de tenir ses comptes.
- Vous avez vu M. Favrol dans la journée d’hier ?
- Oui, monsieur. Il a déjeuné avec moi à l’hôtel.
- Avez-vous remarqué en lui quelque chose de particulier ?
- J’ai remarqué qu’il était de mauvaise humeur. Il avait la figure à l’envers. On l’ennuyait pour une assez grosse somme.

Julia ne pouvant ou ne voulant dire autre chose, le commissaire de police la congédia gracieusement et donna l’ordre d’introduire M. Alfred.

Quand Alfred et Julia se croisèrent dans le vestibule, ils échangèrent un regard rapide.

– Votre nom ? dit le commissaire au jeune homme, qui le regardait à travers son monocle avec une impertinence qu’il estimait de fort bon ton et très spirituelle.

– Alfred.

– Alfred ?... Ensuite ?...

– C’est tout. Alfred de rien, dit-il, parodiant le mot de Didier dans *Marion Delorme*.

– Vous êtes l’ami de mademoiselle Julia, qui sort d’ici ?

– Oui, monsieur le commissaire.

Le magistrat regarda avec attention ce petit gandin grêle, au front déprimé, d’une beauté bête et prétentieuse, et se crut autorisé à dire, après cet examen :

– Vous n’avez pas d’autre profession ?

Alfred se rebiffa.

– Je suis courtier en vins d’Espagne.

– Vous étiez intime avec M. Lazare Favrol ?

– Intime ?... C’est beaucoup dire. Je le connaissais pour l’avoir rencontré chez mademoiselle Julia. C’était un lien entre nous.

Le commissaire demanda à Alfred, comme aux autres témoins, s’il avait eu connaissance des intentions de M. Favrol.

– Oui, répondit-il. Lazare, menacé, grâce à l’habileté de sa créancière, d’un procès en police correctionnelle, m’expliqua hier matin, après le

déjeuner, qu'il avait assez de l'existence. Je cherchai à le dissuader de ces projets funèbres et l'emmenai même faire un tour avec moi, pour le ragaillardir un peu. Je me souviens qu'il s'arrêta au bord de la Loire, à un endroit où une ancienne chaussée en mauvais état s'avance de quelques mètres dans l'eau. « Alfred, me dit-il – nous nous tutoyions le plus souvent ; il m'aimait beaucoup, – c'est ici que je viendrai me noyer ce soir. »

– Vous affirmez que ce sont là les propres paroles de M. Favrol ?

– Oui, monsieur ; ses propres paroles. Comme il était un peu gris, je ne les avais pas prises au sérieux.

– Depuis, dans la soirée, avez-vous revu M. Favrol.

– Non, monsieur.

– Si vous ne savez rien autre, vous pouvez vous retirer.

Dès que le bel Alfred fut sorti, on annonça au commissaire l'arrivée d'un de ses agents, qui avait accompagné les mariniers.

– Eh bien ! a-t-on retrouvé le corps ?

– Non, monsieur le commissaire, aucun vestige.

– Personne sur les rives n'a porté secours à un homme en détresse ?

– Personne.

– Hier soir vers neuf heures, il n'y avait pas de bateau sur le fleuve ?

– Un seul. J'ai amené l'homme qui le conduisait.

– Qu'il entre.

Un vieil écumeur d'eau douce à barbe blanche parut au seuil de la porte.

– Ah ! c'est vous, père Thierry ? Il paraît que vous étiez en maraude cette nuit ?

– Si on peut dire, monsieur le commissaire... D'abord, la pêche est prohibée... Je me promenais avec mon bateau... bien innocemment...

– Il suffit. Qu'avez-vous à déposer ?

– Oh ! pas grand'chose. Hier soir donc, je descendais la rivière... Il faisait un rude brouillard, comme vous savez... On y voyait encore un peu tout de même, parce que la lune se levait... Voilà que mon bateau touche au grand banc de sable, à deux portées de fusil en amont du pont. Je prends ma gaffe pour me dégager. Alors je vois, à deux ou trois pas, sur le sable, quelque chose de noir, une forme d'homme ou de bête... je ne pourrais pas bien dire, à cause du brouillard. En m'entendant, voilà que l'objet en question se

sauve à quatre pattes ; je ne vois plus rien... Puis, de l'autre côté du banc de sable, j'entends... pouf !... le bruit de quelque chose qui se fiche dans l'eau... Je suis allé d ce côté. Plus rien...

– C'est tout ce que vous avez vu ?

– C'est tout, monsieur le commissaire. On me brûlerait à petit feu que je ne pourrais pas dire autre chose. Ce matin, j'ai rencontré les marins, et je me suis dit que c'était peut-être votre homme que j'avais vu.

– C'est bien, père Thierry.

La déposition du pêcheur n'offrait rien de particulièrement intéressant. Était-ce M. Favrol qu'il avait vu étendu sur ce banc de sable ? Et si c'était lui, cette fuite précipitée et ce nouveau plongeon indiquaient une volonté bien tenace de mettre fin à ses jours.

Après un quart d'heure de rêverie stérile, le commissaire de police rédigea un rapport concluant au suicide de Lazare Favrol.

XXII

Il s'est passé plus d'un an.

C'est une après-midi de la fin d'août.

Là-haut, au-dessus de Saint-Gervais, près de l'entrée du bois, sur la terrasse de la maison où s'est écoulée l'enfance de Pierre d'Arnaud, une femme est endormie sur un banc de gazon. Le livre qu'elle tenait a glissé à terre. Un rayon de soleil, tamisé à travers le feuillage, lui caresse doucement les cheveux.

[Au-dessous de la terrasse, que ferme une balustrade rustique où s'enroule la vigne vierge, s'étend un grand verger, un peu en pente, qu'une haie de jeunes acacias abrite du vent du Nord.

Une brise tiède évente la dormeuse.

C'est Christine, vêtue de noir, mais l'air calme et heureux jusque dans son sommeil d'enfant.

Pierre d'Arnaud monte à travers les pommiers. Il aperçoit Christine endormie et s'approche doucement. Un souffle pur, calme, soulève légèrement la poitrine de la jeune femme. Elle est plus belle qu'elle ne fût jamais et Pierre, chaque jour, est plus épris.

Après l'avoir longtemps regardée, comme attiré par un irrésistible aimant, il se penche sur elle pour embrasser ces yeux qui maintenant ne sont plus gonflés de larmes, ces lèvres qui ne connaissent plus que le sourire.

Mais, au moment de baiser la joue de Christine, il s'arrête, et effleure à peine ses cheveux.

Puis il s'assied près d'elle et la regarde de nouveau, le cœur débordant de tendresse.

Christine s'éveille.

– Ah ! c'est vous, Pierre ? Je m'étais endormie là, au bon soleil.

– Vous êtes fatiguée... Vous avez veillé tard hier soir, près de votre mère...

– Oui... ma mère se sentait plus souffrante.

– Le docteur est venu aujourd'hui ? demanda Pierre.

– Il y a une heure à peine.

– Il n'est pas inquiet ?

– Non. Ma mère avait un peu de fièvre hier soir. Elle m'a parlé avec animation.

– De nous, n'est-ce pas ? dit Pierre d'Arnaud. De notre mariage. Voici trois mois, en effet, Christine, que votre année de deuil est expirée. Vous allez quitter ces tristes vêtements et vous serez à moi.

Est-ce bien vrai, Pierre, est-ce bien vrai ? Il faut me dire la vérité. Je suis assez forte pour l'entendre. Je sais bien quelles difficultés la loi élève entre nous. Malgré toutes les recherches, on n'a pu retrouver le corps de M. Favrol. Votre ami Gaston, depuis son retour, vous a promis de s'occuper de cette affaire. Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu nous voir ? Il vous écrit à peine, il me semble.

– J'ai reçu un mot de lui ce matin, qui m'annonce enfin sa prochaine arrivée. Je le gronderai sérieusement. Après une absence de dix mois !

– Quelle idée lui a pris de faire le tour du monde ?

– C'est ce que je n'ai jamais compris. Et ses lettres ne m'ont jamais rien révélé à ce sujet. Je ne lui connaissais pas l'humeur aussi voyageuse.

– C'est un ingrat. Car nous l'aimons bien. Parle-t-il, dans sa lettre, de ces formalités qui sont nécessaires pour remplacer l'acte de décès ?

– Non.

– Mais alors, dit Christine, un peu émue, il y a peut-être des obstacles insurmontables. ? Je ne sais pas, moi ; j'ignore comment la loi est faite...

– Espérons, chère Christine. Vivant, cet homme se dressait entre nous ; mort, se peut-il qu'il nous sépare encore ? Ce serait insensé. Non... non... vous serez à moi, et le passé s'effacera pour toujours, comme un mauvais rêve à la clarté du matin. Cependant, – et sa voix devint plus grave, –

cependant, Christine, il faut tout prévoir : si nous devions nous résigner, ma bien-aimée, à ces fiançailles éternelles ?

Il avait pris les deux mains de la jeune femme et la regardait dans les yeux.

– Eh bien ! répondit-elle avec un bon sourire, un peu forcé, je suis toute résignée. Mais vous, Pierre, êtes-vous heureux ?

– A quoi bon cette question ? dit le jeune homme avec une tendresse suprême.

Et, passant son bras autour des épaules de Christine, il l’attira lentement sur son cœur et posa ses lèvres sur son front.

C’était le seul baiser qu’il eût encore donné à sa fiancée.

– Et votre petit Jacques, dit Pierre, il va bien ce matin ?

– Oui, dit Christine, il dort là-haut avec Caliste.

Il semblait qu’un léger nuage avait passé sur le front de la jeune femme.

– A quoi songez-vous donc, Christine ?

– Ah ! dit-elle, c’est une mauvaise pensée que j’ai parfois. Il y a des jours où malgré moi, quand je regarde Jacques, le souvenir de son père me revient, et alors...

Elle s’arrêta.

– Alors.?

– Eh bien !...

– Achevez.

– Alors, il me semble que j’aime moins ce pauvre enfant parce qu’il me vient de lui.

► – Oui, c’est une mauvaise pensée. Je l’ai eue peut-être aussi, moi, je l’avoue ; ma jalousie a pu s’éveiller quand je regardais votre cher petit, jouant avec vous et courant déjà dans les allées de ce jardin. Mais cette jalousie, j’ai su bien vite en triompher. Maintenant, je ne songe plus qu’à une chose, Christine, c’est que Jacques est votre fils. C’est vous que j’aime en lui. C’est à vous qu’il ressemble, d’ailleurs. Il a votre front, vos yeux, votre sourire. Ah ! laissons en paix les morts. Ils ont droit à l’oubli.

– L’oubli ! dit Christine, un peu amère.

– Ou au pardon.

– Oui, vous avez raison, Pierre, toujours raison, et je vous aime. Je me sens meilleure depuis que je suis auprès de vous. Oui, je sens que je pardonnerai, que j’oublierai même tout ce qu’on m’a fait souffrir. Cette rancune mauvaise s’efface chaque jour davantage de mon cœur. Et c’est à vous que je dois d’être bonne.

On entendit des cris joyeux. C’était Jacques qui accourait vers sa mère. Christine le prit dans ses bras et l’embrassa. Pierre, à son tour, retrouva sur la joue fraîche de l’enfant le baiser maternel.

Caliste avait paru derrière le petit Jacques.

– Il faut, dit Christine, que j’aille retrouver ma mère.

– Rassurez-là surtout, dit Pierre. Dites-lui bien que rien ne s’oppose à notre mariage. Croyez-vous qu’elle descende aujourd’hui ?

– Non ; elle est un peu faible encore.

– Revenez le plus tôt possible, Christine. Je ne vous ai pas vue d’aujourd’hui. Je voudrais ne vous quitter jamais.

Christine sourit affectueusement à Pierre et rentra dans la maison.

Pierre la suivait des yeux, songeur.

– Oui, elle est heureuse. Ah ! je veux le croire. Faire son devoir, c’est la meilleure des joies. Cela console bien des souffrances ; cela apaise bien des désirs.

Caliste était descendue dans le verger. Elle jouait avec l’enfant.

Tout à coup, Pierre, en se retournant, aperçut Gaston qui montait les marches de la terrasse.

Il courut à lui.

– Enfin, te voilà, voyageur ! Ce n’est pas malheureux. Que t’arrive-t-il ? D’où viens-tu ? Qu’est-ce que tu es devenu depuis plus d’un an ?

– Je t’ai écrit.

– Fort peu. Et puis, est-ce que c’est la même chose que de se voir ? . Tu ne m’aimes donc plus ?

– Moi ! dit Gaston avec une émotion et une franchise qui ne pouvaient laisser aucun doute.

– A la bonne heure.

– Tu sais bien que je suis allé en Chine, au Japon, en Amérique, au diable.

– Je l’ai appris avec stupeur. Mais voilà près d’un mois que tu es de retour à Paris... Nous t’attendions tous les jours. Tu ne t’es pas dérangé. Tu es gentil.

– Ah ! ça, on me reçoit mal ici. Décidément, vous doutez de mon amitié ?

– Nous en aurions le droit peut-être. Christine et moi nous t’aimons comme un frère, madame Bernard comme un fils, et tu nous abandonnes !

Gaston baissait les yeux sans répondre.

– Explique-toi, enfin. Je t’ai assez aimé pour avoir le droit de l’exiger.

– C’est vrai, dit Gaston.

– Explique-toi, je t’en prie.

– Tu le veux ? Eh bien ! soit. Je ne veux pas, pour la première fois, te cacher quelque chose de ma vie ou de ma pensée. Mais éloignons-nous un peu. Il n’y a que toi qui doive entendre ma confession.

– Ta confession ?

Gaston entraîna Pierre dans le verger.

– Il est évident que tu as dû t’apercevoir qu’il y avait quelque chose de détraqué dans mon existence. Il m’est arrivé un accident, en effet.

– Un accident ?

– Oui. C’est peut-être un peu de ta faute. Tu m’avais presque converti, tu t’en souviens. J’avais fini par comprendre et par admirer ta façon d’aimer, haute et désintéressée. Eh bien ! un beau matin, il s’est trouvé que... que je devenais amoureux de Christine.

– Toi ?

– Oui, moi. C’était absurde. Est-ce que tu m’en veux ?

– De quel droit t’en voudrais-je ?

– Je compris toute la stupidité de cette passion. Je bouclai ma valise et partis, au hasard, n’importe où, très loin, résolu à avoir pour maîtresses les femmes des climats les plus variés.

– Singulier remède.

– Parbleu ! Je ne te le conseillerais pas, à toi. Mais toi, tu es un être séraphique. Moi j’ai mis mon projet à exécution, sans hésiter un instant. Comme don César, j’ai vu des femmes vertes, jaunes et bleues, noires même... la négresse a son charme. J’ai failli épouser une chinoise. Bref –

car le récit détaillé de mes voyages n'offre qu'un médiocre intérêt – je suis revenu il y a un mois.

– Guéri ?

– Non. Il y a quelques jours seulement, en fumant un excellent cigare, j'ai réfléchi dix minutes très sérieusement. Ma bêtise m'est apparue dans toute son horreur. Avant que le cigare fût achevé, c'était une affaire finie. J'étais irrévocablement résolu à demeurer, tant que l'âge me le permettra, l'aimable libertin que tu connais, et à ne plus perdre une année de ma vie à transporter autour du monde – ce qui est éreintant – de ridicules chimères.

– Tu es bien sûr d'être guéri ?

– Puisque je suis ici. Avec tout autre, je n'aurais rien dit. Avec toi, il me semble que je devais parler.

– Je te remercie, dit Pierre, serrant vigoureusement la main de Gaston. Tu es un brave cœur.

– Tu me remercies ? Il n'y a pas de quoi.

– Je suis content que tu aies aimé Christine.

– Tu es un drôle de corps, je le sais. N'importe, je suis très satisfait de t'avoir tout dit. Je n'avais pas osé, dans mes lettres, te parler de ma folie. Cela me pesait. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il me sera agréable que Christine ignore toujours mon indisposition passagère. Maintenant, parlons d'autre chose. Parlons de vous. Vous êtes heureux ?

– Oui, dit Pierre, nous sommes heureux.

– Sais-tu que, ce matin même, toute question personnelle mise à part, j'hésitais encore un peu à venir vous troubler dans votre retraite ?

– Pourquoi cela ?

– Parce que les gens heureux, il me semble, doivent avoir un goût particulier pour la solitude. Franchement, j'avais peur d'être indiscret.

– Nous ne sommes pas égoïstes. Ta chambre est prête chez moi depuis un an.

– C'est ici que tu demeures ? dit Gaston, montrant la maison.

– Non. Cette vieille maison où je suis né, c'est Christine et sa mère qui l'habitent. Moi, je me suis installé là-bas, dans ce petit pavillon, de l'autre côté du verger.

– Mais je crois me souvenir, mon cher Pierre, que ces dames étaient restées dans le plus complet dénûment.

– Oui.

– Et Christine a accepté ?

– Jamais, dit Pierre. Mais je me suis chargé de représenter leurs intérêts, et j’ai pu heureusement leur cacher leur situation. Christine est une enfant de deux jours, du moins quand il s’agit d’argent. Quant à madame Bernard, elle est très affaiblie.

– Pauvre chère femme ! Ainsi tu t’es offert pour gérer leur fortune imaginaire ? Eh bien ? Et madame Adelphe ?

– Elle a déjà reçu la moitié de la somme qu’elle réclamait. Dans quelques jours, j’ai rendez-vous avec elle pour lui remettre le reste.

– Tu lui donnes les cinquante mille francs ? Tu es fou.

– Pourquoi cela ?

– Si tu m’avais chargé ds cette négociation, tu en aurais été quitte à meilleur marché.

– C’est possible. Mais tu sais que je n’entends rien aux discussions de ce genre.

– A tout hasard j’avais mis quarante mille francs dans mon portefeuille. C’était beaucoup plus qu’il ne fallait pour la désintéresser. Ils restent à ta disposition.

– Je te remercie, dit Pierre. Je n’en ai pas besoin.

– Ce que tu as fait là est très simple, reprit Gaston. Mais penses-tu que Christine soit toujours ta dupe ?

– Hélas ! non, dit Pierre. J’en ai grand peur. Plusieurs fois déjà elle m’a demandé de lui rendre mes comptes. Il est possible qu’elle se doute de quelque chose. Au besoin, tu m’aideras à la tromper, n’est-ce pas ?

– Parbleu !

Ils firent quelques pas, sans rien dire, sur le sable de l’allée.

– Ainsi tu es heureux ? reprit Gaston Mériel.

– Tu m’as déjà fait cette question.

– Oui, c’est vrai. Tu as le regard d’un homme heureux. Allons, je suis ravi de voir que tu supportes avec une parfaite sérénité l’étrange situation que la destinée vous a faite.

– – Étrange ? Pourquoi étrange ? Explique-toi.

– Vous bravez en face les préjugés et les calomnies méchantes. Vous avez raison.

– Que veux-tu dire ? dit très naïvement Pierre d’Arnaud.

– Parbleu ! tu le sais bien.

– Pas le moins du monde.

– On ne parle que de vous à Blois.

– Vraiment ?

– Tu l’ignorais ?

– Absolument.

– Il faut que j’arrive de l’Amérique du Sud pour te l’apprendre ?

– Que veux-tu ? Je n’ai pas été à Blois quinze fois depuis trois mois.

Quant à Christine, elle n’y a pas mis les pieds.

– A quoi, diable, veux-tu que s’occupent les beaux esprits d’une ville de province, sinon à déchirer à belles dents la jeunesse, l’amour et le malheur ?

Pierre paraissait fort peu affecté des révélations de son ami Mériel.

– Mon cher Gaston, dit-il, je pensais que ces bonnes gens ne se souciaient pas plus de nous que nous ne nous soucions d’eux.

– Je suis à Blois depuis hier.

– Tu oses l’avouer ?

– Je te demande pardon de nouveau. Je t’ai dit que j’hésitais à venir déranger votre idylle. Mais c’est précisément ce déchaînement de sot-Hises et d’injures qui m’a décidé à monter jusqu’ici. Il y a des gens qui racontent que tu as sassassiné M. Favrol.

– Vraiment ? Qu’est-ce que cela peut me faire ?

– Tu es un philosophe. Tu as vingt fois raison. Pourtant, vous vous êtes mis un peu, conviens-en, en dehors des conventions sociales. Et bien des fois il m’est arrivé de songer à vous deux avec un peu d’inquiétude, à cette situation bizarre que vous a fait la disparition de M. Favrol, dont la femme n’est ni veuve ni épouse. S’il est mort, me disais-je, il est au moins cruellement vengé... Mais je vois...

Pierre avait saisi brusquement le bras de Gaston.

– S’il est mort ?

– Qui sait ? Le corps n’a jamais été retrouvé. Ce n’est pas, il est vrai, le premier noyé que la Loire n’ait pas rendu.

– S’il est mort ? Tu admets qu’il est vivant, peut-être ? On l’aurait donc sauvé ? Qui ? Quel intérêt aurait eu ce sauveur à rester inconnu ?

– Tu m’en demandes bien long.

– Tu ne me caches rien ? dit tout à coup Pierre.

– Rien. Que veux-tu que je te cache ?

– Tu ne sais rien de nouveau ? Tu n’as pas appris que M. Favrol soit vivant ?

– Pas le moins du monde.

– Ah ! je respire. Si tu n’apportes pas d’autre mauvaise nouvelle que les commérages d’absurdes bourgeois, je suis bien tranquille. Ils se tairont du reste quand nous serons mariés.

– Quand vous serez mariés... oui... dit Gaston.

– C’est vrai. tu ne m’as pas encore parlé de ces difficultés que la loi nous oppose... Mais, dans ton avant-dernière lettre, tu me faisais espérer...

– Et j’espère encore, Dieu merci ! Seulement, c’est beaucoup plus difficile peut-être que tu te l’imagines. N’oublie pas que le corps de M. Favrol n’a jamais été retrouvé et qu’il a été impossible de dresser un acte de décès.

– Mais ne m’as-tu pas dit... ?

– Que dans certains cas, on peut suppléer à l’absence d’un acte de décès... Oui. Mais j’ai été le seul témoin de l’accident volontaire survenu au mari de Christine, et il paraît que ce n’est pas suffisant...

– Alors... dit Pierre, un peu pâle.

– Alors, le ministère a changé, comme tu sais.

– Non. Est-ce que tu crois que je lis les journaux ? Mais, quel rapport... ?

– Attends. Tu vas voir. Si la loi est inflexible, il est avec les hommes de loi des accommodements. Un de mes bons amis est devenu tout à coup ministre de la justice. Il m’a prié de passer dans son cabinet dès le surlendemain et m’a offert une préfecture. Je l’ai remercié de son intention, que je crois excellente, mais j’ai beaucoup ri de cette délicieuse plaisanterie. Je lui ai fait remarquer poliment que je me trouvais encore un peu jeune. Il m’a affirmé que mon voyage m’avait vieilli de dix ans. Est-ce vrai ? Tu ne

dis rien ? Il avait raison. C'est triste. Enfin, tout en refusant les divers honneurs dont il voulait m'accabler, je lui ai parlé de ton affaire, avec autant de feu, tu n'en doutes pas, que s'il se fût agi de moi-même. Il a promis d'intervenir officiellement... et nous en sommes là. Dans deux ou – trois jours au plus tard, je saurai ce qu'il aura pu faire.

– Et s'il ne peut rien... nous resterons éternellement fiancés !

Un vague sourire effleura, malgré lui, les lèvres de Gaston.

– Tu souris ?

– A quoi bon ces grands mots, mon cher Pierre ? Ce serait très fâcheux, j'en conviens. Mais quoi ! Vous avez pris depuis longtemps le parti de vous placer au-dessus de tous les préjugés. Vous continueriez à vivre l'un près de l'autre, sans vous soucier des sots et des méchants.

– Que veux-tu dire ?

– Oh ! ce n'est certes pas moi qui vous blâme. Silence ! voici Christine.

Christine s'avancait vers eux, tenant son petit Jacques par la main.

Gaston, qui ne l'avait pas vue depuis plus d'un an, resta singulièrement frappé du changement qui s'était opéré en elle. La mort de Lazare avait été comme le signal de l'épanouissement complet de sa pure et délicate beauté. Une lueur de délivrance illuminait tout son être.

Gaston la revit sans émotion physique, mais avec une joie sincère et amicale. Il semblait que la crise qu'il avait traversée, que ce coup de folie à jamais oublié eût augmenté encore la tendresse fraternelle et dévouée qu'il ressentait pour elle.

– C'est vous, monsieur Mériel ? dit Christine... En êtes-vous bien sûr ?

– Un peu changé, n'est-ce pas ? J'ai traversé la Sibérie, en traîneau, par trente degrés de froid, et il m'est tombé sur les tempes une neige qui ne veut plus fondre.

– Est-ce qu'il a neigé aussi sur votre cœur ?

– Oh ! dit Pierre, ne le grondez pas, Christine. C'est déjà fait.

– Tant mieux, répondit-elle avec bonne humeur. Puisque vous vous êtes enfin souvenu de nous, je préfère n'avoir qu'à vous remercier.

Elle tendait la main à Gaston, qui la serra en bon garçon.

– Je suis si repentant, dit-il. Figurez-vous que je suis à Blois depuis hier...

– Vous l'avouez ?

– Je n’osais pas venir.

– Et vous ne savez pas, Christine, ajouta Pierre, ce que Gaston raconte ?

– Pierre... interrompit Gaston.

– Laisse donc. Christine a le cœur au-dessus de ces misères. Il me dit qu’à Blois nous sommes plus célèbres que nous ne le pensions ; les bonnes langues ne nous épargnent guère.

– Qu’importe ? dit très simplement Christine.

Ils étaient remontés sur la terrasse, d’où l’œil pouvait embrasser toute la vallée, mollement baignée d’une brume d’or.

– Eh bien ! oui, dit Gaston, montrant l’horizon du geste, cette ville, c’est un nid de vipères. Vous ne les entendez jamais siffler ?

– Parfois, dit doucement Pierre, au soleil couchant, nous regardons Blois à travers les brouillards légers du fleuve ; nous ne voyons que les vieilles maisons et les blanches villas étagées sur la colline, au pied du château, et nous n’entendons que le son lointain des cloches, dans le silence du soir qui tombe.

– Fous charmants que vous êtes ! soupira Gaston Mériel. Il ne me reste qu’à vous faire mes excuses. Mais, ajouta-t-il, plus vous êtes heureux, moins vous avez besoin d’un ami.

– Vous voulez repartir ? dit vivement Christine.

Caliste parut. Elle venait du pavillon, au bas du jardin.

– J’ai fait porter la malle de M. Gaston dans sa chambre, dit-elle.

– Tu vois bien, dit Pierre, je t’attendais tous les jours. Oh ! nous ne te laisserons plus repartir. Viens, je vais t’installer.

Gaston dut céder et rester auprès d’eux.

Que dirai-je des quelques jours suivants qui s’écoulèrent dans la vieille maison ? tous trois étaient heureux. Gaston lui-même ; il aimait Pierre et Christine de tout son cœur, et, sans jalousie, se chauffait à leur bonheur comme aux tièdes rayons du soleil d’août. Ce don Juan incorrigible, un peu las, moralement et physiquement, d’avoir dépensé sa jeunesse à courir l’amour, éprouvait une satisfaction profonde à rester couché, pendant de longues heures, sur la pelouse, à l’ombre d’un tilleul, tandis qu’arrivaient vaguement jusqu’à lui les cris joyeux de l’enfant et le roucoulement des pigeons ramiers.

Quelquefois, pour amuser le petit Jacques, Caliste lui chantait des chansons populaires, tout en causant ou en brodant.

Une après-midi, elle lui disait la ronde des *Trois Princesses*, et c'était un plaisir d'entendre sa voix jeune et fraîche. L'enfant écoutait avec une grande attention :

Derrière' chez mon père,
Vole, vole,
Mon cœur vole !
Derrière' chez mon père
Y a un pommier doux,
Tout doux,
Et you !
Y a un pommier doux.

Pierre, dans le pavillon, travaillait à un livre qu'il ne songeait guère à publier, mais où il mettait naïvement le meilleur de lui-même.

Christine était auprès de sa mère, toujours souffrante et enfermée dans sa chambre.

Gaston sommeillait doucement sur l'herbe, suivant son habitude à peu près quotidienne.

La petite porte du jardin s'ouvrit. C'était le facteur rural, le père Anselme, dont les visites étaient assez rares. Un bon vieux, qui faisait une trentaine de kilomètres par jour ; poudreux, un bâton de cornouiller à la main, sa lourde sacoche de cuir lui battant le côté.

Caliste commençait le second couplet :

Deux belles princesses,
Vole, vole,
Mon cœur vole !

Et la grosse voix joyeuse du père Anselme, toujours de bonne humeur, continua gaiement :

Trois belles princesses,
Sont couchées dessous
Tout doux,
Et you !
Sont couchées dessous.

– Ah ! c’est vous, père Anselme ? dit Caliste, se retournant, son ouvrage à la main.

– Mais oui, je la connais bien, votre chanson. Il y en a qui la disent dans le pays. Ma petiote la chante quelquefois.

– Il y a des lettres ?

– Oui-da.

– Vous boirez bien un petit verre ?

– Tout de même. Il fait rudement chaud sur la grande route.

Caliste alla chercher une bouteille d’eau-de-vie et un verre, tandis que le père Anselme, resté seul près du petit, qui le regardait avec un peu de défiance, fredonnait pour l’amuser, en tapant dans ses mains calleuses :

Tout doux,
Et you !
Sont couchées dessous.

Il but, en faisant claquer la langue, le petit verre d’eau-de-vie que lui versa Caliste, et, après s’être essuyé la moustache d’un revers de manche :

– V’là les lettres, dit-il. Une pour M. Gaston Mériel. C’est bien ici ?

– Oui.

– Et une pour madame veuve Favrol. Je me sauve. Il faut que je porte une lettre à la ferme des Evées, à trois lieues d’ici. Au revoir, mam’selle, et merci.

– Au revoir, père Anselme.

Il reprit son sac, qu’il avait un instant déposé, et s’éloigna, chantant de sa voix fausse et éraillée :

Trois belles princesses,
Vole, vole,
Mon cœur vole !
Trois belles princesses
Sont couchées dessous

Gaston s’était levé. Caliste lui remit la lettre qu’on venait d’apporter pour lui.

Elle portait le timbre du ministère de la justice.

Christine parut au moment où Gaston ouvrait vivement l’enveloppe.

– Bravo ! s’écria-t-il. Mon ami Magin m’écrit que toutes les difficultés sont levées. Vous pourrez vous marier dans quelques jours, mes enfants.

– Comment vous remercier ? disait Christine, radieuse.

– Me remercier ? C’est moi qui vous suis reconnaissant, dit Gaston. J’écirai au ministre qu’il aura fait deux vrais heureux. Cela ne lui arrivera pas souvent. Et cela lui comptera au ciel pour tous ceux qu’il aura déçus par de vaines espérances et d’hypocrites promesses. Allons vite annoncer cette bonne nouvelle à Pierre.

– Un mot seulement, puisque je vous trouve seul, dit Christine, sérieuse.

– Quoi donc ?

– C’est une idée qui me tourmente depuis quelques jours. J’y ai pensé toute cette nuit.

Mon mari n’arien dû laisser. Peut-être même avait-il des dettes considérables. Ma mère n’a qu’une modeste rente viagère que lui fait un vieux parent. Pierre ne m’a jamais parlé de tout cela. Il élude mes questions quand je l’interroge à ce suj et. Je suis sûre que. depuis un an nous sommes à sa charge.

– Oh ! dit Gaston, voilà un bien vilain mot.

Mais vous vous trompez. Vous êtes plus riche que vous ne pensez.

Caliste s’était approchée d’eux.

– Madame, une lettre que le facteur vient d’apporter pour vous.

– Donnez, dit Christine.

Elle regarda la lettre timbrée de Saint-Nazaire, et l’ouvrant, elle lut :

« Madame,

La tante de votre mari, mademoiselle Octavie Leurent, est morte le mois dernier. Elle laisse par testament à votre fils Jacques toute sa fortune, qui monte à deux cent mille francs environ... »

– Eh bien ! que vous disais-je ? dit Gaston, heureux de n’avoir plus à mentir.

Christine achevait la lecture de la lettre :

« Je vous aurais écrit plus tôt si j’avais connu votre adresse. Veuillez agréer...

ALBERT MÉRAT,

Notaire à Saint-Nazaire. »

– Ah ! s’écria-t-elle, je puis vous le dire maintenant, je souffrais tant à cette pensée que Pierre...

Gaston avait l’air préoccupé.

– Qu’avez-vous ? Vous connaissiez mademoiselle Leurent ?

– Pas plus que vous, répondit Gaston. Ce n’est rien, c’est une idée absurde qui me traversait la cervelle.

– Laquelle ? demanda Christine.

Gaston fit un effort pour reprendre sa sérénité.

– Rien, je vous assure. Excusez-moi.

– Te voilà riche, mon cher petit Jacques ! dit naïvement Christine.

Gaston avait toujours l’air un peu inquiet.

Christine lui prit le bras doucement.

– Mais enfin, qu’est-ce que vous avez ?

– Rien du tout. Allons.

Et, offrant son bras à Christine, ils descendirent tous deux vers le pavillon, afin d’apprendre à Pierre ces deux bonnes nouvelles.

XXIII

Ce soir-là, vers minuit, Pierre écrivait dans le pavillon.

Gaston, qui habitait la chambre au-dessus de lui, n'était pas encore monté se coucher. Il venait de jeter dans les cendres de la cheminée son havane à demi consumé. En tirant son porte-cigare de sa poche, il fit tomber par mégarde deux objets qui vinrent rouler sur la table, devant Pierre d'Arnaud.

C'étaient un petit peigne de femme, en écaille blonde, et un bouton de manchette en or avec l'initiale F.

Gaston saisit vivement le peigne et le bouton. Mais Pierre n'avait pas pu ne pas les apercevoir.

– Qu'est-ce que tu laisses tomber ? dit-il. Des souvenirs amoureux ?

– Oui, dit négligemment Gaston. Une femme rencontrée à Barcelonne, que j'ai beaucoup aimée pendant quarante-huit heures... Elle a voulu absolument me laisser ces bibelots en souvenir d'elle.

Quand deux hommes sont aussi intimes que Pierre et Gaston, il est bien difficile à l'un d'eux de cacher quelque chose à l'autre. La moindre nuance fugitive dans le regard le trahit.

– Elle était donc blonde, ton Espagnole ? dit Pierre, reprenant à Gaston le petit peigne clair et transparent comme de l'ambre.

– Pourquoi pas ?

– Et ce bouton de manchette ? Il est bien peu féminin.

– Tu trouves ?

– F...? Comment s'appelait-elle ?

Ce ne fut qu'après quelques secondes que Gaston, occupé à allumer un autre cigare, répondit ;

– Fidès.

– Ah ! dit Pierre. Tu en es bien sûr ?

– Non dit brusquement Gaston. Il est inutile de ne pas dire la vérité.

– Tu as quelque chose à me raconter au sujet de ce bouton et de ce petit peigne !

– Peut-être, mais...

– Si cela m'intéresse, pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?

– Parce que cela n'a, au fond, aucune importance. S'il y a un problème, j'avoue que je n'en ai pas trouvé la solution.

Pierre avait brusquement jeté sa plume.

– Est-ce que tu me traites comme un enfant ? Parle.

Ses yeux se reportèrent sur le bouton de manchette, qui brillait à la clarté de la lampe.

F...?

Et, tout à coup, il songea au nom du mari de Christine.

– Tu veux absolument savoir, dit Gaston, d'où me viennent ces objets, qui se sont trouvés ce soir dans ma poche, je ne sais par quel hasard ?

– Je t'écoute, dit Pierre, un peu inquiet.

Et Gaston raconta ce qu'il avait fait le lendemain de la disparition de Lazare.

Les mariniers avaient inutilement fouillé le fleuve. Les agents avaient examiné les rives et n'avaient rien découvert. Gaston avait quelque défiance, non de l'absolue bonne foi, mais de la perspicacité de ces subalternes. Il estimait qu'une enquête quelconque n'est jamais mieux faite que par ceux qui y ont vraiment intérêt. L'homme du métier, si l'on excepte certains policiers de génie, passionnés pour leur art, ne voit jamais aussi clair dans l'interprétation d'un fait mystérieux, que celui que pousse un sentiment de haine, d'amour ou de violente amitié.

Ainsi, ce matin-là, en sortant de chez le commissaire de police, Gaston résolut de chercher par lui-même s'il ne découvrirait pas un indice quelconque qui eût échappé aux agents.

Certes il n'y avait rien d'absolument étrange à ce qu'on n'eût pas retrouvé le cadavre dans la Loire, malgré les plus consciencieuses recherches.

Mais l'attitude de M. Favrol sur la berge, avant qu'il se jetât à l'eau, l'avait singulièrement frappé. Pourquoi regardait-il obstinément de l'autre côté du fleuve ? Qu'est-ce qu'il cherchait à distinguer à travers le brouillard ?

Sans rien dire à personne, Gaston, avant de rejoindre Pierre, se rendit d'abord à l'endroit même où Lazare s'était précipité, sur cette vieille chaussée enruines, rongée par le courant.

Les brumes de la nuit s'étaient dissipées. Le fleuve étincelait au soleil.

Gaston fixa ses yeux dans la direction vers laquelle Lazare semblait regarder avec insistance, sur l'autre rive en aval.

Il ne vit rien de particulier. La berge, sur un espace de six ou sept mètres, était nue, inhabitée. Sa vue s'arrêta cependant sur une petite cabane de pêcheur, très basse, à un seul étage, construite presque au bord de l'eau. Il ne pouvait distinguer si la maison était habitée.

– Si quelque pêcheur y demeure, pensa-t-il, on peut toujours l'interroger.

Et, retournant sur ses pas, Gaston passa devant l'hôtel de la Providence, et traversa le pont.

La petite maison n'en était pas très éloignée. A mesure qu'il s'en approchait, Gaston put reconnaître qu'elle paraissait abandonnée. Les volets étaient fermés.

Une brave femme se tenait sur sa porte, devant la première maison après le pont. Gaston lui demanda à qui appartenait la cabane du bord de l'eau. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien.

Pourquoi Gaston fut-il saisi de l'idée fixe de visiter cette cabane ?

Il descendit le talus de la route et remonta le long de la berge où verdissait un maigre gazon.

La cabane était inhabitée, en effet. Elle paraissait même abandonnée depuis assez longtemps. Des herbes parasites verdoyaient à l'entour. Des plantes grimpantes montaient jusqu'aux volets et s'étaient glissées dans les interjustices. Il était clair que ces volets n'avaient pas été ouverts récemment.

Gaston tourna autour, de la petite maison. La porte attira son attention. Elle se trouvait du côté du fleuve. Il paraissait y avoir sur le seuil des traces récentes de pas.

Gaston examina ces traces attentivement, un genou en terre. Elles étaient à peine visibles. Il était évident qu'on avait cherché à les effacer. Mais, çà et là, il put retrouver des empreintes de talons dans la terre amollie par le brouillard.

Les traces se continuaient jusqu'à la Loire, à un endroit où des roseaux bordaient la berge, un peu plus bas que la maison.

Gaston examina les roseaux. A première vue, ils ne paraissaient pas dérangés ; mais, avec plus d'attention, il put en remarquer deux ou trois, brisés ou froissés, qui semblaient avoir été remis en place avec précaution.

La personne qui avait fait ce travail avait dû se mettre à plat-ventre, la berge étant un peu haute.

Gaston retrouva, presque immédiatement au-dessus de l'eau, l'empreinte d'une main qu'on n'avait même pas essayé d'effacer.

Tout cela en somme ne présentait rien de bien net à son esprit. Il résolut de pénétrer dans la maison, s'il était possible.

La porte était fermée à clef. Mais ses ais vermoulus ne résistèrent pas longtemps à une pression énergique. Gaston entra dans la cabane. Elle se composait d'une seule pièce, avec une cheminée.

Rien de particulier. Une ou deux chaises de paille et une table boiteuse. Un lit dans un coin avec un matelas grossier.

Mais, en entrant, Gaston avait éprouvé une sensation de chaleur. Est-ce qu'on avait fait du feu récemment ? Il dispersa avec son pied les cendres de la cheminée. Des braises rouges encore apparurent.

Il remarqua aussi que le plancher de la chambre paraissait avoir été inondé.

Un examen attentif ne lui montra rien autre chose. Il allait sortir quand il lui sembla voir quelque chose au pied du lit. C'était un petit peigne en écaille blonde, ayant appartenu évidemment à une femme.

Gaston, debout sur le seuil, le considéra avec attention. L'avant-veille au soir, dans le bal, tandis que Julia faisait vis-à-vis à Favrol dans un quadrille, un peigne semblable à celui-ci s'était détaché de ses cheveux et avait sauté sur le parquet. Gaston, galamment, l'avait ramassé et rendu à sa propriétaire.

Ce peigne, qu'il venait de trouver à terre, ne pouvait certes avoir appartenu à un des hôtes habituels de cette pauvre cabane. Mais, pourquoi aurait-il appartenu à Julia ? Il y a un grand nombre de peignes semblables à celui qu'il tenait dans sa main.

Après l'avoir retourné bien des fois, il le flaira. Il était encore imprégné vaguement d'un parfum capiteux, un peu vanillé. Mais Gaston ignorait si c'était là le parfum habituelle de la grosse blonde.

Ce qui était certain, c'est que, pour que ce peigne fût encore pénétré de cette odeur, il était nécessaire qu'il n'eût quitté que depuis fort peu de temps les cheveux qu'il mordait.

Une femme était donc entrée dans la cabane, la nuit précédente sans doute, et elle s'était chauffée à ce feu dont les restes couvaient encore.

Mais pourquoi ?

Et d'abord comment cette femme avait-elle pu pénétrer dans la maison abandonnée ? Avant le vigoureux coup d'épaule de Gaston, il n'y avait aucune trace d'effraction à la serrure. Elle avait donc la clef !

En supposant que cette femme fût Julia – et rien ne le prouvait – que venait-elle faire dans cet endroit perdu ?

D'un autre côté, quel rapport nécessaire y avait-il entre la présence d'une femme – fût-ce même Julia – dans cette cabane, à une heure impossible à déterminer, et le suicide de M. Favrol ?

Autant de points d'interrogation qui se dressaient devant l'esprit de Gaston Mériel.

A quelle heure y avait-il quelqu'un dans la petite maison ? La nuit, à coup sûr, très probablement du moins. On n'avait pas songé à ouvrir les volets. Ajoutez qu'il y avait dans un recoin sombre – Gaston ne l'avait pas remarqué d'abord – une vieille lanterne où un morceau de bougie avait brûlé jusqu'au bout.

La nuit donc – et certainement la nuit dernière – ainsi que l'indiquaient les charbons qui brûlaient encore dans le foyer.

Gaston réfléchit à tout cela assez longtemps.

Peu satisfait du résultat de ses réflexions, il se décida enfin à sortir de la cabane et tira tan bien que mal la porte disloquée, de façon à ce qu'elle eût l'air fermé.

Il jeta encore un coup d'œil autour de la maisonnette et sur la berge. Il voulait savoir s'il ne trouverait pas quelque trace du passage d'un homme. Il était bien invraisemblable qu'une femme se fût aventurée la nuit, seule, dans un lieu aussi désert et aussi sinistre.

Mais les empreintes de talons, qu'il avait remarquées paraissaient produites par une assez fine bottine. Quant à la marque d'une main imprimée sur le limon de la berge, près des roseaux, on pouvait l'attribuer aussi à une main féminine. Toutes les femmes n'ont pas la main fine et délicate. Julia, notamment, lui avait paru posséder des extrémités assez vulgaires.

Gaston allait s'éloigner, l'esprit en travail, quand il sentit quelque chose craquer sous son pied. Il venait de marcher sur un bouton de manchette en or, marqué de l'initiale F.

Il ne se souvenait pas avoir jamais vu ce bijou, mais la lettre F n'était-elle pas l'initiale du nom de Favrol ?

Malgré ce dernier indice, qui augmentait singulièrement ses doutes sur la mort de Lazare, Gaston résolut de ne rien dire à Pierre et à Christine, ni au commissaire de police.

Il n'y avait, en somme, rien de bien certain. A quoi bon inquiéter ses amis ? Maintenant, au bout d'un an, personne n'ayant eu la moindre nouvelle de M. Favrol, Gaston ne songeait plus guère au peigne d'écaille blonde, et au bouton de manchette, ou bien il trouvait à tout ce qu'il avait pu remarquer des explications fort simples et absolument étrangères au mari dé Christine.

Pierre l'avait exigé. Il lui avait tout dit. Mais, en somme, en quoi ces deux bibelots prouvaient-ils que M. Favrol pût être encore vivant ?

Là-dessus, Gaston serra la main de Pierre en riant et monta se coucher.

XXIV

Pierre avait paru peut-être ne pas attacher une grande importance à l'histoire de Gaston.

En réalité, il en avait été affecté très vivement. C'était la première fois que se présentait sérieusement à son esprit cette pensée, que Lazare n'était peut-être pas mort.

Les deux bonnes nouvelles survenues dans la journée, l'héritage du petit Jacques et la lettre du ministre à Gaston, avaient précisément disposé son esprit à certaines terreurs. C'est quand il vient de vous arriver des chances heureuses qu'il est naturel de redouter un malheur.

Qui sait si le sort n'avait pas cette ironie de ressusciter M. Favrol au moment même où la loi consentait à le déclarer défunt ? N'allait-il pas reparaître demain, cette nuit même peut-être, et lui enlever Christine ?

Malgré lui, Pierre se figurait Lazare tel que ; depuis plus d'un an, il était toujours apparu à sa pensée, livide, marbré de taches vertes, couché au fond de quelque trou dans les sables de la Loire.

Le temps était orageux ce soir-là. Les nerfs du jeune homme étaient étrangement surexcités, à un tel point qu'il souleva le rideau de la croisée et regarda dans le verger s'il ne voyait pas passer le spectre du noyé.

Tout était noir. C'est à peine si la maison et la terrasse apparaissaient comme une vague blancheur.

Pierre eut honte de sa folie et vint se rasseoir à sa table, la tête dans ses mains.

Il entendit Gaston marcher tranquillement, dans sa chambre, au-dessus de sa tête.

Par un effort de volonté, Pierre chassa le cauchemar qui le hantait. Il s'efforça de repasser un à un, dans sa mémoire, tous les détails du récit tardif que venait de lui faire son ami Mériel.

Ce bouton de manchette, trouvé sur la berge, appartenait-il nécessairement à Lazare Favrol ? Gaston ne pouvait le savoir, ayant à peine entrevu au bal, puis le soir, quelques instants avant son suicide, le mari de Christine. Mais lui, Pierre, avait vu Lazare assez longtemps, ce soir surtout où il l'avait soutenu, chancelant d'ivresse, et avait dû subir, sous la charmillie de l'hôtel de la Providence, son ignoble bavardage.

En réalité, il n'avait fait aucune attention à des détails de toilette aussi insignifiants. Il en arrivait pourtant à se figurer le contraire et croyait voir encore, tandis que le bras de l'ivrogne s'allongeait machinalement vers le carafon d'eau-de-vie, briller à ses poignets de chemises chiffonnées des boutons d'or où la lettre F était gravée.

Sottes chimères !

Il se leva brusquement et ouvrit la fenêtre toute grande. Il se sentait oppressé. Ses tempes battaient de fièvre.

Il lui arriva du dehors une odeur tiède de fruits mûrs, un bienfaisant souffle nocturne qui caressait son front brûlant.

Il s'accouda à la balustrade, regardant là-bas, en face de lui, paisible dans la nuit silencieuse, cette chère maison des parents où il avait été si heureux d'installer Christine, comme si ces bons souvenirs de jadis devaient le protéger contre les autres... et contre lui-même.

Oui. Contre lui-même. Ce n'était pas sans de rudes combats intimes qu'il s'était imposé le devoir rigoureux de respecter comme une sœur sa bien-aimée. La fougue de ses sens s'était déjà révoltée ; plus d'une fois, des envies folles l'avaient saisi d'emporter tout à coup Christine dans ses bras et de l'envelopper de baisers ardents.

Mais la jeune femme n'avait pu soupçonner ces élans aussitôt réprimés, que connaissait seule l'insomnie de ses nuits solitaires.

Ce soir-là, plus que jamais, Pierre sentait tout son être secoué par la passion, vibrante de désirs trop longtemps inassouvis.

La vision de Lazare s'était effacée peu à peu dans son cerveau. Mais cette idée fixe l'obsédait :

On va te la prendre ! On va te la prendre !

C'étaient comme des coups précipités et furieux qui lui martelaient le crâne.

Qui sait si le lendemain matin il la retrouverait ?

Ainsi, tous ces dévouements discrets, tous ces respects attendris, toutes ces victoires remportées sur lui-même allaient aboutir peut-être à une séparation éternelle !

Cette jeune femme, qu'il avait su traiter comme une jeune fille, elle ne serait jamais à lui !

Allons donc ! C'était impossible ! Et, dans un accès nerveux, l'impeccable puritain se mit à rire de sa sottise.

Les plus forts ont de ces défaillances.

Pierre, poussé par une force irrésistible, franchit l'appui de la croisée et, sautant dans le jardin, s'avança lentement vers la maison. Il chancelait. Il lui passait comme des flammes devant les yeux.

Gaston, dans la chambre au-dessus, venait le souffler sa lumière. Il entendit un bruit de bas sur le sable.

Il alla à sa fenêtre et reconnut Pierre à travers les carreaux.

Des nuages commençaient à obscurcir le ciel, la nuit était si épaisse qu'il le perdit complètement de vue au moment où il allait gravir le perron de la terrasse.

Il ne s'étonna guère. Son vieux scepticisme était loin d'être complètement éteint, et, au fond de lui-même, il pensait que ce n'était sans doute pas la première visite nocturne que Pierre aisait chez Christine.

Il sourit d'un sourire ironique et indulgent, et alla se coucher.

Pierre était arrivé sous la fenêtre de Christine. Le front moite, le cœur battant, il regardait à travers les volets fermés la clarté discrète de la veilleuse, dont la paisible lumière semblait lui attirer l'âme.

Cette idée implacable le poursuivait toujours :

On va te la prendre !

Un coup de tonnerre assourdi roula à l'horizon, semblable au grondement lointain d'un bête fauve.

Pierre fit appel à toute son énergie pour dompter la brute qui s'éveillait en lui.

Il n'avait que quelques pas à faire, quelque marches à monter, une porte à ouvrir que la confiante Christine ne fermait même pas au verrou.

Non. Il ne voulait pas.

Et, comme pour empêcher son corps rebelle de l'entraîner malgré lui, il se cramponnait de deux mains au treillage, meurtrissant les tige frêles des clématites.

Tout à coup, là-haut, derrière les volets, il entendit un faible gémissement, une voix d'enfant qui s'éveille, puis, comme un murmure doux et caressant, le murmure de la mère qui endort son petit.

L'enfant se tut, rassuré sans doute par les caresses maternelles. Pierre n'entendit plus que le rythme régulier du berceau qu'une main balançait doucement.

Il lâcha le treillage et tomba à genoux sur la plate-bande, à demi étourdi, dans une sorte d'ivresse et de torpeur. C'était la réaction de cette crise physique.

De larges gouttes de pluie commençaient à descendre du ciel noir.

Pierre se releva, maître de lui, enfin, honteux de son accès, et regagna le pavillon en tâtonnant, tandis que les nuages, amoncelés peu à peu, crevaient brusquement en une averse tiède et drue, entrecoupée d'éclairs.

XXV

Le lendemain matin, le beau temps était revenu. Le soleil séchait les traces de l'ondée. De fines vapeurs s'élevaient au-dessus des feuillages humides encore.

Gaston, qui se levait tard, achevait de s'habiller quand il entendit les voix de Christine et de Pierre qui lui arrivaient par la croisée entr'ouverte.

Tous deux causaient à voix basse.

Mériel – qu'on lui pardonne – s'approcha sur la pointe des pieds pour écouter. Il fut assez surpris. Rien dans les paroles, dans les gestes, dans le regard même des deux amoureux ne pouvait faire deviner leur rendez-vous nocturne !

– Pardieu ! pensa Gaston, voilà une assez jolie hypocrisie.

Quand il les retrouva à l'heure du déjeuner, leur attitude était toujours la même, celle de deux fiancés, purs comme la neige des montagnes ! Et il ne put s'empêcher de remarquer une fois de plus combien la jeune mère ressemblait à une jeune fille.

– Pierre, dit Gaston, c'est toi qui te promenais cette nuit dans le jardin ?

– Oui, répondit-il un peu troublé. J'étouffais.

Gaston fixait attentivement la jeune femme. Il comptait surprendre un aveu dans la teinte fugitive et rosée qui sans doute monterait à son front délicat.

Rien. Christine le regardait, candide et souriante, avec cette fière confiance, cette franchise ignorante du mal, qui répandait sur tout son être un charme profond et presque surhumain.

– Diable ! se dit-il tout bas, elle est très forte.

C'est ce jour-là que Pierre devait aller à Blois, afin de désintéresser entièrement madame Adelphe.

Vers une heure il partit, dans une disposition d'esprit assez saine. Gaston s'était efforcé avec bonté de détruire autant que possible dans son esprit l'impression fâcheuse qu'avait pu y produire le récit de la veille au soir. Il avait expliqué à Pierre que dans quinze jours il pourrait avoir épousé Christine.

Et Pierre, tout entier à cette heureuse pensée, prit le chemin de la ville, ne songeant plus guère à M. Favrol.

Il n'avait fait que quelques pas hors de la maison quand il croisa, sur la grande route, une femme de figure assez vulgaire, simplement vêtue, qu'il lui semblait avoir vue quelque part. Il ne pouvait se souvenir où.

La femme avait semblé le reconnaître et lui avait adressé, en passant, un salut respectueux.

Pierre n'y fit guère attention et continua son chemin.

La femme, poursuivant sa route en sens contraire, se dirigea vers la maison que le jeune homme venait de quitter.

Elle sonna à la petite porte du jardin.

Caliste alla ouvrir.

– Bonjour, mademoiselle Caliste.

– Ah ! c'est vous, mademoiselle Thérèse ?

C'était en effet l'ancienne domestique de Christine, que Caliste avait remplacée depuis plus d'un an.

– Madame est là ? dit Thérèse d'un ton assez humble ; auquel Caliste s'attendait peu.

– Attendez un instant. Je vais voir si elle peut vous recevoir.

Deux minutes après, Thérèse était introduite dans la chambre de Christine.

– Madame m'excusera, dit-elle avec timidité. Je suis sans place en ce moment et bien malheureuse. Je n'ai pas eu de chance. Depuis un an, depuis que j'ai quitté le service de madame...

La figure triste, les vêtements modestes, à peine propres, de Thérèse, semblaient témoigner qu'elle disait la vérité.

– Asseyez-vous, dit doucement Christine.

Thérèse s'assit sur une chaise, près d'un petit bureau en bois de rose. Le bureau était ouvert. Il y avait dessus du papier à lettre, un encrier et un porte-plume.

Thérèse continua ses doléances. Une occasion se présentait. Elle allait trouver enfin une bonne place. Mais elle avait besoin d'un certificat favorable pour les trois années qu'elle avait passées chez madame Favrol. Est-ce que madame serait assez bonne.?

Tout en parlant, Thérèse, par un geste machinal, auquel Christine ne fit aucune attention, prit le porte-plume sur le bureau et le glissa dans sa poche.

La vérité était que Christine, bien malgré elle, avait surpris plusieurs fois Thérèse se laissant embrasser par M. Favrol. Plusieurs fois, la malheureuse jeune femme avait dû se demander si son mari ne rapportait pas dans la chambre nuptiale des odeurs de cuisine.

C'était un dégoût de plus. Elle n'en était pas à les compter.

Mais comme ces tristes souvenirs étaient aujourd'hui lointains pour elle et indifférents ! Le rayonnement de son bonheur présent avait effacé à jamais toutes les ombres de sa vie ancienne. Lazare était mort. Christine, comme elle disait à Pierre d'Arnaud, avait presque oublié tout ce qu'elle avait souffert par lui.

Il lui fut donc facile de n'écouter que sa pitié.

– Je vais vous faire ce certificat, dit-elle.

Thérèse, qui s'était levée, lui baisa la main avec effusion.

Christine alla au petit bureau et chercha inutilement une plume.

– Qu'est donc devenu mon porte-plume ? Je l'avais tout à l'heure. Je vais en prendre un chez ma mère.

Thérèse offrit de lui éviter cette peine.

– Non. Ma mère est encore très souffrante. Elle a presque perdu l'habitude d'autres visages que le mien. Attendez-moi ici un instant.

A peine Christine sortie, Thérèse se dirigea vers le petit bureau, qu'elle connaissait bien. Elle savait que madame Favrol n'avait pas l'habitude de le fermer à clef.

Elle ouvrit les tiroirs l'un après l'autre, l'oreille aux aguets, les fouillant avec une grande dextérité. Elle mit bientôt la main sur un paquet de cinq ou

six lettres. Elle n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil pour s'assurer que c'était bien là ce qu'elle cherchait.

Elle fit prestement disparaître les lettres dans sa poche et alla se placer près de la fenêtre, feignant de regarder au dehors l'enfant, qui traînait un chariot dans le verger avec de grands cris de joie.

Il n'était que temps.

Christine revenait presque aussitôt.

Elle écrivit pour Thérèse le certificat qu'elle demandait. Celle-ci la remercia de nouveau, les larmes aux yeux, et se retira.

A peine dehors, Thérèse se dirigea d'un pas rapide vers un cabaret isolé, où sans doute elle était attendue.

Deux heures plus tard – Pierre n'était pas encore revenu de Blois et Gaston venait de sortir pour aller fumer un cigare sur la lisière de la forêt –

Caliste travaillait sur la terrasse, selon son habitude. Le petit Jacques, fatigué d'avoir traîné son chariot dans les allées, encore un peu molles, venait de s'endormir. Sa mère l'avait pris dans ses bras et l'avait doucement couché dans son berceau. Elle était restée à le regarder longuement, heureuse de reconnaître que Pierre disait vrai. Rien dans l'enfant né rappelait Lazare. C'était à elle seule qu'il ressemblait.

Sur la terrasse, Caliste, depuis longtemps consolée de l'abandon de Jeannin, fredonnait à mi-voix sa chanson favorite :

Çà, dit la première,
Vole, vole,
Mon cœur, vole !
Çà, dit la première,
J'entends le tambour.
Tout doux,
Et you !
J'entends le tambour..

La petite porte du jardin n'était pas fermée dans la journée. Le loquet se souleva lentement ; la porte s'ouvrit. Un homme entra dans le jardin, un homme d'assez mauvaise mine, qui s'avança lentement vers la jeune fille.

Caliste, qui lui tournait le dos, commença le troisième couplet :

Çà, dit la seconde,
Vole, vole,

Mon cœur, vole !
Çà, dit la seconde,
C'est mon ami doux.

Une main se posa légèrement sur son épaule.

Elle tressaillit.

– Ah ! dit-elle en se levant, vous m'avez fait peur. Qui demandez-vous ?

– Dites à madame Favrol qu'il y a quelqu'un qui désire lui parler.

Caliste ne connaissait pas le nouvel arrivant, et son aspect n'avait rien qui prévînt en sa faveur. Le teint terreux, l'air fatigué, un peu abruti, il était vêtu d'habits qui paraissaient avoir fait un fort long service et coiffé d'un chapeau de paille qui avait dû essuyer bien des averses.

– Votre nom ? dit Caliste, étonnée d'une semblable visite.

– C'est inutile.

– Mais, reprit la jeune fille, madame ne vous connaît pas.

– Allez, dit impérieusement le nouveau venu.

Caliste hésita un instant, puis monta l'escalier pour prévenir Christine.

L'homme, demeuré seul, jeta un regard sur son costume délabré.

– Cette fille, pensa-t-il, m'a pris pour un pauvre sans doute. Le fait est... Hier, sur la route, des gens qui passaient en voiture m'ont bien jeté un pièce de dix sous. Je voulais la leur renvoyer à la figure. Mais la voiture était déjà loin. Bah ! elle était la bienvenue, après tout. Je n'avais pas de quoi me payer un verre d'absinthe. Allons. allons. les mauvais jours sont finis.

Il regardait autour de lui la maison à demi enfouie dans le feuillage et les fleurs, et le grand verger, propre et bien tenu, tout frémissant de cris d'oiseaux.

– C'est charmant ici, murmura-t-il. Je vois qu'on ne m'avait pas trompé. M. Pierre d'Arnaud est un bon jeune homme. Il n'a pas l'air de la laisser mourir de faim.

Il rajusta sa cravate fanée et secoua la poussière qui salissait la manche de sa redingote.

– Elle va venir. de la tenue.

Christine parut au bas de l'escalier.

– Voilà cet homme, madame, dit Caliste, désignant Lazare, qui n'avait pas encore vu les deux femmes.

Christine fit quelques pas en avant. L'homme se retourna tout à coup et la regarda en face.

Christine poussa un cri terrible.

– Lui !

Elle recula, la figure contractée par l'horreur, s'embarrassa les pieds dans les plis de sa robe, et, sans la balustrade qu'elle rencontra sous ses mains, elle serait tombée à la renverse.

XXVI

Lazare, en effet, harcelé par madame Adelphe et menacé d'un scandale judiciaire, s'était décidé à tenter l'expédient dangereux que lui avait suggéré le bel Alfred.

On, se souvient que, le jour de sa disparition, dans l'après-midi, il avait été conduit par Alfred à un endroit de la berge assez désert, bien que fort rapproché de la ville. C'était là qu'Alfred avait minutieusement exposé son projet à l'infortuné débiteur.

Favrol, avant son mariage, connaissait déjà l'aimable courtier en vins d'Espagne. Ils s'étaient rencontrés à Blois et y avaient passé quatre ou cinq semaines pendant un été très chaud.

Bons nageurs tous deux, ils se baignaient presque tous les jours, et connaissaient assez bien les remous et les courants, parfois fort dangereux, du fleuve.

Ces souvenirs, sur lesquels quatre années avaient passés, n'étaient plus d'une entière netteté, surtout chez Favrol.

Alfred lui expliqua quelle direction il devait suivre et comment il pourrait traverser diagonalement le fleuve et aborder l'autre rive, près d'une petite maison isolée qu'il lui désigna.

Alfred serait le soir dans cette petite maison avec des vêtements de rechange. Pour rassurer Lazare et pour le guider, il allumerait une lanterne.

Il avait en outre recommandé à Favrol de ne se jeter à l'eau qu'en présence d'un témoin, dont la déposition suffirait pour faire croire à un suicide.

La réussite de ce dessein hardi n'avait rien d'invraisemblable. La Loire est fort large à cet endroit. La ville de Blois est construite tout entière sur la

rive droite ; la rive gauche est à peu près inhabitée.

Lazare pouvait facilement, sans que personne en sût rien, gagner pendant la nuit une station de chemin de fer et, sous un autre nom, recommencer une nouvelle existence.

De retour à l'hôtel de l'Univers, Alfred fit part de ce projet à Julia, qui le trouva fort intelligent et par curiosité, peut-être un peu aussi par bonté d'âme, voulut absolument être présente au sauvetage.

Alfred connaissait bien la petite cabane de pêcheur située sur la rive, à quelques centaines de mètres en amont du pont. La propriétaire s'étant un jour noyée par accident, elle était à vendre depuis plusieurs années. Un clerc de notaire, ancien camarade de collège d'Alfred, en avait la clef ; mais jamais il ne s'était présenté d'acquéreur. La cabane était située trop près de l'eau, au-dessous des digues, et plusieurs fois déjà, du vivant du pêcheur qui l'habitait, les inondations l'avaient gravement endommagée.

Alfred, à diverses reprises, s'était fait prêter la clef par son ami le clerc de notaire et avait donné à des dames mystérieuses, les plus honnêtes femmes de la ville, disait-il avec fatuité, des rendez-vous dans cet asile solitaire.

Dès qu'il eut reçu le mot laissé par Favrol, où celui-ci lui apprenait que sa résolution était définitivement arrêtée, Alfred se procura facilement la clef de la petite maison.

Il fit le soir, avec Julia, un excellent dîner à l'hôtel de l'Univers. Tous deux burent après leur café quelques verres de fine champagne, afin de se donner des forces pour les émotions de la soirée.

La nuit venue, Alfred offrit son bras à Julia. Ils se dirigèrent vers la maison isolée.

– Peste ! dit l'élégant courtier, comme ils passaient sur le pont, voilà le brouillard qui se lève.

En effet, tandis que s'effaçaient les dernières clartés mourantes du crépuscule, le fleuve disparaissait peu à peu tout entier sous des vapeurs blanchâtres, à chaque instant plus épaisses.

Ils s'arrêtèrent près du parapet.

– Mon pauvre vieux ! dit Julia, frissonnant sous son manteau en songeant à Favrol, j'espère bien qu'il ne va pas se ficher à l'eau par un temps pareil.

Et la grosse fille restait accoudée sur la pierre humide, saisie d'une compassion bestiale pour cet homme qu'elle n'avait jamais aimé, mais qui avait dépensé pour elle beaucoup d'argent.

– Allons, viens, dit Alfred un peu impatienté.

Et il la tirait par le bras, tout en la pinçant tendrement, moins préoccupé du sauvetage de Lazare que d'idées d'un ordre plus galant.

Alfred, le pont traversé, aida Julia à descendre par l'étroit sentier du talus. Ce ne fut pas une affaire très facile. Julia fit plusieurs faux pas et manqua plusieurs fois d'entraîner dans sa chute son frêle sigisbée.

En quelques minutes, ils parvinrent à la petite maison. Alfred tira la clef de sa poche et la fit tourner dans la serrure rouillée.

– Entre, dit-il à Julia, que le brouillard transperçait.

Puis il alluma la lanterne et la posa sur l'appui de la fenêtre.

Julia découvrit, dans un vieux placard disloqué, deux ou trois bûches et quelques reste de fagots. Elle alluma du feu.

Bientôt une flamme claire jaillit, illuminant la vieille mesure. Julia se plaça devant le foyer, tournant lentement, pour se chauffer sous toutes ses faces, comme une oie qui rôtit suspendue à une ficelle.

Alfred, tout à coup, prit galamment sa taille rebondie.

– Pas de bêtises, dit Julia. Nous sommes ici pour des affaires sérieuses. Est-ce qu'il est l'heure ?

– Pas encore, dit Alfred, consultant sa montre, dont la chaîne était ornée de diverses breloques, parmi lesquelles une corne de corail contre le mauvais œil.

– N'importe. Viens voir, dit Julia.

– Et, reprenant son manteau, elle s'avança sur le seuil.

La brume avait encore augmenté. Même à quelques mètres du bord, on ne distinguait plus l'eau du fleuve, dont on entendait le glissement le long des herbes de la rive.

– Il ne fera pas le plongeon ce soir, dit Alfred, le regard allumé.

– Tais-toi, dit Julia.

Elle écarquillait les yeux et prêtait l'oreille avec attention, imposant le silence à son compagnon d'un geste de sa main potelée étroitement gantée de suède.

Neuf heures sonnèrent aux clochers de Blois.

Dix minutes s'écoulèrent encore.

Ils ne voyaient ni n'entendaient rien.

– Bah ! dit Alfred, nous allons nous enrhummer pour rien. C'est bête à la fin. Tu sais bien que Lazare est trop capon pour tenter le coup par un temps pareil. Il est allé retrouver sa femme.

Et il entraîna Julia dans l'intérieur.

Au fond de la cheminée, les bûches s'écroulaient déjà, à demi consumées. La flamme s'était éteinte. Il ne restait que des braises rouges, qui jetaient dans la chambre de vagues lueurs sinistres.

Alfred, un bras passé autour des épaules de la grosse fille, la fit asseoir doucement sur l'humble lit et lui dégrafa son corsage, en chuchotant des paroles grivoises.

Julia se défendait, voulant toujours écouter au dehors.

– Bah !... c'est fini, dit Alfred, l'heure est passée.

Et, allant à la lanterne, il la souffla galamment.

Tout à coup, Julia se dressa effarée et sauta sur le plancher.

– Écoute !... Écoute !...

– Quoi donc ? dit Alfred, fort mécontent.

– On a crié sur le fleuve... Il se noie...

– Tu te trompes... Je n'ai rien entendu...

– Si... si... on a crié...

Un second appel, plus faible encore que le premier, un cri d'homme perdu dont l'eau inonde la gorge arriva jusqu'à eux,

Julia se rajusta en toute hâte, tandis qu'Alfred, en bougonnant, ralluma la lanterne.

Julia ne se trompait pas. C'était bien Favrol qui avait crié.

Lazare, après une longue hésitation, s'était jeté à l'eau au bout de la vieille chaussée.

C'est à peine si sa chute avait été volontaire. Ne pouvant voir briller la lanterne de l'autre côté de l'eau, il avait peur... il ramassait en vain tout son courage, debout sur les dernières pierres branlantes. Si trois ou quatre pas l'a— vaient encore séparé de l'eau, il ne les aurait pas faits ; mais, placé

comme il l'était, il lui suffit d'un éclair de résolution, d'un léger mouvement en avant pour tomber dans le fleuve.

La Loire, à cet endroit, est relativement calme, mais profonde. Lazare, au bout de quelques secondes, revint à la surface. Dans son trouble, il n'avait même pas songé à se débarrasser de sa redingote, qui le gênait singulièrement.

Il reprit pourtant assez vite un peu de sang-froid et nagea avec énergie, s'éloignant de la rive.

Il se souvenait qu'à quelques mètres il devait rencontrer un courant qui le porterait dans la direction voulue.

Après quelques brasses, en effet, Lazare se sentit rapidement entraîné. Avec ses vêtements chargés d'eau, il avait grand'peine à se maintenir à la surface.

Il se rappela tout à coup une recommandation d'Alfred : éviter un remous dangereux en se portant vers le milieu du fleuve.

Il était trop tard. Déjà le nageur tourbillonnait sur lui-même, attiré en bas et comme aspiré par la puissance du tourbillon.

Il fit pour se dégager des efforts désespérés, héroïques, et, brusquement, lancé hors du remous, il se trouva couché sur le dos sur un banc de sable.

Il était épuisé par cette première lutte. Il n'eut même pas la force de se dresser sur ses jambes et resta, pendant quelques minutes, soufflant, vomissant l'eau, le corps à moitié immergé.

Étourdi, les oreilles bourdonnantes, les membres glacés, il avait perdu toute direction.

Tout à coup, il entendit un bruit discret d'avirons. Une barque approchait, descendant la Loire.

Toute sa volonté se réveilla. Il se dit que le plus rude, après tout, était passé, qu'il fallait continuer à tout prix ; que Julia le trouverait ridicule... L'amour-propre inspire aux plus vulgaires natures de ces instants de courage physique.

Au moment où la proue du bateau venait s'ensabler près de lui, Lazare, marchant sur les mains et les genoux, s'enfuit jusqu'à l'autre extrémité du banc de sable et roula de nouveau dans la Loire.

Il continua à nager, luttant contre les eaux rapides qui l'entraînaient vers le pont. A la violence du courant, il estimait qu'il devait se trouver au milieu du fleuve.

Bientôt il vit passer confusément une masse noire très près de lui. Sans doute la barque qui, tout à l'heure, avait touché le banc de sable.

Il n'avait qu'à pousser un cri... Il était sauvé sans doute. Il en eut un instant la tentation. Mais, comme il ouvrait la bouche pour un appel, il avala brusquement une gorgée d'eau qui faillit l'étouffer.

Quand il put reprendre haleine, il était trop tard. La barque, qui filait rapidement, avait déjà disparu. La voix de Favrol se perdit dans le bruit des avirons.

Il poursuivit sa route avec un réel courage. En mer ou sur un lac, il lui eût été impossible de conserver sa direction ; ici, le courant le guidait.

La lune s'était levée, mais sa clarté ne servait qu'à rendre le brouillard visible.

Le trajet que Lazare avait à parcourir n'était pas considérable ; il lui fallait malheureusement déployer des efforts surhumains pour ne pas être entraîné à la dérive.

Puis, si bon nageur qu'il soit, un homme habillé ne peut tenir longtemps. – : de conserver ses vêtements afin qu'on pût croire à un suicide était le côté faible du projet du bel Alfred.

Les forces du nageur s'épuisaient visiblement, quand tout à coup il sentit qu'il avait pied. Il respira un instant, enfonçant profondément ses talons dans le sol. C'était la rive sans doute... il n'avait plus que quelques pas à faire.

Au troisième pas il tombait dans un trou de trois ou quatre mètres de profondeur. Ce qu'il avait pris pour la rive n'était encore qu'un banc de sable.

Lazare était à demi noyé quand il revint à la surface. Il ne se soutenait plus que par des gestes désespérés. L'eau lui entraît par le nez, par les oreilles, par la bouche. Il l'avalait, n'ayant même plus la force de la rejeter. Un insupportable bourdonnement lui troublait la cervelle. Il lui semblait que ses tempes allaient éclater.

Puis des hallucinations le prenaient. Il croyait voir, dans une lueur sanglante, Christine et Pierre d'Arnaud qui riaient en le regardant se débattre dans le fleuve sombre.

Où était-il ? la Loire avait donc deux lieues de largeur ? A quoi bon lutter plus longtemps alors ?

Il poussa un second appel, rauque, étranglé, sauvage... La terreur de la mort le prenait, de cette horrible mort du noyé...

Il avait peur... Il était perdu... Le froid de l'eau paralysait ses membres... Il se laissa entraîner sans résistance.

Sa tête était déjà sous l'eau, quand ses mains crispées rencontrèrent une poignée de roseaux.

Il les étreignit et perdit entièrement connaissance.

– Eh bien, disait Alfred à Julia, tu t'es trompée. On n'entend plus rien.

– C'est qu'il est mort, dit-elle, les dents claquant, en proie à une réelle épouvante. C'est toi qui l'as tué, lâche ! Il ne t'avait jamais fait de mal, pourtant.

Et elle courait sur la berge, appelant :

– Lazare ! Lazare !

– Tais-toi donc... tu es folle, disait Alfred.

Tout à coup, Julia aperçut, le long de la rive, une forme noire à demi enfoncée dans l'eau, que le courant balançait.

Elle s'agenouilla et vit distinctement deux mains cramponnées aux herbes.

Elle poussa un cri étouffé.

– Alfred, apporte la lanterne.

Alfred s'approcha en grognant.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Puisque je te dis que Lazare est bien tranquillement dans son lit.

Il s'interrompit. Le reflet blafard de la lanterne éclairait vaguement, à fleur d'eau, une face livide, convulsée, contractée dans une expression d'agonie horrible.

– C'était Favrol.

Déjà Julia s'était jetée à plat ventre, vautrant dans le sable humide son buste plantureux. Elle avait saisi le poignet de Lazare et s'efforçait de

l'attirer jusqu'à elle.

Mais la rive était haute et Julia s'épuisait en efforts inutiles. De grosses gouttes de sueur, malgré la fraîcheur, perlaient sur son front et descendaient sur ses joues, creusant de légers sillons à travers la poudre de riz, déjà à demi effacée par les baisers d'Alfred.

– Aide-moi donc, grand capon ! cria-t-elle à Alfred, au lieu de regarder mes jambes...

Il faut rendre cette justice à Alfred : il ne regardait pas la rondeur des mollets de Julia, que sa robe relevée laissait entrevoir ; il regardait, plongé dans une sorte d'hébètement inerte, le cadavre de Favrol.

Car il ne doutait guère que ce fût un cadavre.

Il se décida pourtant à déposer sa lanterne, à se coucher à plat ventre à son tour et à saisir l'autre bras du noyé.

Tous deux parvinrent à grand'peine à hisser sur la berge le corps immobile et raidi.

Une des mains avait saisi les roseaux d'une étreinte si désespérée qu'une touffe fut entraînée avec elle, Alfred n'ayant pu desserrer les doigts crispés.

Julia se pencha sur Lazare. Elle écoutait si son cœur battait encore. Elle n'entendait rien.

– Est-ce que c'est fini ? dit-elle.

– Je crois... je crois que oui, bégaya Alfred.

– Il faut d'abord le porter dans la maison. Nous verrons bien. Laisse-moi faire.

Et Julia, se baissant sur le corps, le saisit de ses deux bras sous les jarrets et sous les épaules, et se relevant, avec cette énergie nerveuse qui, à de certaines minutes, fouette les plus lymphatiques, elle emporta Lazare comme un enfant jusqu'à l'intérieur de la cabane et le posa doucement à terre devant la cheminée.

– Le feu s'éteint, dit-elle à Alfred. M-ets du bois.

Et, comme Alfred n'en trouvait plus :

– Prends une chaise.

Alfred brisa facilement une vieille chaise de paille, et en jeta les morceaux dans le foyer. Bientôt – une flamme claire et pétillante s'éleva de nouveau.

Julia avait déjà à moitié déshabillé Favrol, toujours immobile, et l'avait couché sur le côté.

– Frotte-lui le ventre, dit-elle à Alfred.

Celui-ci obéit passivement et se mit à frictionner Lazare avec la paume de sa main droite.

– Prends ton gilet de flanelle, que tu feras chauffer, dit la grosse fille.

Et, comme il hésitait, elle lui enleva sa redingote et son gilet, lui déboutonna le col de sa chemise, la rabattit sur la ceinture de son pantalon et défit le gilet de flanelle.

– Tiens ! et dépêche-toi. Allons ! Hop !

Et tandis qu'Alfred, le torse nu, frictionnait l'abdomen glacé de Lazare, Julia lui introduisait le doigt dans la gorge.

Toute femme, même la plus misérable, a en elle une infirmière qui sommeille.

Brusquement, avec un gloussement rauque, le noyé vomit un torrent d'eau, qui rejaillit jusque sur le corsage de la grosse blonde.

– Il remue ! s'écria-t-elle.

En effet, Lazare, soulagé, avait fait un léger mouvement.

Julia se pencha sur lui et, sans dégoût, appliquant sa bouche sur ses lèvres froides qui tant de fois avaient cherché les siennes, elle lui insuffla de larges gorgées d'air dans les poumons.

Bientôt Lazare poussa un faible gémissement et ouvrit les yeux.

Puis il se dressa sur son séant, regardant d'un œil encore fixe l'intérieur de la cabane, où dansait le reflet de la flamme du foyer, et les deux personnages empressés auprès de lui.

– Allons, ma pauvre vieille, dit Julia, satisfaite de son œuvre, ça ne sera pas encore pour aujourd'hui.

Ils avaient apporté des vêtements de rechange et un petit flacon de kirsch.

Julia colla le goulot à la bouche de Lazare, qui avala avec avidité ce cordial réchauffant. Puis elle en but un coup elle-même pour se remettre.

Au bout de quelques minutes, Lazare, s'accrochant au bras dodu de la courtisane, parvint à se dresser sur ses jambes, balbutiant quelques mots entrecoupés.

– Il faut l'habiller, dit Julia à Alfred. Aide-moi.

Et tous deux achevèrent de' dépouiller Lazar de ses vêtements trempés d'eau et lui mirent les vêtements secs qu'ils avaient apportés. Il se laissait faire comme un enfant, s'aidant à peine.

Quand sa toilette fut terminée, il s'assit sur le lit, à moitié remis de sa syncope, mais conservant cet air vaguement abruti d'un homme qui viendrait de recevoir un coup de massue sur la tête.

– Ce n'est pas tout ça, mon mignon, dit Alfred. Il s'agit de filer au plus vite.

Et comme Favrol le regardait sans paraître comprendre, Alfred, en quelques mots rapides, se rappela à lui-même et secoua son intelligence, un instant paralysée par l'épouvante de la mort. Puisque le coup avait réussi, il fallait savoir en profiter. Il allait se mettre en route tout de suite, remonter la rive du fleuve jusqu'au point le plus proche et prendre un train de nuit.

– Est-ce qu'il ne peut pas rester encore un peu ? dit Julia, il doit être bien faible.

– Non... non... dit Alfred. On le cherche peut-être. On peut nous surprendre ici. Tu peux marcher, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Favrol, qui fit quelques pas avec difficulté, les jambes encore raides.

– Alors, en route. N'oublie pas de changer de nom. Comment t'appelleras-tu ?

– Je n'y ai pas songé, dit Lazare.

– Tu ne songes donc à rien ? Ah ! si je n'étais pas là... Tu t'appelleras Paul Durand. Cela te va-t-il ?

Alfred paraissait fort satisfait de l'effort d'imagination qui lui avait fait découvrir, sans résiter, ce nom original.

– Paul Durand. soit. dit Lazare, dont toute l'énergie s'était dépensée dans sa lutte avec le fleuve.

– Va-t'en bien loin d'ici surtout, si tu ne veux pas être reconnu ; à l'étranger, si tu peux. Qui sait ? tu feras fortune peut-être.

Lazare, qui avait toujours été incapable de toute activité et de tout travail, sourit avec ironie.

– Dis donc Alfred...

Et il portait, avec embarras, la main à son gousset.

– Tu n’as pas le sou ? dit Julia.

– Diable ! dit Alfred. Moi je n’ai que deux louis à t’offrir.

– Qui est-ce qui te demande ton argent ? interrompit Julia. J’y ai songé, moi.

Elle tira de son corsage un petit paquet de billets de banque.

– Tiens... Voilà trois cents francs. Il ne faut pourtant pas que tu sois forcé d’aller à pied.

Et elle tendait les billets à Favrol hésitant.

– Oh ! tu peux les prendre, dit-elle. Tu m’en as assez donné.

– Merci, dit Lazare, tu es une bonne fille.

Et il empocha les trois cents francs avec un geste d’insouciance.

– En route ! en route ! répétait Alfred. Tu n’as qu’à monter sur le chemin de halage. Tu le suivras à ta gauche. A sept ou huit kilomètre d’ici, tu trouveras un pont.

– Donne-nous de tes nouvelles, dit Julia.

– Bah ! à quoi bon ? Adieu.

– Je veux que tu m’écrives...

– Soit... Je t’écrirai...

– Mon pauvre Lazare !... s’écria Julia subitement attendrie.

Et elle se jeta à son cou.

– Que c’est bête, les femmes ! murmura tout bas Alfred.

Et, prenant Lazare par le bras, il l’arracha aux caresses de Julia, le conduisit derrière la abane jusqu’au chemin de halage et le vit presque aussitôt disparaître dans l’obscurité.

Fredonnant l’air de la *Grâce de Dieu* :

Adieu, mon fils, adieu...

revint à Julia, qui était restée assise sur le lit, songeant, prise d’une pitié sincère pour le pauvre diable qui s’en allait tout seul sur les routes, dans le grand silence de cette nuit brumeuse.

– Tu as le cœur de chanter ? dit-elle à Alfred.

– Eh bien ? Après ? Puisque nous l’avons sauvé...

Et le bel Alfred, se rapprocha de Julia, avec d’évidentes intentions de renouer le galant entretien interrompu par le cri désespéré de Favrol.

Mais celle-ci le repoussa si rudement qu'il faillit tomber à la renverse.

– Je n'ai plus le cœur aux bêtises.

– Peste ! tu avais donc un coup de cœur pour ce bon Lazare, surnoise !

Tout à coup, la bougie, consumée jusqu'au bout, s'éteignit dans la lanterne restée à terre.

En même temps un coup de vent poussait violemment contre le mur la porte restée entr'ouverte.

– Il fait lugubre ici, dit Julia.

– Oui. Partons.

Aux dernières clartés mourantes des braises elle ramassait en hâte les habits tout trempés abandonnés par Favrol et les passait dans une serviette.

– Dépêche-toi, dit Alfred. Il n'est que temps.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit Julia, le rejoignant sur le seuil.

Alfred lui montra, dans la brume que le vent commençait à déchirer, de vagues lueurs de falots errants. On entendait des appels confus sur le fleuve. C'étaient les mariniers qui cherchaient le corps de Favrol.

Alfred, à coups de botte, recouvrit de cendre tant bien que mal les tisons encore ardents, prit le paquet, entraîna Julia dehors et referma doucement la porte.

– Attends un peu, dit-il à mi-voix. Ce soir, on ne découvrira rien ; mais demain, au jour, on pourra revenir.

Et il effaça du mieux qu'il put les traces de pas sur la berge et autour de la petite maison. Il poussa même la précaution jusqu'à redresser les ossements à la place où ils avaient tiré Lazare de l'eau.

Il n'oublia que cette empreinte de la main de Julia sur le talus de la rive, qui n'attira pas l'attention des agents le lendemain, mais que devait remarquer Gaston Mériel.

Ce travail terminé, il prit le paquet de vêtements sous un bras, Julia sous l'autre, et il revinrent en silence jusqu'au pont.

– Tiens ! – mon peigne ! dit Julia, dont les cheveux tombaient sur ses épaules.

– Ma foi. tant pis. Il est trop tard pour revenir. J'ai bien oublié la lanterne, moi.

Peu d'instants après, ils étaient de retour à l'hôtel de l'Univers. Après avoir réparé le désordre de leur costume, ils se faisaient servir à souper dans la chambre de Julia.

On sait que le lendemain, dans la matinée, tous deux étaient appelés devant le commissaire de police. La déposition d'Alfred confirma dans l'esprit de ce fonctionnaire l'hypothèse du suicide de M. Favrol.

Dans l'après-midi, les deux amoureux quittèrent Blois.

XXVII

Lazare, dès qu'Alfred l'eut laissé sur le chemin de halage, s'enfonça dans le brouillard d'un pas incertain, le cerveau encore trouble. Il avançait machinalement. Sa volonté était comme anéantie.

Parfois, pris d'une faiblesse soudaine, il était obligé de s'appuyer un instant au tronc d'un saule ou aux barrières de bois qui entourent les pâturages. Il se revoyait luttant contre la Loire ; il lui semblait que tout ce brouillard qui l'enveloppait, c'était encore cette eau maudite qui l'étreignait et l'aveuglait. Il sentait toujours un goût fade dans sa gorge...

Il fit près de deux lieues, en proie à ce cauchemar, se trainant avec épouvante sur la route obscure, trébuchant dans des ornières vaseuses. La rencontre d'un enfant l'eût terrifié. L'énergie qu'il avait déployée tout à l'heure avait complètement épuisé ses forces physiques et morales. C'est une réaction assez ordinaire après les grands lancers courus.

Cependant la brume s'éclairait peu à peu, dissipée par le vent qui fouettait le visage du piéton. La lune se montra au ciel sans nuage, chassant les dernières vapeurs et brisant son reflet pâle dans l'eau rapide de la Loire.

La Loire... Il semblait à Lazare qu'elle l'attirait, qu'elle voulait le reprendre.

Il n'osait même pas la regarder. Le vertige l'aurait saisi.

Il se boucha les oreilles avec ses mains pour ne pas entendre le sourd murmure du fleuve.

Entin, comme les forces allaient lui manquer tout à fait, la blancheur d'un pont lui apparut. Sur la rive opposée retentissait le sifflet rauque d'un train de marchandises, dont Lazare voyait les feux rouges glisser derrière une haie d'acacias.

Il y avait un village de l'autre côté du pont. Lazare s'engagea dans les rues désertes. Pas une lumière aux fenêtres. Un silence aussi profond que celui de la campagne. Mais Lazare éprouvait un grand soulagement à s'éloigner enfin de la Loire.

Il arriva à une station dont il ne demanda pas même le nom. Un employé à demi endormi l'a appris que, dans une heure, il y avait un train pour Paris.

Lazare s'assit sur un banc de la gare. Il était seul. Ses hallucinations cessèrent, et il commence à se rendre compte de son étrange situation.

Un instant il songea à rentrer à Blois et lutter contre madame Adelphe. Mais à quoi bon. Il était absolument ruiné. Julia ne voudrait plus de lui. Sa femme le détestait... Décidément, avait bien fait de disparaître.

Où allait-il ? Il n'en savait rien encore et s'il trouvait incapable en ce moment de prendre une décision. Mais il avait au fond du cœur de vagues espérances, comme tous ceux qui marchent vers l'inconnu.

Un coup de sifflet lointain l'arracha à ses réflexions. C'était le train de Paris. Il prit un billé de seconde, trop exténué pour supporter le sup plice d'un wagon de troisième classe.

Lazare monta dans le premier compartimen venu. Il n'y avait dans ce compartiment qu'un voyageur un vieux bonhomme d'aspect débonnaire, qui ronflait dans un coin. Brusquement réveillé par le bruit de la portière, il jeta du côté du nouvel arrivant un regard peu rassuré.

Favrol, en effet, livide, les yeux hagards, pantalon souillé de boue, avait un aspect peu propre à inspirer la confiance.

Il s'aperçut de l'effet qu'il produisait.

– N'ayez pas peur, monsieur, dit-il d'un ton bourru.

Et, s'allongeant sur la banquette, il s'endormit presque aussitôt.

Mais son camarade de wagon ne put fermer l'il de la nuit. Il regardait avec surprise, à la clarté jaunâtre de la petite lampe, le dormeur inquiétant, qui parfois se retournait brusquement, oppressé par des rêves sinistres, et mâchonnait des mots incohérents.

Il faisait jour quand le train arriva à Paris.

Lazare allait-il rester dans la capitale ? Il en eut un instant l'idée ; mais il y connaissait trop de monde. Il avait besoin, d'ailleurs, de se transporter dans un milieu entièrement nouveau.

Il déjeuna près de la gare d'Orléans, dans un petit hôtel borgne, et le jour même partit pour Genève.

A son arrivée en Suisse, il avait à peine cent-cinquante francs dans sa poche. C'est ce qui lui restait de l'aumône de Julia.

Il prit une chambre dans une modeste auberge, sous le nom de Louis Durand.

Comment allait-il gagner sa vie ? Question qu'il laissa plusieurs jours sans réponse, de pensant, sans souci de l'avenir, la petite somme qu'il avait en poche.

Le soir, il allait dans un café où se réunis saient des Français, pour la plupart réfugiés d la Commune : les prudents qui avaient su filés à temps, laissant les naïfs se faire tuer sur les barricades.

Ne s'étant jamais mêlé de politique Favro fut fort mal accueilli par ses compatriotes. On sait que ces sortes de gens sont singulièrement soupçonneux. Bientôt le bruit se répandit parmi les « proscrits » que ce nouveau client était un mouchard, et un soir le célèbre Sauvaire, ex-membre du comité central, s'approcha de la table de Favrol et lui fit entendre clairement que ses amis et lui étaient résolus à ne pas supporter plus longtemps la présence parmi eux d'un espion de Thiers.

Lazare sortit sans répondre ; des huées ironiques saluèrent son départ.

Deux ou trois jours après, Favrol venait de se lever ; il était accoudé à la fenêtre de sa petite chambre et songeait qu'il ne possédait plus qu'une pièce de quarante sous, quand on frappa discrètement à sa porte.

Un homme entra, grisonnant, d'allures assez communes, ayant l'air d'un ancien militaire.

Dès les premiers mots, Lazare comprit ce qu'on venait lui offrir.

La police secrète entretenue à Genève par le gouvernement français le savait sans ressources : elle lui faisait proposer une place parmi ses agents.

Favrol refusa d'abord.

Deux jours après, chassé de son hôtel, n'ayant pas mangé depuis vingt-quatre heures, il acceptait.

Mais ce paresseux n'était même pas propre à cette besogne. Il n'entendait rien à ce métier assez difficile ; au bout de quelques mois on lui signifia son congé.

Que faire ? Chercher du travail ? Quel travail ? Il ne savait rien faire.

Un matin, le dégoût de Genève le prit. Il résolut de rentrer en France. Il partit à pied, – car il avait à peine économisé une vingtaine de francs, – et se dirigea vers la Provence, en traversant le Dauphiné.

Le voyage fut long et pénible. Il passa par la Chartreuse, puis descendit à Grenoble. De là, il gagna Briançon par la route sauvage de l'Oisans, se reposant vingt-quatre heures à l'hospice du Lautaret, au pied des glaciers, près des grandes prairies où herborisa jadis Jean-Jacques Rousseau. De Briançon il gagna Gap, Sisteron et Digne, à travers le paysage désolé des Hautes et Basses-Alpes.

A Digne, il prit la route qui, par Castellane, conduit à Grasse.

A Grasse, il vécut deux jours dans une sale auberge de rouliers.

Le second jour, comme il achetait deux sous de tabac à fumer, la buraliste enveloppa son tabac dans un fragment de journal récent que Lazare, par désœuvrement, s'amusa à parcourir. Dans un « Echo » il était question d'un scandale survenu à Nice, une rixe entre deux femmes galantes sur la promenade des Anglais. Bien que les deux combattantes ne fussent désignées que par leurs initiales, dans l'une d'elles, d'après la description du reporter, Lazare crut reconnaître Julia.

Le soir même il partait pour Nice, toujours à pied.

A Nice, il se rendit aux bureaux de ce journal, dont un fragment était tombé sous ses yeux. Il voulait savoir si la femme dont il avait été question dans l'« écho » était bien Julia.

Lazare n'avait pas songé à son costume sordide, à sa barbe inculte, qui lui donnaient l'air d'un mendiant piémontais.

Il fut reçu par un jeune monsieur fort élégant, qui le toisa d'un air dédaigneux, et le mit à la porte.

Le soir, devant le théâtre, Lazare, dont la faim tordait les entrailles, se promenait les mains dans ses poches, regardant s'arrêter les équipages devant le perron.

Il n'y avait, ce soir-là, qu'un commissionnaire :

– Tiens ! se dit-il, si j'ouvrais les portières... Bah ! quand on a été mouchard, il n'y a pas de honte.

Précisément, un coupé élégant arrivait au grand trot.

Lazare s'avança, ouvrit la portière, et abaissa le marchepied.

Un homme et une femme en toilette de soirée en descendirent. Un parfum vanillé bien connu monta aux narines de Favrol. Et tandis que le bel Alfred lui-même, son monocle vissé à l'œil, laissait tomber une pièce blanche dans sa main, Lazare entendit tout à coup la voix de Julia, qui s'était retournée, et l'avait reconnu :

– Lazare ! Ah ! Elle est bien bonne !

Alfred se retourna aussi, fort surpris et fort contrarié :

– Ma chère, je vous en prie !... on nous regarde. Pas de nouvel esclandre... Venez.

Et l'éventail et la lorgnette à la main, il cherchait à entraîner la grosse blonde :

– Laissons cet homme.

– Cet homme ! Mon pauvre vieux Favrol !... Tu as assez vécu à ses crochets, dis donc ?

Alfred blêmit.

Deux ou trois jeunes gens, placés assez près d'eux pour entendre, riaient de tout leur cœur.

Cependant Julia, sans s'inquiéter de sa robe à traîne, de son corsage de velours rouge hardiment décolleté, de ses gants à dix-huit boutons, avait saisi les mains de Lazare ahuri, et l'avait embrassé de tout son cœur sur les deux joues :

– Viens me voir demain, lui dit-elle, 3, boulevard Saint-Jean-Baptiste.

– Vous êtes folle ! lui dit à l'oreille Alfred, les dents serrées, étreignant, dans un accès de rage, le poignet cerclé d'or de Julia.

Mais elle, très tranquillement, tandis que Lazare s'éloignait :

– Qu'est-ce qui te prend ? Tu fais le fier avec les anciens amis ? Allons, suis-moi !

Et elle traversa, sans aucun embarras, les groupes qui commençaient à se former sous le péristyle.

Alfred marcha derrière elle sans répliquer.

Le lendemain, comme il se levait fort tard, selon sa coutume, Alfred trouva Julia déjeunant avec Favrol. Pour cacher son veston roussâtre et son

pantalon effrangé, elle l'avait forcé à revêtir une large robe de chambre japonaise à elle, dans laquelle Lazare faisait assez piteuse figure.

– Madame.. dit Alfred, avec une certaine dignité.

Julia éclata de rire.

– Allons, viens déjeuner, paresseux, et tâche d'être plus aimable que cela avec l'ami Lazare.

Le lendemain et les jours suivants, Favrol revint. Avant que la semaine fût écoulée, Julia exigea qu'il abandonnât le sale bouge où il allait coucher le soir, et lui fit faire un lit dans une petite chambre qui servait de débarras.

Il faut dire, si bizarre que cela paraisse, que Julia, à cette époque, n'avait dans son existence personne autre qu'Alfred. Les sens singulièrement calmés par son obésité croissante, ayant d'ailleurs, en femme d'ordre, su mettre de côté une somme assez ronde, la vaillante lutteuse éprouvait le besoin de se reposer un peu sur ses lauriers.

Et puis, de son côté, Alfred, depuis un an, avait amassé, on n'a jamais pu savoir comment, un petit capital, et Julia n'était pas fâchée d'exploiter à son tour l'ancien amant de cœur qu'elle avait si longtemps hébergé gratis.

CCertes, Julia avait recueilli Lazare non par passion, mais par bonté. Elle ne songeait guère à renouer les relations d'autrefois avec ce vagabond fatigué et fiévreux.

Quant à lui, moitié ami, moitié domestique, i tâchait de se rendre utile dans la maison autant qu'il le pouvait.

Mais la présence de cet être inoffensif contrariait Alfred, qui cherchait une occasion de s'en débarrasser. Ils restèrent à Nice jusque dans l'été, Julia l'avait voulu, espérant que la grande chaleur la ferait maigrir.

Leur distraction principale consistait à aller-jouer à Monaco.

Un soir Alfred arriva, la figure rayonnante. Il tenait une lettre à la main.

Julia était couchée sur un divan dans son petit salon, sommeillant à demi. La journée avait été brûlante. Lazare, près de la fenêtre, le front collé aux vitres, regardait un orage qui se formait sur la Méditerranée.

– Ma vieille, dit Alfred, une bonne nouvelle. Tu te souviens que tu m'avais parlé de ta tante de Saint-Nazaire, une vieille fille, mademoiselle Laurent, chez qui tu avais envoyé ton petit mioche ? Eh bien... elle est morte.

– Ah ! dit Lazare.

– Oui. Je m'en suis informé. Et elle laisse deux cent mille francs à ton fils. Tiens, lis. C'est le cas d'aller retrouver ta femme.

Revoir Christine... c'était la pensée constante, l'idée fixe de Lazare. Dans tous les galetas où il avait couché, ici, dans la petite chambre de Julia, ce n'était plus son ancienne maîtresse qu'évoquait son désir : c'était sa femme, c'était ce corps jeune et frais, resté virginal sous ses caresses qui lui apparaissait dans ses insomnies comme dans ses rêves.

Il avait été réellement épris de Christine, alors qu'il l'avait épousée. Amour grossier, désir de libertin. Mais désir ardent, obstiné, vivace, que la froideur de sa jeune femme avait un instant calmé, mais qui reparissait tout à coup plus intense, plus effréné que jamais.

Julia s'était fait de sa présence une habitude. Elle fut fort ennuyée de voir qu'il songeait à la quitter. Elle alla même, pour le retenir, jusqu'à lui offrir auprès d'elle la place qu'Alfred y tenait l'année précédente.

– Maintenant c'est lui qui sera le monsieur qui paye, disait-elle en riant. Ce sera drôle.

Et, comme malgré ses propositions aimables, Lazare persistait à vouloir partir :

– Allons, c'est entendu, dit-elle d'un ton impérieux, je veux que tu restes.

Favrol feignit de céder, et, comme s'il entraît déjà dans la peau de son personnage, emprunta deux louis à Alfred.

Le lendemain matin, il allait jouer à Monaco. La chance le favorisa. Dès qu'il eut devant lui cinq ou six cents francs, il prit le train, sans même faire ses adieux à Julia, et ne s'arrêta qu'à Blois.

Depuis deux jours, il errait autour de la maison qu'habitait Christine, s'informant de côté et d'autre, guettant une heure où Pierre d'Arnaud serait absent ; car il était résolu autant que possible à agir sans éclat et sans scandale.

Il avait rencontré Thérèse, son ancienne domestique, et l'avait mise dans ses intérêts. On sait comment celle-ci avait pu s'emparer de quelques lettres adressées par Pierre à Christine.

XXVIII

Telle avait été, depuis quatorze mois, l'existence du mari, qui brusquement apparaissait devant Christine épouvantée.

La jeune femme, pendant quelques secondes, fut incapable de parler. Elle balbutia, comme anéantie :

– Vivant !... Vivant !...

– Madame, dit ironiquement Lazare, cette émotion flatteuse.

Christine le regarda une seconde fois en face comme pour s'assurer que ce n'était pas un épouvantable cauchemar.

Non. C'était bien sa figure, comme c'était bien sa voix, sa voix rauque et vulgaire.

Elle poussa un cri étouffé et tomba assise près d'une petite table, les lèvres pâles, le regard fixe.

– Remettez-vous, dit Favrol. Oui, j'existe. Je regrette que mon existence dérange vos combinaisons. Je vous dois quelques explications, je le sens. Je vais vous les donner franchement.

Il y a un an, je me trouvais dans de fort mauvais draps : criblé de dettes qu'il m'était impossible de payer, – sur ce chapitre la fille de M. Bernard n'a pas le droit d'être bien sévère, – menacé en outre de je ne sais quelle sottise affaire, acculé dans une impasse, je n'avais pas le choix des moyens. Je n'ai vu qu'un seul parti à prendre : disparaître. Vous savez que je suis fort bon nageur. Je connais en outre assez bien les courants de la Loire. La nuit, et le brouillard aidant, j'ai pu simuler un suicide : j'ai gagné la rive gauche, non sans peine, car, à vrai dire, j'ai failli me noyer pour tout de bon. Votre mauvaise chance ne l'a pas voulu. Des amis m'attendaient sur la rive, dans une petite maison déserte, avec du feu et des vêtements secs : et, tandis

qu'on sondait inutilement tous les bancs de sable du fleuve, je gagnais la Suisse, où j'ai vécu sous un nom quelconque, assez misérablement d'ailleurs. Voilà toute mon histoire. Je vois que ma ruse a réussi, car, Dieu me pardonne ! c'est mon deuil que vous portez. L'attention est touchante, et je vous en sais gré.

– Ainsi vous vivez ? dit Christine. Pourquoi ? Comment ? Peu m'importe. Vous vivez. Eh bien ! que me voulez-vous ?

– Ce que je veux ? dit Lazare. Vous êtes charmante. Mais il me semble que je suis votre mari. Je viens vous chercher.

– Vous venez.

Christine n'eut pas la force d'achever.

– Du calme, je vous en prie. Vous me rendrez cette justice que je fais mon possible pour éviter tout tapage. J'ai choisi pour venir ici un instant où je vous savais seule. Tout à l'heure, sur la grand'route, j'ai vu passer votre amant qui se rendait à Blois.

– Mon amant ! cria Christine indignée.

– Eh ! madame, continua Lazare avec impatience, êtes-vous mariée ? Non, n'est-ce pas ? Amant me paraît donc un terme fort convenable. fort exact du moins.

Christine commençait à se remettre un peu de son émotion. Le mépris lui revenait avec le sang-froid.

– Pensez-vous, dit-elle avec hauteur, que je m'abaisse à me justifier ?

– Je ne vous le demande pas, répondit Lazare. Je ne vous demande que de me suivre avec notre fils. Nous emmènerons aussi madame Bernard, si vous le désirez. Quant au passé... n'en parlons plus. Il me semble que je fais galamment les choses. Eh bien ? vous ne répondez pas.

Christine restait atterrée. Elle n'avait pas songé un seul instant que le retour de son mari fût possible. Brusquement son cœur d'enfant se brisa et, retenant ses sanglots :

– Ah ! monsieur, monsieur, ayez pitié. Vous le voyez, je suis humble, je suis douce ; j'oublie tout ce que vous m'avez fait souffrir ; je n'ai pas la force de lutter et de maudire. Vous voyez, je vous supplie ; si vous le voulez, je me mettrai à vos genoux. Ayez pitié !

Et, comme son mari ne répondait pas, elle s'agenouilla devant lui.

– Que demandez-vous ? dit Favrol en ricanant. Que je m'en aille, n'est-ce pas ? Que je vous laisse ensemble ? Vous êtes une folle, et vous ne comprenez pas ce qu'il y a d'odieux dans vos supplications. Relevez-vous.

Christine se releva, honteuse, la rougeur au front, les yeux secs.

– Ah ! vous avez raison, dit-elle, j'oublie à qui je parle.

A ce moment, le petit Jacques, qui venait de s'éveiller, parut sur le seuil de la maison. Caliste le tenait par la main.

– Maman ! cria l'enfant de sa claire voix joyeuse, en courant vers Christine.

Puis, apercevant un visage inconnu, il le regarda avec inquiétude, les sourcils froncés, ne lâchant pas la robe de sa mère.

– C'est Jacques, n'est-ce pas ? dit Favrol. Viens m'embrasser, mon enfant.

– Non, dit Jacques, cachant sa figure dans les jupes de Christine.

Lazare s'approcha.

– Allons, viens. N'aie par peur. Je suis ton papa.

Le petit releva la tête.

– Mon papa ? répéta-t-il, ne paraissant pas comprendre.

Gaston, depuis un instant de retour, avait assisté à cette scène ; il était moins surpris que ne l'avait été Christine du retour de M. Favrol.

– Monsieur, dit-il à Lazare, intervenant tout à coup, vous voyez bien que cet enfant ne connaît pas ce mot-là.

– Monsieur... dit Lazare.

– Emmenez Jacques, dit Christine à Caliste, qui prit l'enfant par la main et le conduisit dans le verger.

– Monsieur Gaston Mériel, avocat, dit Gaston, se présentant lui-même à Lazare.

– Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit dédaigneusement celui-ci.

– Je vous connais, moi, monsieur. Vous voilà de retour. Je vous attendais.

– Ah ! vous m'attendiez ? dit Lazare avec ironie. Encore un défenseur, madame. Mes compliments.

– Vous avez tort de sourire, interrompit Gaston, et vous ferez sagement, croyez-moi, de renoncer à toute plaisanterie de ce genre. Madame veut bien

avoir confiance en mon amitié, et, s'il me plaît de vous dire vos vérités, vous les entendrez.

Lazare ne sourcilla pas.

– En venant ici, monsieur, répondit-il, j'ai eu soin de m'armer d'une inaltérable patience. –

– C'est fort prudent, dit Gaston. Ainsi, monsieur, vous vous êtes fait passer pour mort. Pourquoi ? Je crois le savoir à peu près. Vous revenez. C'est plus difficile à comprendre.

– Vraiment ?

– Entendons-nous. Madame, du moins, qui est fort naïve, n'a pas compris. Je vous connais mieux qu'elle, à ce qu'il paraît. Il y a quelques jours à peine, à Saint-Nazaire, je causais de vous avec votre tante, mademoiselle Leurent.

– Mademoiselle Leurent ? interrompit Lazare. Voilà plus d'un mois qu'elle est morte.

Gaston sourit légèrement.

– Je voulais vous le faire dire. Et vous savez qui est son héritier ?

Il se tourna vers Christine.

– Comprenez-vous maintenant, madame, pourquoi j'ai frémi quand vous avez reçu cette lettre ? Qu'était cette fortune auprès du danger possible ? Pauvre, vous pouviez être tranquille... mais riche... Parbleu ! M. Favrol ressuscite.

– Puissiez-vous dire vrai ! s'écria Christine. Si c'est cet argent que vous voulez, monsieur, prenez-le ! prenez-le... Oh ! je vous l'abandonne de grand cœur.

– Vous êtes généreuse, madame, dit Lazare. Malheureusement, cet argent appartient à votre fils et vous ne pouvez en disposer, Êtes-vous décidée à me suivre ?

– Jamais ! répondit Christine.

– Je ne suis pas méchant, dit Lazare. Vous êtes très émue, très troublée. C'est bien naturel. Je vous accorde une demi-heure de réflexion. Je vais fumer un cigare dans votre jardin. Si monsieur connaît la loi, il pourra vous éclairer sur votre situation et, j'en suis sûr, il vous donnera de sages conseils. A tout à l'heure.

Et il descendit tranquillement les degrés de la terrasse.

Christine demeura seule en face de Gaston, presque aussi ému qu'elle.

– Est-ce vrai, est-ce vrai, s'écria-t-elle, que je dois suivre cet homme ? Répondez. Vous comprenez, moi, j'ignore toutes ces choses. Par lui j'ai souffert, oh ! bien durement souffert. Il ne m'a épargné aucune humiliation, aucun supplice. S'il apparaissait de temps à autre dans ma vie de solitude et de larmes, c'était la menace à la bouche, amer et brutal. Il a eu son fils ; il s'en est si peu occupé que tout à l'heure il ne le reconnaissait même pas. Un jour, enfin, par raffinement de cruauté, il me laisse croire à ma délivrance ; puis, tout à coup, il revient, plus hautain, plus cynique, plus impérieux que jamais. Quant à moi, je le jure devant Dieu, je n'ai rien à me reprocher. Eh bien ! répondez, que puis-je faire ? Je suis à bout de patience, et je veux me défendre. Qu'est-ce que la loi a fait pour moi ?

– Amie, dit Gaston très grave, je vais vous répondre en toute franchise, sans rien vous dissimuler de votre situation. Vous me demandez ce que la loi a fait pour vous. Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'elle a fait pour lui.

– Parlez... parlez vite.

Gaston prit la main de Christine, qu'il sentit chaude de fièvre.

– M. Favrol est votre mari. Il peut vous forcer à le suivre, au besoin vous y faire contraindre par la gendarmerie. Ce n'est pas tout. Il faut que je vous parle en toute franchise n'est-ce pas ? A ses yeux, Pierre est votre amant.

Christine jeta un cri de protestation si naïf, si sincère, que Gaston eût été convaincu de son innocence s'il n'avait vu Pierre, la nuit précédente, traverser furtivement le verger pour aller retrouver la jeune femme.

– Je n'ai pas à vous juger, moi, reprit-il, mais, je vous l'ai dit souvent, le monde vous accuse et vous condamne ; il y a certains sentiments qu'il ne peut comprendre. Eh bien ! la justice fera sans doute comme tout le monde. M. Favrol peut donc demander la séparation de corps.

– La demander, lui ! s'écria Christine, indignée.

– Et il l'obtiendrait, sans doute, poursuivit Mériel. Rien n'est plus sceptique qu'un magistrat. Il l'obtiendrait, ne fût-ce que pour injure grave. Vous n'êtes pas coupable ; qu'importe, si tout le monde vous croit coupable ? Avoir donné prise à la malveillance est contre la femme un grief suffisant. Vous parlerai-je du duel ? Il me paraît peu dans les goûts de votre

mari. D'ailleurs, s'il lui faut du sang, il n'a pas besoin d'un duel : il peut tuer Pierre et vous tuer, le code l'excuse et le jury l'acquittera.

– Et moi, moi, interrompit Christine avec violence, quelles armes ai-je contre lui ? Vous venez de me dire tout ce que la société fait pour le coupable, que fait-elle pour l'innocent ?

– Rien.

– Rien ?

– Rien. Votre mari vous a-t-il battue devant des témoins, ou grossièrement insultée ? Non, n'est-ce pas ? A-t-il été condamné en cour d'assises ? Enfin a-t-il été l'amant de votre cuisinière ? C'est probable, mais vous n'en avez sans doute pas la preuve. A part ces trois hypothèses dérisoires, vous ne pouvez rien contre lui.

– Et c'est là ce que vous appelez la justice ! s'écria Christine.

– C'est la loi telle que les hommes l'ont faite. Vous comprenez maintenant pourquoi Pierre et moi nous n'avons pas voulu consacrer notre vie à la défendre.

– Eh bien ! si la loi est ainsi, il faut la défaire. Il faut que les honnêtes gens crient bien haut qu'elle est injuste et qu'elle est mauvaise ! Ah ! non, c'est impossible..

Gaston, avec la pure affection d'un frère, reprit les deux mains de la jeune femme que, pendant quelques mois, il avait si follement adorée.

– Soyez forte. Vous le savez, je partage votre souffrance et votre indignation. Mais vous m'avez demandé conseil ; ai-je le droit de vous rien cacher ?

– Dans tout ce que vous venez de me dire, dit Christine éperdue, savez-vous ce qu'il y a de plus horrible ? C'est que cet homme peut me reprendre. C'est bien vrai ? Je ne puis même pas le forcer à me chasser ?

– Vous ne le pouvez pas.

– Ah ! non, c'est trop, cela, c'est trop ! Puisque je ne puis obtenir la séparation, qu'il la demande, lui ! Qu'on me condamne, je le préfère. Je m'accuserai de toutes les fautes qu'on voudra ; je subirai l'injure, la calomnie, le mépris ; mais vivre avec cet homme, c'est au-dessus de mes forces !

La voix claire du petit Jacques arriva jusqu'à eux.

– Et votre enfant ? dit Gaston.

– Mon enfant ! Ah ! oui, c'est vrai, je deviens folle.,

Et Christine retomba assise la tête dans ses mains.

– Le jugement vous l'enlèverait peut-être. Puis, ne devez-vous pas, pour lui, éviter un scandale public ? Nous sommes forts contre les préjugés tant qu'il ne s'agit que de nous ; mais quand il s'agit des autres... Écoutez-moi. Je vais tenter près de M. Favrol un effort désespéré. Si j'échoue...

– Eh bien ! dites, que faudra-t-il faire ? Oh ! je ferai ce que vous me direz.

– Il faudra le suivre.

– Mon Dieu !

– C'est le seul moyen d'éviter de plus grands malheurs, pour vous, pour votre fils et pour Pierre.

– Le suivre ! murmurait Christine, qui voyait' revivre avec horreur l'odieux passé qu'elle avait cru enseveli à jamais dans la Loire avec le cadavre de Favrol.

– Pauvre femme ! soupira Gaston. Mais tout n'est pas perdu peut-être. Voici M. Favrol qui revient. Il est inutile que vous le revoyiez en ce moment. Rentrez un instant. Moi, je vais faire de mon mieux. Ayez bon espoir.

– Merci, dit Christine. Mais Pierre...

– Oh ! Il est fort heureux qu'il soit absent. Il gâterait tout. Laissez-moi avec votre mari.

XXIX

Cependant Lazare fumait philosophiquement un cigare, appuyé au tronc d'un vieux poirier.

Il avait bien tenté de s'approcher de son fils. Mais Jacques, quand il avait vu s'avancer vers lui cet homme à mine suspecte, s'était mis à pleurer, très effrayé. Décidément, l'enfant n'accueillait pas mieux que la mère le retour du père prodigue.

Christine était remontée dans sa chambre. Gaston descendit vers Favrol.

– Monsieur, lui dit-il, madame Favrol est bien jeune, bien nerveuse. M. Pierre d'Arnaud pourrait se laisser emporter à des vivacités regrettables. Si vous le voulez bien, nous causerons de cette affaire ensemble.

Lazare retira lentement son cigare de sa bouche.

– Soit, monsieur, dit-il.

– Voulez-vous venir jusque dans ma chambre ? Nous ne sommes pas très commodément ici pour traiter ces questions intimes.

Et Gaston conduisit M. Favrol au premier étage du pavillon qu'il habitait avec Pierre.

– Je vous écoute, dit Lazare, installé sur une chaise et tirant de son cigare de larges bouffées.

Gaston Mériel alluma un cigare de son côté et commença :

– Nous aurons cet avantage, monsieur, de pouvoir éviter les phrases inutiles. Nous sommes tous les deux parfaitement de sang-froid. Nous ne ferons pas de sentiment. Causons à l'américaine. Vous m'excuserez, bien entendu, si j'appelle les choses par leur nom. Votre situation pécuniaire est plus que médiocre...

Et il jeta un coup d'œil sur la tenue de Favrol.

– Monsieur... dit celui-ci.

– Tranchons le mot, continua Gaston : vous n'avez pas le sou. Harcelé par vos créanciers, vous disparaissiez un beau soir ; puis, au moment même où votre fils fait un héritage important, vous reparaissez. Il est évident que, sans cet héritage, vous auriez eu tout intérêt à continuer votre aimable jeu de cache cache. Votre retour n'est donc qu'une spéculation. Votre femme, votre enfant ? Vous avez suffisamment prouvé, pendant vos quatre années de mariage, quelle importance vous attachez à ces détails. Vous arrivez ici en même temps qu'une fortune. C'est le revers de cette médaille d'or. Eh bien !... j'ai une proposition à vous faire.

– Une proposition ? interrogea Lazare avec une nuance d'impertinence hautaine.

– Vous connaissez comme moi les lenteurs d'une liquidation. D'ailleurs, cette somme n'est pas plus à vous qu'à madame Favrol. Elle est à votre fils. Vous n'en pouvez toucher que l'usufruit. Et encore !...

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que je crois votre femme décidée à demander la séparation de corps.

Lazare haussa les épaules.

– Vous croyez qu'elle l'obtiendra ?

– Peut-être, dit Gaston. Il ne suffit pas qu'une cause soit juste pour qu'elle soit perdue d'avance. Dès lors, vous ne toucheriez plus rien du tout. Eh bien !...

Et il toisa l'ex-mouchard d'un nouveau regard.

– On vous offre trente mille francs.

Lazare se leva, boutonnant d'un geste sévère sa jaquette éraillée et luisante aux coudes.

– Ainsi, monsieur, pour que je rentre dans l'ombre, pour que je vous abandonne complaisamment ma femme, à vous ou à votre ami, peu importe, vous m'offrez une somme d'argent ? Et vous n'avez pas honte ?...

Gaston, impassible, répliqua :

– Pas le moins du monde. Le mariage est la plus respectable des institutions, mais certains maris ont perdu tout droit d'invoquer ce respect.

En vous offrant cette transaction, ma conscience d'honnête homme ne me fait pas le moindre reproche. Je souhaite que la vôtre soit aussi tranquille.

Lazare, en ricanant, se mit à cheval sur une chaise.

– Trente mille francs ? Une femme comme Christine pour ce prix-là ! Ce n'est pas sérieux.

– Je vois, dit Gaston, que nous ne sommes en désaccord que sur la somme ; mettons quarante mille. On vous croit défunt, monsieur Favrol ; restez défunt, c'est souvent bien commode. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous garderai un secret absolu.

Lazare avait eu, pendant cette dernière année, de si rudes jours de misère qu'il hésita un instant.

– Et quand toucherais-je ces quarante mille francs ? dit-il.

– Immédiatement, dit Gaston.

Et, allant à un tiroir de son bureau, il l'ouvrit et en tira une liasse de billets de banque qu'il étala sur la table d'un coup de pouce.

– Voilà un froufrou, pensait-il, qui a troublé des consciences plus sévères que la sienne.

Lazare avait fait un mouvement involontaire, aussitôt réprimé.

– Vous me prenez pour un niais, monsieur Mériel, dit-il.

Lazare ne s'était pas jeté sur la somme. C'était un coup manqué.

– Il est plus fort que je ne pensais, se dit Gaston. Mais il me reste un moyen encore. Je serais curieux de savoir jusqu'où ce chrétien pousse le mépris des injures.

Lazare était debout devant lui, les bras croisés.

– Ainsi, disait-il, c'est mon honneur que vous me proposez de vous vendre ?

– Mon Dieu, oui, dit Gaston d'un ton agréablement persifleur. Quarante mille francs. C'est un bon prix.

– Monsieur...

– Je vous engage à passer ce marché à l'amiable. Aux enchères, vous n'en trouveriez pas cette somme.

– Et mon fils, que vous oubliez ! dit Lazare Mon enfant, mon Jacques, faudra-t-il que je l'a abandonne aussi ?

– Oh ! répondit Gaston, il est convenu que nous ne faisons pas de phrases. Vous réclamez un supplément pour votre tendresse paternelle C'est trop juste. On vous fera une rente viagère de trois mille francs.

Lazare eût accepté peut-être sans sa brutale passion pour Christine. Tout à l'heure, la vue de la jeune femme frissonnante avait encore avivé ses désirs.

– Tenez, cher monsieur, dit-il, je serai aussi franc que vous. S'il ne s'agissait que de l'héritage de mademoiselle Leurent, s'il ne s'agissait même que de mon amour-propre d'époux, je serais assez bête peut-être pour me laisser attendrir. Mais il s'agit bien de cela, en vérité ! J'aime Christine.

– Vous l'aimez ? dit Gaston, sur un ton de parfaite incrédulité.

– Oui, je l'aime. Cela vous étonne ? Vous pouvez lire dans mes yeux si je dis vrai. J'ai eu des torts envers elle, je le sais. Mais, pendant cette année d'absence, son souvenir m'est apparu chaque jour plus intense et plus fiévreux. C'est elle que je veux, elle avant tout, comprenez-vous maintenant ? Et pour la posséder je sacrifierai jusqu'à ma vengeance. L'obstacle invincible qui se dresse devant vous, ce n'est ni mon intérêt ni ma dignité, monsieur Mériel, c'est mon amour !

– Vous appelez cela de l'amour, vous ? Soit. Votre amour ?

Et Gaston mit la main à sa poche.

– Combien ?

A cette nouvelle insulte, Lazare faillit oublier un instant le calme qu'il s'efforçait de conserver. Ses yeux s'injectèrent de sang. Gaston le regardait, prêt au besoin à se laisser souffleter pour sauver le bonheur de Christine.

– Combien ? cria Lazare grinçant des dents, les poings crispés.

Puis se calmant tout à coup et reprenant le ton ironique :

– Je vois parfaitement où vous voulez en venir, monsieur. Vous espérez me forcer à un duel, et sans doute vous êtes de première force au pistolet comme à l'épée. Vous perdez votre temps, croyez-moi. Je viens chercher ma femme et mon fils. Je ne me laisserai arrêter par aucune violence, par aucune provocation.

– Et si madame Favrol refuse de vous suivre ? dit Gaston.

– Si elle refuse ?

– Vous ferez appel à la force armée ?

– Non, monsieur, dit Lazare. Je ferai à madame Favrol et à M. Pierre d’Arnaud un procès en adultère.

– Ah ! c’est vrai, s’écria Mériel. De tous les moyens que le Code met à votre disposition c’est le plus vil et le plus infâme. Je l’avais oublié. C’est celui que vous deviez choisir. Vous croyez qu’un tribunal les condamnera ?

– Qui sait ? fit Lazare souriant.

– Et vous osiez parler de votre enfant tout à l’heure ! Vous êtes insensé. Vous n’avez pas l’ombre d’une preuve contre eux.

– Pas l’ombre d’une preuve ? Depuis un an pourriez-vous me dire aux frais de qui a vécu madame Favrol ? Ce n’est pas tout. M. d’Arnaud a dû faire une courte absence. J’ai sur moi des lettres qu’il a écrites à ma femme.

Et il tira de sa poche le petit paquet dérobé par Thérèse dans le secrétaire de Christine.

– J’ai parcouru cette correspondance. Elle suffira au tribunal.

– Ces lettres. mais vous les avez volées !

– Peu importe.

Et Lazare remit les lettres dans sa poche.

– Votre mission est terminée, monsieur. J’ai écouté avec patience vos honteuses propositions, parce que j’étais curieux de savoir comment ma femme entendait se défendre. Si elle persiste dans cette attitude, elle ne mérite aucune pitié. Mais Christine n’a pas dit encore son dernier mot. Je vais la trouver. Laissez-moi espérer qu’elle comprendra enfin ce qu’elle doit faire.

Il faisait un pas pour sortir.

– Monsieur, dit Gaston, je suis forcé de reconnaître que vous avez pour vous ce qu’on appelle le droit. Désirez-vous sérieusement éviter le scandale ?

– Oui, répondit franchement Lazare.

– Épargnez-vous alors une entrevue absolument inutile avec mon ami Pierre d’Arnaud. Dans vingt-quatre heures madame Favrol vous rejoindra à Blois. En ce moment, elle refuserait de vous suivre.

– Monsieur, dit Lazare, peu soucieux en effet d’une explication avec Pierre et regardant bien en face Gaston Mériel, me donnez-vous votre

parole d'honneur que, d'ici à demain, ma femme ne cherchera pas à s'enfuir.

– Je vous la donne, dit Gaston.

– C'est bien. Je m'en tire. Voici-mon adresse : *Hôtel du Midi*. Si demain, à cinq heures, Christine n'est pas là, je viendrai la chercher, escorté par la gendarmerie.

Et Favrol se retira. Si peu observateur qu'il fût, il n'avait aucune inquiétude. Il savait qu'il pouvait se fier à la parole de Gaston.

XXX

Christine, derrière sa fenêtre, regardait, à travers les larmes qui obscurcissaient ses yeux, le pavillon à l'autre bout du jardin, où Gaston causait avec M. Favrol. Elle savait que Mériel mettrait tout en œuvre pour la sauver. Mais elle avait lu dans le regard de son mari un réveil de désir qui l'effrayait.

Elle vit tout à coup, avec un éclair d'espoir, Lazare traverser le verger et sortir par la petite porte.

Est-ce qu'il renonçait à la reprendre ?

Elle descendit et rencontra sur la terrasse Gaston, qui venait à elle.

– Il part ! Oh ! merci ! lui dit -elle ; lui étreignant fiévreusement les mains.

Mais elle vit une profonde tristesse dans les yeux de Mériel.

– Pauvres enfants ? dit-il.

Quoi ?

– Votre mari n'a pas voulu céder. Il a refusé l'argent. Il a souri sous mes insultes.

– Vous l'avez insulté ?

– De tout mon cœur. Je cherchais un prétexte pour le tuer, trop heureux de vous rendre léger service. Mais rien n'a pu l'émouvoir. est vous qu'il veut avant tout. Pour vous prendre, aucune lâcheté, aucun désintéressement même – ce qui est plus étrange – ne lui ôterait. Il vous aime.

– Il m'aime ? Il ose dire qu'il m'aime !

– Il vous attend demain.

– Où cela ?

– A Blois, à l’hôtel du Midi. Tout ce que j’ai fait a été d’obtenir ces vingt-quatre heures répit.

– Il faut nous enfuir.

– C’est impossible, dit Gaston, très grave...

– Impossible. pourquoi ?

– Parce que j’ai donné ma parole d’honneur de vous ne vous enfuiriez pas.

– Ah ! dit Christine, qui pâlit. Mais vous savez bien que Pierre ne me laissera jamais partir.

– Aussi aurait-il mieux valu peut-être suivre votre mari sans attendre le retour de Pierre..

– Ne pas le revoir !

– Oui. C’était sage. Mais j’ai compris que c’était au-dessus de vos forces.

– Est-ce que vous voulez que Pierre ignore...?

– Votre départ ? Oui, s’il est possible. Mais nous n’avons pas le droit de lui cacher l’existence de M. Favrol.

– Il faudra que je lui dise tout à l’heure...?

– Non. Laissez-moi me charger de ce soin. Je vous épargnerai ainsi une souffrance de plus.

– Comme vous êtes bon ! dit Christine.

Et des larmes longtemps retenues descendaient lentement sur ses joues.

– Tenez, dit Gaston, Pierre va revenir. Ne lui disons rien encore. Tâchez de paraître gaie et souriante, comme d’habitude. Demain seulement je lui parlerai. Laissons-lui cette dernière soirée de bonheur.

– Vous avez raison... le voici.

C’était en effet Pierre d’Arnaud.

En revenant de Blois, il avait failli rencontrer Lazare. Mais celui-ci, toujours prudent, en reconnaissant Pierre de loin, s’était jeté dans un chemin transversal.

Le jeune homme avait presque oublié, quand il poussa la porte du verger, le récit que Gaston lui avait fait la nuit précédente et ses doutes sur le suicide de M. Favrol. Il ne songeait qu’à la joie de revoir Christine.

L’enfant, en le voyant entrer, se jeta gaiement dans ses bras tendus. Pierre l’enleva dans ses bras et l’embrassa à pleines lèvres.

Gaston et Christine elle-même jouèrent si bien leur rôle qu'il ne soupçonna rien.

– Pierre expliqua à Mériel, pendant un instant où Christine, que l'émotion suffoquait, les avait laissés seuls, qu'il avait enfin désintéressé madame Adelphe. Toutes les dettes de M. Favrol étaient désormais payées.

Vers dix heures, Christine, qui n'avait plus la force de sourire plus longtemps, les quitta pour entrer dans sa chambre, où Jacques dormait déjà.

Pierre causa longuement avec Gaston, tandis qu'ils se promenaient au clair de lune, de son mariage, de ses projets d'avenir.

Il était plus de minuit quand Gaston, dont le cœur se serrait à chaque parole d'espérance de ton ami, put enfin le décider à s'aller coucher.

Ils se serrèrent une dernière fois la main, au pas de l'escalier du pavillon.

Tout à coup, une pensée inquiète traversa le cerveau de Pierre d'Arnaud.

– Au sujet de M. Favrol, tu ne sais rien autre, dit-il à Gaston, en baissant un peu la voix, que ce que tu m'as dit la nuit dernière ?

– Rien.

Gaston aimait mieux mentir que de troubler les songes heureux qu'allait faire cette nuit-là son ami.

Il remonta dans sa chambre, mais il ne put dormir de toute la nuit.

Vers le matin, le remords lui vint de sa bonne action. Il se reprocha d'avoir si longtemps caché à Pierre la triste vérité.

Il fallait parler maintenant. Il ne pouvait plus longtemps traiter ainsi en enfant un homme de courage.

Avant que Christine fût descendue, il rejoignit Pierre dans le verger.

– Je t'ai menti hier, lui dit-il brusquement.

– Tu m'as menti ?

– Oui. Écoute, Pierre, tu es une âme vaillante. Nous sommes entre les mains de Dieu. Prépare-toi à apprendre la plus terrible nouvelle qui puisse te frapper.

Pierre d'Arnaud pâlit.

– Gaston, que veux-tu dire ?

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent.

– Il est vivant ! s'écria Pierre.

– Avant-hier, tu t’en souviens, reprit Gaston, je t’avais fait part de mes craintes. Elles n’étaient que trop fondées. Le suicide de M. Favrol était une ruse pour échapper à madame Adelphe.

Pierre semblait frappé de la foudre.

– Il est revenu ?

– Oui, dit Gaston.

– Vous l’avez vu ?

– Je l’ai vu.

– Et Christine ?...

– Christine ne sait rien encore, dit Gaston après un silence.

– Et pourquoi revient-il ?

– Mademoiselle Leurentest morte à Saint-Nazaire, laissant toute sa fortune au petit Jacques.

– Ah ! je comprends ! s’écria Pierre avec dégoût.

– Dès qu’il a appris cette nouvelle, M. Favrol est accouru. Il réclame hautement ses droits.

– Ses droits ! dit Pierre.

– Eh ! sans doute, reprit Gaston. Du calme, je t’en conjure, mon cher Pierre. Songe qu’une violence maladroite peut perdre Christine. Vous appartenez à M. Favrol. Il est le justicier et vous êtes les coupables.

– Coupables ! nous !

– Oui, coupables. Vous n’aviez pas le droit de le croire mort.

Pierre, les yeux hagards, rassemblait péniblement ses idées.

– Et que veut-il faire ? Demander une séparation ?

– Pis que cela. Il veut vous faire un procès en adultère.

– Tu es fou ! s’écria Pierre.

– Plût au ciel, et que tout ceci ne fût qu’un rêve ! Dis-moi, il y a quelque temps, tu t’es absenté une quinzaine de jours. Pendant ce temps, Christine et toi, vous vous êtes écrit ?

– Sans doute, répondit Pierre.

– As-tu les lettres de Christine ? demanda Gaston.

– Oui.

Et Pierre tira un petit portefeuille de sa poche.

– Les voici. Je les garde toujours sur moi.

– Donne, dit Gaston.

Il parcourut rapidement du regard les cinq ou six lettres de la jeune femme, puis, désignant du doigt un passage à Pierre :

– Vois toi-même. Crois-tu qu’il soit très facile de décider si c’est une fiancée ou une maîtresse qui a écrit ces lignes ?

– Tais-toi, Gaston ! s’écria Pierre.

– Laisse-moi tout dire. Les instants sont précieux. Tes lettres sont plus brûlantes encore, n’est-ce pas ? Eh bien ! M. Favrol les a en sa possession.

– Que dis-tu ? Elles étaient dans le secrétaire de Christine, et Caliste est incapable...

– Je réponds de Caliste. Je ne sais pas comment M. Favrol s’est procuré ces lettres. Ce qui est certain, c’est qu’il les a. Je les ai vues entre ses mains.

– Et, comme Gaston jetait de nouveau les yeux sur les lettres de Christine, que Pierre venait de lui remettre :

– Tiens. Regarde.

Et il lui mettait quelques lignes sous les yeux.

– Dans cette lettre, Christine te tutoie.

– Eh bien ?

Tant de candeur confondait Mériel.

– Eh bien ! tu n’es qu’un enfant, dit-il avec un peu d’impatience, car il avait des raisons pour douter de la vertu des deux amoureux. Crois-tu qu’un juge d’instruction en demande davantage ?

– Un juge d’instruction ?

– Ne t’ai-je pas dit que M. Favrol ne reculerait pas devant un procès en adultère ?

– Ce serait absurde, te dis-je. Je connais précisément le juge d’instruction de Blois. C’est Devaux, un ancien condisciple. Je vais le trouver.

– A quoi bon ?

– Je lui dirai tout. Je veux devancer M. Favrol. Devaux, je m’en souviens, était un cœur droit et honnête, ennemi des préjugés.

– Bon, pensa tout bas Gaston il n’était pas encore dans la magistrature.

Mais il ne dit rien et ne chercha pas même à détourner Pierre de son projet. Il lui fallait un prétexte pour l’éloigner, le prétexte se présentait de lui-même.

Pierre était sur la route de Blois avant que Christine fût encore descendue de sa chambre.

XXXI

Dans sa naïve loyauté, Pierre ne doutait pas que son ancien camarade, son ami Devaux, ne comprît sa situation.

Il se rendit donc au Palais de Justice.

Dans le corridor, il croisa un voyou, en blouse sale, que les gendarmes emmenaient après son interrogatoire.

Et Pierre songea que bientôt peut-être Christine et lui se trouveraient côte à côte, entre deux gendarmes aussi, sur ce même banc de la police correctionnelle où des misérables comme celui-ci se seraient assis quelques instants auparavant.

Mais non... cela n'avait pas le sens commun... Il allait lui suffire d'un mot pour détruire d'avance toutes les calomnies de M. Favrol.

Il fit passer sa carte. Le juge d'instruction le reçut dans un de ces cabinets de magistrats, sévères et froids, obscurs et tristes, image fidèle du cœur de ceux qui l'habitent.

Le visage souriant et sincère dont Pierre avait conservé la mémoire était entièrement métamorphosé. La fine moustache était tombée sous le rasoir. Il avait devant lui une tête de laquais quelconque, flanquée de deux larges favoris en côtelettes.

Devaux fit une grimace qui voulait être aimable et indiqua un siège à Pierre d'Arnaud.

– Cher monsieur, lui dit-il, je suis enchanté que nous nous retrouvions. J'avais appris-avec peine que vous aviez abandonné le barreau, où de brillants succès vous attendaient. Je serai enchanté si je peux vous être agréable en quelque chose.

Pierre, sans se laisser décontenancer par cet accueil un peu officiel, exposa sommairement, sans rien déguiser, sa situation vis-à-vis de madame Favrol et de son mari.

Devaux l'écoutait avec attention, bien que les cancans de la petite ville l'eussent mis depuis longtemps au courant de cette histoire.

Son visage, tandis que Pierre parlait, restait impassible. Un léger sourire effleura seulement ses lèvres minces quand le jeune homme parla de son respect pour Christine.

– Cher monsieur, dit-il, je ne vois pas... M. Favrol, jusqu'à présent, n'a déposé aucune plainte.

– Mais il peut en déposer une ?

– Sans doute.

– Je voulais savoir s'il était possible que cette plainte fût prise au sérieux.

– Vous me posez là, répondit Devaux, une question fort délicate. Comme homme, j'excuse volontiers toutes les passions... mais comme magistrat... Ce que je puis vous affirmer cependant, c'est que le tribunal serait indulgent. Il aurait égard...

Pierre l'interrompt brusquement.

– De l'indulgence ? Je vous remercie. Je n'en ai pas besoin. Je ne reconnais à personne le droit de me plaindre. ni de m'excuser.

– Que me demandez-vous alors ?

– Je voulais vous demander de m'aider au besoin à faire respecter madame Favrol.

– Ce que nous sommes forcés de respecter avant tout, ce sont les droits d'un mari, si coupable qu'il puisse être lui-même. Vous voulez dire, si je ne me trompe – permettez-moi d'employer des termes absolument sincères – que madame Favrol n'a jamais été votre maîtresse ?

– Est-ce que vous en doutez ? s'écria Pierre d'Arnaud.

Un sourire incrédule flotta de nouveau sur les lèvres du magistrat.

– Cher monsieur, dit-il, vous n'êtes ici aujourd'hui ni comme prévenu ni comme témoin. Je n'ai donc aucun droit à vous contraindre à des aveux qui répugnent, je le sais, à un homme du monde. Permettez-moi de vous dire cependant que, précisément à cause de son caractère tout intime, votre

démarche ne s'explique que si vous consentez à parler avec une entière franchise.

– Monsieur... dit Pierre, qui s'était levé.

Le juge d'instruction continua, impassible :

– Vous avez, disiez-vous tout à l'heure, échangé des lettres avec madame Favrol. Vos lettres sont entre les mains du mari. Pourrais-je voir celles que vous écrivait madame Favrol ?

– Les voici, dit Pierre, déposant sur le bureau les lettres de Christine. Elles nous justifient.

Il y eut un assez long silence. Devaux parcourait le petit cahier. Il murmurait de temps en temps :

– Femme vraiment charmante. Quelle délicatesse... quel charme... quelle heureuse facilité d'expression.

Pierre le regardait, un peu nerveux.

Au bout de quelques minutes, le juge d'instruction se leva, rendit les lettres au jeune homme et lui tendit la main.

– Vous me faites beaucoup de peine, mon cher d'Arnaud.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous me faites beaucoup de peine. A quoi bon persister dans ces dénégations enfantines ? surtout quand vous me laissiez voir ces lettres.

– Mais...

– Allons. allons... je ne suis pas un imbécile. Nous savons parfaitement que les femmes bien élevées n'écrivent pas d'ordinaire à leurs amants des lettres brutales et grossières. Il suffit seulement de savoir lire entre les lignes. Que diable ! soyez sincère. Ce n'est pas un juge d'instruction qui vous parle, c'est un ami. Il n'y a pas si longtemps que nous nous tutoyions, mon cher Pierre.

Et brusquement, lui mettant la main sur l'épaule, il lui dit à mi-voix, le regard allumé :

– Tu sais. Je te félicite. Rien qu'à lire ce qu'elle t'écrit... Elle est adorable. Tu aimes. Tu es aimé. Heureux coquin !

Sans dire un mot, Pierre mit son chapeau sur sa tête et sortit.

Il retourna chez lui, écoeuré. L'envie lui avait pris de souffleter cet imbécile.

Il trouva Gaston qui se promenait de long en large dans le verger.

Encore chaud d'indignation, il lui conta son entrevue avec Devaux.

– Je te l'avais bien dit, répondit philosophiquement Gaston.

Pierre regarda son ami en face. Il retrouva dans ses yeux la même expression de sympathie incrédule qu'il avait lue tout à l'heure dans les yeux du juge d'instruction.

Il saisit le bras de Mériel.

– Tu la connais, toi, Gaston. Tu me connais. Est-ce que tu doutes de nous ?

– Pierre, dit Gaston détournant la tête, à quoi bon ces paroles inutiles ?

– Quoi ! lui aussi ! Oh ! cela, c'était trop !... Est-ce possible ? s'écria Pierre. Toi, Gaston, toi, tu refuses de me croire ?

– Eh ! si tu as été l'amant de Christine, s'écria brusquement Mériel, penses-tu donc que ce soit un crime impardonnable ? Deux êtres jeunes et passionnés s'adorent ; a-t-on le droit d'exiger d'eux l'impossible ? Que devant tous tu le nies énergiquement, parbleu ! tu fais bien ; moi-même, je vous ai défendus hier près de M. Favrol. Mais seul avec moi, avec moi qui l'aime comme un frère, qui suis prêt à verser tout mon sang pour toi, voyons, à quoi bon continuer ce rôle ? Tu n'es pas franc, Pierre ; tu te défies de moi ; c'est d'un mauvais ami.

Pierre était atterré.

– Toi aussi ! Ah ! tous les autres, peu m'importe, mais toi !

Eh bien ! oui, tu as raison ; oui, Christine est ma maîtresse, car, si elle ne l'a pas été, je suis bien ridicule, n'est-ce pas ? Oui, celui-là est un sot, celui-là est une dupe, qui se fait du devoir un idéal austère, et qui respecte à l'égal d'une chose sainte l'honneur d'une femme ! Pauvre fou, misérable rêveur, eunuque imbécile, ton meilleur ami va te rire au nez, et c'est bien fait ! Tu te croyais un honnête homme ; tu n'es qu'un niais !

Il avait des larmes de rage dans les yeux.

Cette fois, Gaston fut à jamais convaincu.

– Oh ! pardonne-moi, Pierre, dit-il, pardonne-moi. J'ai honte d'avoir douté de toi un instant. Que la société vous déchire, qu'un tribunal vous condamne... qu'importe ? Pardonne-moi.

– Où est Christine ? s'écria Pierre avec fièvre, je veux la voir.

Caliste venait de paraître au bas de la terrasse.

– Caliste, où est madame ?

Caliste regarda Gaston.

– Eh bien ! réponds. Où est-elle ?

– Elle est partie, dit Caliste.

– Partie ! Allons donc ! Tu es folle ! Partie !

– Oui, ainsi que l’enfant et madame Bernard.

– Qu’est-ce que cela veut dire, Gaston ? Tu le savais ?

– Oui, dit Gaston.

– Et l’on croit que je vais me la laisser prendre ainsi ? Ah ! je veux les rejoindre !

– Il y a près de deux heures, dit Caliste, que ces dames sont parties.

– Pierre, dit Gaston, c’est de son plein gré que Christine est allée rejoindre son mari.

Pierre fit quelques pas en chancelant et fut obligé de s’appuyer à un arbre :

– Partie ! partie ! murmura-t-il.

– Elle a bien fait, dit Gaston.

– Elle a bien fait ! cria Pierre hors de lui. Ah ! en vérité, je t’admire ! Mais tu ne l’aimes pas, toi, Gaston ! Tu peux songer sans frémir qu’elle appartient de nouveau à ce misérable !

– Christine ne pouvait pas résister, répondit tristement Gaston. Elle est mère : Elle n’a même pas le droit de mourir. Elle a fait son devoir.

– Son devoir ! Je ferai le mien aussi, moi ! Un scandale ! Un procès honteux ! Ce n’était rien encore ! Mais’ la voir à cet homme ! Elle, ma fiancée ! Ah ! ça, est-ce que tu as cru. parce que je la respectais, que je l’aimais d’une tendresse fade et languissante ? Mais je l’aime follement ! Mais je l’adore ! Mais je ne veux pas que cet homme la touche ! Son mari, lui ! Allons donc ! Son bourreau !

– Tu peux compter sur moi, dit Gaston ; mais que veux-tu faire ?

– Me battre, puisque le duel est le seul recours qui me reste. Que je tue Favrol ou qu’il me tue, je perds Christine pour jamais ; mais, moi vivant, je te jure qu’elle ne lui appartiendra pas ! Sais-tu où ils sont ? demanda-t-il à Caliste.

– Non, monsieur.

– Et toi, Gaston ? Tu le sais. Oh ! assez de mensonges. Réponds-moi, ou je croirai que tu n’as jamais été mon ami !

– A l’hôtel du Midi.

– A l’hôtel du Midi. C’est bien. Viens prendre des pistolets chez moi. Ah ! cette fois, il faudra qu’il se batte !

XXXII

Favrol avait compris qu'il ne lui restait qu'à, attendre. Il employa la matinée, tandis que Pierre se rendait chez le juge d'instruction, à une visite à madame Adelphe. Il la savait à Blois, l'ayant vue passer dans la grande rue.

– Vous voilà donc, noyé ? dit la jeune usurière, qui paraissait de bonne humeur. Je vous avouerai que je n'avais jamais pris votre mort bien au sérieux. Vous n'êtes pas de l'espèce des gens qui se tuent. J'ai considéré ce plongeon comme quelque plaisanterie que vous aviez voulu me faire, assez médiocre entre parenthèses. J'ai eu des débiteurs qui se sont noyés pour de bon ou se sont fait sauter la cervelle ; mais vous. jamais. Enfin, je ne vous en veux pas. Vous avez eu la délicatesse de laisser en votre absence, près de votre femme, un jeune homme qui fait les choses tout à fait galamment. Vous ne me devez plus rien.

– Je voudrais précisément vous devoir encore quelque chose.

– A quoi bon ? Vous ne pourriez pas payer à l'échéance. Vous prendriez un second bain froid et – qui sait ? – le bon jeune homme ne serait plus là peut-être pour payer vos dettes.

Lazare insista. La prêteuse était évidemment bien disposée. Il lui parla de l'héritage de mademoiselle Leurent.

Madame Adelphe se décida à lui donner deux billets de mille francs.

– Est-ce encore pour Julia ? dit-elle.

– Non, dit Lazare, soyez tranquille.

De retour à l'hôtel, il avait fait préparer deux chambres, l'une pour madame Bernard et l'enfant, l'autre pour Christine et lui.

Accoudé au balcon, il attendait, en roulant des cigarettes.

Vers quatre heures, une voiture s'arrêta devant la porte.

Christine en descendit, ainsi que sa mère et Jacques.

Lazare les reçut dans le vestibule.

– Vous l'avez exigé, dit Christine. Me voici.

Mais elle ne prit pas la main que lui tendait son mari.

L'enfant se cachait dans les jupes de madame Bernard. Il cria quand son père voulut le toucher.

– Nous partirons par un train de nuit, dit Lazare.

– Où me conduisez-vous ?

– Où vous voudrez, pourvu que nous partions.

Christine, sans rien répondre, monta l'escalier. Elle avait pris Jacques par la main.

Sa volonté était comme paralysée.

Lazare fit entrer Christine dans sa chambre. Il n'y avait qu'un lit. La jeune femme frissonna.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil fané et regarda d'un air morne la triste chambre d'hôtel, tendue d'un papier gros-vert à fleurs jaunes, que l'humidité traversait par places.

Elle entendait vaguement, dans la pièce voisine, la voix de sa mère s'efforçant d'endormir l'enfant, qui pleurait.

Quand Lazare fit monter le dîner, elle refusa de se mettre à table.

Lazare s'assit seul et mangea de bon appétit. Après avoir vidé une bouteille de vieux bourgogne, il sonna pour en demander une autre.

Se tournant vers la jeune femme, pâle comme la mort :

– Ainsi c'est décidé ? dit-il. Vous ne voulez pas manger ?

– Je vous remercie, dit Christine. Je n'ai pas faim.

Lazare continua son repas en silence.

Quand on lui eut apporté le café avec du cognac, Christine se leva :

– Je suis bien fatiguée, monsieur. Vous me permettrez d'aller rejoindre ma mère.

– Votre mère n'a pas besoin de vous en ce moment, répliqua brutalement Lazare. J'ai donné des ordres pour qu'on lui servît à dîner dans sa chambre.

– Mais...

– D’ailleurs ce n’est pas d’elle qu’il s’agit. Votre mère n’est rien à côté de moi, qui suis votre mari. N’est-ce pas dit quelque part dans l’Évangile ?

Et comme Christine, sans lui répondre, allait sortir, il se leva et la saisit par le bras.

– Restez. J’ai à vous parler.

– Vous ne m’empêcherez pas d’aller retrouver mon fils, dit Christine, toujours debout.

– Ce n’est pas pressé, dit Lazare. Il dort. Restez. J’ai des choses sérieuses à vous dire. Christine se rassit résignée. Lazare après avoir vidé son second verre d’eau-de-vie, prit une chaise à côté d’elle. J’ai réfléchi beaucoup à notre situation, dit-il. Vous avez consenti à me suivre ; vous ne pouviez guère faire autrement. Je veux cependant vous en récompenser. Voyez-vous, jusqu’à présent, nous avons manqué notre vie tous les deux... Et c’est votre faute.

– C’est ma faute ?

– Sans doute. Comme la plupart des petites filles, vous vous êtes fait sur le mariage je ne sais quelles idées romanesques. Votre mari aurait dû passer sa vie à vos pieds, en jouant de la guitare. Ce sont là des rêves d’enfant qui ignore la vie. Je n’étais pas un héros de roman, moi ; j’étais un mari... Comme beaucoup d’autres, je vous aimais, puisque je vous ai épousée. Vous ne me reprocherez pas d’avoir fait une spéculation, n’est-ce pas ? Et je vous aurais été plus fidèle si vous n’aviez pas vous-même pris à tâche de m’écarter, par vos doléances, du foyer conjugal. Que diable ! un homme a besoin de sa liberté. On ne peut le mener avec des lisières, comme un marmot. Voilà ce que vous auriez dû comprendre, madame, au lieu de m’accueillir sans cesse par des soupçons ou des reproches. C’était là votre rôle. C’était votre devoir.

– Je crois, monsieur, répondit Christine avec hauteur, que vous venez de prononcer le mot devoir. En vérité, je me demande si je rêve. Quoi ! quelqu’un me rappelle à mon devoir, et c’est vous ! Vous qui m’avez épousée par contrainte, sachant bien que je ne vous aimais pas, car vous me rendrez cette justice, je ne vous ai jamais aimé. Parlez de votre intérêt, monsieur, de votre intérêt seul !

Lazare ébaucha un geste de protestation.

– Allez, monsieur, je le sais bien, c’est ce fatal héritage qui vous a ramené à votre foyer. Ayez au moins quelque franchise. C’est assez d’hypocrisie.

– Madame, reprit Lazare d’un ton plus calme, vous allez voir que je suis au fond moins féroce que vous ne semblez le croire. Ah ! je l’avoue, j’ai eu parfois, dans les premiers temps de mon exil, des mouvements de haine, des besoins ardents de vengeance. Je me repaissais de cet espoir qu’un jour peut-être je reviendrais, que vous m’auriez cru mort, vous et lui, vous qui m’aviez bravé en face, qui m’aviez insulté tous deux, et que votre cœur saignerait, et que je serais votre maître ! Eh bien ! non, cette joie, j’y renonce, et je ne me servirai pas des armes que je puis avoir contre vous et contre M. Pierre d’Arnaud.

Christine le regardait en face la tête haute :

– M. d’Arnaud, monsieur, ne doit en rien être mêlé à nos débats.

– Ah ! permettez. Je dois du moins me reconnaître son débiteur. Depuis plus d’un an, c’est à ses frais que vous vivez, vous, votre mère et notre enfant. Il vous avait, d’ailleurs, installés d’une façon très confortable. J’ai même appris qu’il avait payé mes dettes. Il fait bien les choses. S’il n’a reçu aucune récompense, c’est, il faut en convenir, une âme très chevaleresque.

– J’ai pu être étourdie, monsieur, dit Christine, et j’ai eu tort sans doute de n’avoir pas compris dans quelle misère vous nous aviez laissés. Quant à monsieur d’Arnaud, il est au-dessus de vos outrages.

– Ah ! dit Lazare, vous parlez bien haut pour une coupable.

– Je vous ai déjà dit que j’étais innocente ; que, vous croyant mort, je n’en avais pas moins respecté votrenom, parce qu’il était celui de mon fils. Ce devoir m’a été facile, d’ailleurs. Pierre voulait faire de moi son épouse ; il ne pouvait donc songer à en faire sa maîtresse.

Lazare l’écoutait en ricanant.

– Vous l’appellez « Pierre » tout court, dit-il. C’est familial.

– Mais en vérité, j’ai honte de moi-même, dit Christine. Voilà que je me défends devant vous !

Lazare fit un geste.

– Épargnez-vous cette peine. Je sais à quoi m’en tenir. Je ne me fais aucune illusion. Vous savez que j’ai en ma possession les lettres que M. d’Arnaud vous a écrites il y a quelques mois.

– Que dites-vous ? Ces lettres... Ah ! je devine. Thérèse était votre complice.

– Madame, votre trouble vous trahit ; si j’avais besoin de cette nouvelle preuve... Vous rougissez enfin...

– Oui, je rougis, monsieur, mais ce n’est pas de ma faute, c’est de votre infamie ! Si vous avez ces lettres, vous avez pu voir que jamais M. d’Arnaud.

– Pardonnez-moi ; j’ai l’esprit mal fait peut-être, mais j’y ai vu précisément tout le contraire. Pardieu ! votre beau ténébreux n’est pas un rustre comme moi. Il a l’art d’entortiller les choses dans de belles phrases. Mais quand on s’est laissé écrire les lettres que voici, madame, quand on y a répondu dans le même style sans doute, on a mauvaise grâce à prendre des attitudes de rosière.

Et il lut certains passages des lettres du jeune homme, en les soulignant par des intentions grossières.

Puis, s’interrompant tout à coup :

– En mon absence, vous n’avez pas eu d’enfant au moins ?

– Ah ! dit Christine, croyez ce que vous voudrez.

– Je crois, reprit Lazare, que vous vous êtes aimés moi absent, comme vous vous étiez aimés, moi présent. Oh ! je n’ai pas oublié certaine scène entre nous trois, le jour même de ma disparition... Eh bien ! malgré tout, je ne ferai rien contre vous que si vous m’y forcez... Vous voyez à quel point je considère ce qu’on est convenu d’appeler l’honneur d’un mari comme une vaine chimère.

– Encore une fois, monsieur, puisque vous osez parler de votre honneur votre honneur est sauf.

– Eh ! madame, quand même votre passion pour ce jeune homme eût été aussi pure que vous le prétendez, n’aurais-je pas le droit d’être outragé, moi votre mari, qui vous ai ardemment aimée, et n’ai jamais trouvé chez vous que froideur et que mépris ? Mais, je le répète, je consens à ne plus reparler du passé. – Et, remettant les lettres dans sa poche : – Christine, dit-il, je vous pardonne.

– Vous me pardonnez ! s’écria Christine. Oh ! je n’avais pas songé qu’un jour je pourrais subir de vous cette suprême insulte ! Gardez votre

clémence... je n'en veux pas !

Lazare répéta :

– Je vous pardonne.

Ce n'était plus de la colère qu'il y avait dans son regard. Christine pâlit.

– Dieu ! vos injures, vos calomnies, votre haine !. Mais votre pardon !

– Allons, allons, dit Lazare d'un ton de voix insinuant, renoncez à cette résistance obstinée. A quoi bon, vis-à-vis d'un juge qui abdique, vis-à-vis d'un mari qui oublie vos torts ? Je vous en prie, songez donc que vous êtes ma femme. Nous avons échangé des serments éternels ; nous nous sommes juré d'être heureux l'un par l'autre. Eh bien !... il en est temps encore.

– Monsieur. murmura Christine, retirant sa main que son mari voulait prendre.

– Écoutez-moi, dit Lazare. J'ai été très malheureux depuis un an. Je ne parle pas seulement de ma pauvreté ; mais je songeais à vous, et c'était ma pire souffrance.

Debout près de la table, il se versa un verre de vin et le but d'un seul trait.

Christine fit un mouvement.

– Ne craignez rien : je n'ai pas le vin méchant, dit Favrol.

– Et se rapprochant, après un silence :

– Vous êtes belle, plus belle qu'une femme. vous êtes encore belle comme une jeune fille. Tandis que j'errais lamentablement à travers les rues de Genève, votre image me suivait partout comme mon ombre. Aujourd'hui, je vous ai retrouvée plus charmante, plus adorable encore que dans mes souvenirs. Ah ! tenez, Christine, ma parole d'honneur, près de vous je me sens tendre et naïf comme un amoureux.

Il essaya encore de lui prendre la main. Christine recula.

– Vous me faites peur ! Oh ! par pitié ! J'aime mieux votre colère. Ne me regardez pas ainsi.

Mais le trouble de la jeune femme, loin de désarmer Favrol, éveillait plus impérieusement ses désirs.

Il fit un effort pour rester humble et suppliant.

– Je vous revois donc enfin ! s'écria-t-il. J'avais soif de vous. J'oublie tout, puisqu'en ce moment vous êtes à moi, à moi tout entière. Vous avez

peur. C'est mal. Je ne menace plus. Voyez. Je suis à vos pieds. Je vous aime.

– Oh ! dit Christine, repoussant le bras qui déjà lui entourait la taille, laissez-moi ! laissez-moi !

Et elle mit la table entre elle et son mari.

– Christine, dit Lazare, j'ai le droit d'exiger et je supplie. Je vous aime !

– Et moi, cria la jeune femme les yeux ardents, les narines palpitantes, et moi, je vous hais !

– Ah ! vous êtes plus belle encore dans la fureur..

Et, excité par le vin et l'eau-de-vie, il s'élança vers Christine.

Elle voulut fuir, s'embarrassa dans sa robe, et tomba sur un genou.

Lazare l'étreignit avec violence et lui imprima un baiser ardent sur la joue.

Déjà Christine était debout, essuyant avec dégoût son visage sali par les lèvres de son mari.

Elle saisit brusquement les poignets de Lazare.

– Je vous hais, et je vous méprise ! Et je veux vous le dire en face ! Oh ! je ne suis plus la petite fille qui tremble et qui pleure ; c'est assez de faiblesse... c'est assez de lâcheté ! Vraiment, vous songiez à moi, dites-vous ; eh bien ! moi aussi, j'ai songé à vous bien souvent, croyez-le, et avec un invincible dégoût !

– Christine !

Lazare grinçait des dents. Il s'arracha enfin à l'étreinte nerveuse de la jeune femme.

– Quand j'ai consenti à vous suivre, dit-elle, j'ai pensé que vous respecteriez au moins mes larmes.

– Je t'aime ! cria Lazare d'une voix rauque.

Toute la brutalité de son désir, cruellement. déçu, se changeait en une rage impitoyable. Il s'empara de Christine, qui se débattait.

– Vous êtes un infâme ! Lâchez-moi, ou j'appelle !

Favrol ricana.

– Oh ! tu n'appelleras pas.

– A moi ! cria Christine, que Lazare entraînait vers le lit.

– Tais-toi ! tais-toi !

Christine s'épuisait en efforts désespérés. Comme les lèvres de Favrol allaient toucher les siennes, elle lui cracha au visage.

Il poussa un rugissement et saisit un couteau sur la table.

– Oh ! oui, à la bonne heure ! cria Christine. Tuez-moi plutôt ! La mort, mais pas votre amour ! Jamais !

– Embrasse-moi tout de suite ! Embrasse-moi, ou sinon...

Et il levait le couteau.

Tout à coup, une détonation retentit.

Lazare recula, vomissant un flot de sang.

Pierre et Gaston étaient entrés au moment où le couteau allait s'abattre sur Christine.

Gaston portait deux pistolets chargés. Pierre n'avait eu que le temps d'en saisir un et d'ajuster Favrol.

La balle l'avait atteint à la gorge.

– Ah ! vous m'avez sauvée ! dit Christine à Pierre.

Au coup de pistolet, madame Bernard était accourue. Elle s'agenouilla auprès de Favrol qui râlait.

Des gens de l'hôtel se montraient, anxieux.

– Cet homme voulait violer cette femme, dit Pierre. Je l'ai tué.

– J'atteste, s'écria Gaston, que Pierre a frappé cet homme dans un cas de légitime défense !

Les doigts crispés de Lazare serraient encore le couteau.

Ses contorsions révélaient d'atroces souffrances.

Christine, apitoyée, s'avança vers lui. Mais le moribond trouva la force de la repousser.

Il était tombé au pied du lit. S'appuyant sur un bras, il essaya de parler. Le sang l'étouffait. Sa main, détendue, laissa échapper le couteau. Il ne put que jeter un regard de haine féroce à Pierre et à Christine, et retomba.

Gaston se pencha sur lui.

Au bout d'un court instant, il se releva.

– Madame, dit-il à Christine frissonnante, vous êtes libre.

– Adieu, Christine, dit Pierre d'Arnaud. Adieu pour toujours !

Christine répéta machinalement, comme si elle ne comprenait pas :

– Adieu !

– Oui, reprit Pierre. Je viens de tuer votre mari. C’était mon devoir. Mais je l’ai tué. Vous ne pouvez être à moi.

– Pierre !... Pierre !... balbutia Christine épouvantée.

– Par grâce, n’ajoutez pas un mot. Je vous en conjure au nom de notre amour même, qui sera plus grand par ce sacrifice. Vous le savez bien...

Et il saisissait la main de Christine :

– Toujours cette ombre sanglante se dresserait entre nous !

– Oui, murmura la jeune femme à demi-morte, oui... c’est vrai... Je dois vous perdre... Mais alors... Que me reste-t-il ?...

Et elle tomba sur un fauteuil, le visage inondé de larmes amères.

Pierre retint le mouvement qui le précipitait vers Christine.

– Emmène-moi, dit-il à Gaston. Emmène-moi ! Je pars, Christine, mais j’emporte du moins cette consolation suprême de vous savoir délivrée !

Gaston fit un geste, entra un instant dans la chambre voisine et reparut aussitôt, portant dans ses bras le petit Jacques endormi.

Il déposa doucement l’enfant sur les genoux de la mère :

– Mon Jacques !

Et, sans l’éveiller pourtant, elle embrassa les boucles blondes de son fils.

– Adieu, répéta Pierre à voix basse.

Et, entraîné par Mériel, il éclata en sanglots.

FIN.

Tours. – Imp. E. Mazereau



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Pierre Elzéar (P.-E. Bonnier). Christine Bernard

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65556257>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. CHRISTINE BERNARD

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV
5. Chapitre V
6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
14. Chapitre XIV
15. Chapitre XV
16. Chapitre XVI
17. Chapitre XVII
18. Chapitre XVIII
19. Chapitre XIX
20. Chapitre XX
21. Chapitre XXI
22. Chapitre XXII
23. Chapitre XXIII
24. Chapitre XXIV
25. Chapitre XXV
26. Chapitre XXVI
27. Chapitre XXVII
28. Chapitre XXVIII

- 29. Chapitre XXIX
- 30. Chapitre XXX
- 31. Chapitre XXXI
- 32. Chapitre XXXII
- 3. À propos de cette édition numérique